H. SALANDRE R. CHEYSSAC

HIBISCUS ET COLIBRI



COURS ÉLÉMENTAIRE 2e ANNÉE

FERNAND NATHAN

H. SALANDRE
Inspecteur de l'Enseignement Primaire

R. CHEYSSAC
Inspecteur de l'Enseignement Primaire

HIBISCUS ET COLIBRI

Cours Élémentaire 2e année

Illustrations de Daniel DUPUY

FERNAND NATHAN
18, rue Monsieur-le-Prince - PARIS - VIe

166 730

A LA LIBRAIRIE FERNAND NATHAN

LECTURE, collection complète pour l'enseignement du premier degré

— Cours préparatoire *(classe enfantine)*
ODILE ET TONI AU PAYS DU SOLEIL — H. Salandre

— Cours élémentaire 1re année *(fin de C. P.)*
PIED-LÉGER, CABRI DES ISLES — H. Salandre, R. Cheyssac

— Cours élémentaire 2e année
HIBISCUS ET COLIBRI — H. Salandre, R. Cheyssac

— Cours moyen 1re année
CHEZ NOUS ET AILLEURS — H. Salandre, R. Cheyssac

— Cours moyen 2e année *(fin d'études)*
DES BÊTES... DES ENFANTS... DES HOMMES... — H. Salandre, R. Cheyssac

AVERTISSEMENT

Le présent livre de lecture courante, « Hibiscus et Colibri », est destiné aux élèves du Cours Élémentaire. Il fait suite à « Pied-Léger, Cabri des Isles ». Comme celui-ci, il est plus spécialement conçu pour les écoliers de langue française qui vivent dans les régions tropicales, aux pays des grands flamboyants, des hibiscus et des colibris.

Avec « Pied-Léger », filles et garçons des villes, des villages, des mornes et des savanes ont pris une conscience plus nette de la vie des bêtes, avec ses plaisirs, ses joies et ses inquiétudes. Sans dépayser encore nos écoliers, il convenait maintenant d'élargir davantage leur horizon en leur proposant des lectures nouvelles où se côtoient et se mêlent la réalité et la fiction.

Ti-Jérôme, Surtain et Églette seront des guides avertis dans les jeux comme dans les petits travaux quotidiens. Avec Cizelle la mangouste ou Col-Vert la sarcelle grise, les enfants entreront dans la vie inquiète et tourmentée des hôtes des bois et des marais, tandis que Frileux le lézard et Colibri l'oiseau-mouche leur feront mieux sentir la beauté des bougainvillées grimpantes, des hibiscus et des lauriers-roses sous le ciel des Tropiques.

L'appareil pédagogique a été voulu très simple pour avoir toute son efficacité dans le difficile enseignement du français. Conçu en étroite relation avec le texte, il laisse à celui-ci toute son importance. S'il est vrai que l'intérêt est la condition première de l'apprentissage de la lecture, nous espérons que ce livre, par sa composition même, retiendra l'attention des élèves et provoquera l'effort volontaire.

Nous souhaitons que les instituteurs d'outre-mer, dont nous avons connu les besoins et apprécié l'intuition pédagogique, trouvent dans « Hibiscus et Colibri » l'auxiliaire qu'ils attendent. Et si leurs élèves prennent autant de plaisir à le lire que nous en avons pris à le composer, nos efforts n'auront pas été vains.

Les Auteurs.

Avant le départ pour l'école

1. — *Maman va se laisser prendre*

1\. — Silo, mon chéri, lève-toi. Il est six heures. Le soleil brille. Tes frères et tes sœurs sont déjà debout. Tu es le dernier. Allons! vite petit paresseux. Tu vas être en retard à l'école et ta maîtresse te grondera. Et puis, il faut que tu ailles me chercher de l'eau avant de partir.

2\. — Silo n'a pas envie de se lever. Il est bien dans son lit neuf. Il se retourne et ferme les yeux. Maman croira qu'il dort. Le petit malin!

3\. — Une minute, deux minutes, cinq minutes se passent. Maman prépare le chocolat. Elle va et elle vient dans la pièce. Elle sort. Elle rentre. Elle remue de la vaisselle. Silo sait qu'elle va revenir près de lui. La voilà qui s'approche. Silo ne bouge plus. Il est immobile comme un galet. Pour mieux fermer ses yeux, il presse ses paupières l'une sur l'autre. Il respire régulièrement. Maman va se laisser prendre. Silo est joyeux. S'il pouvait, il rirait.

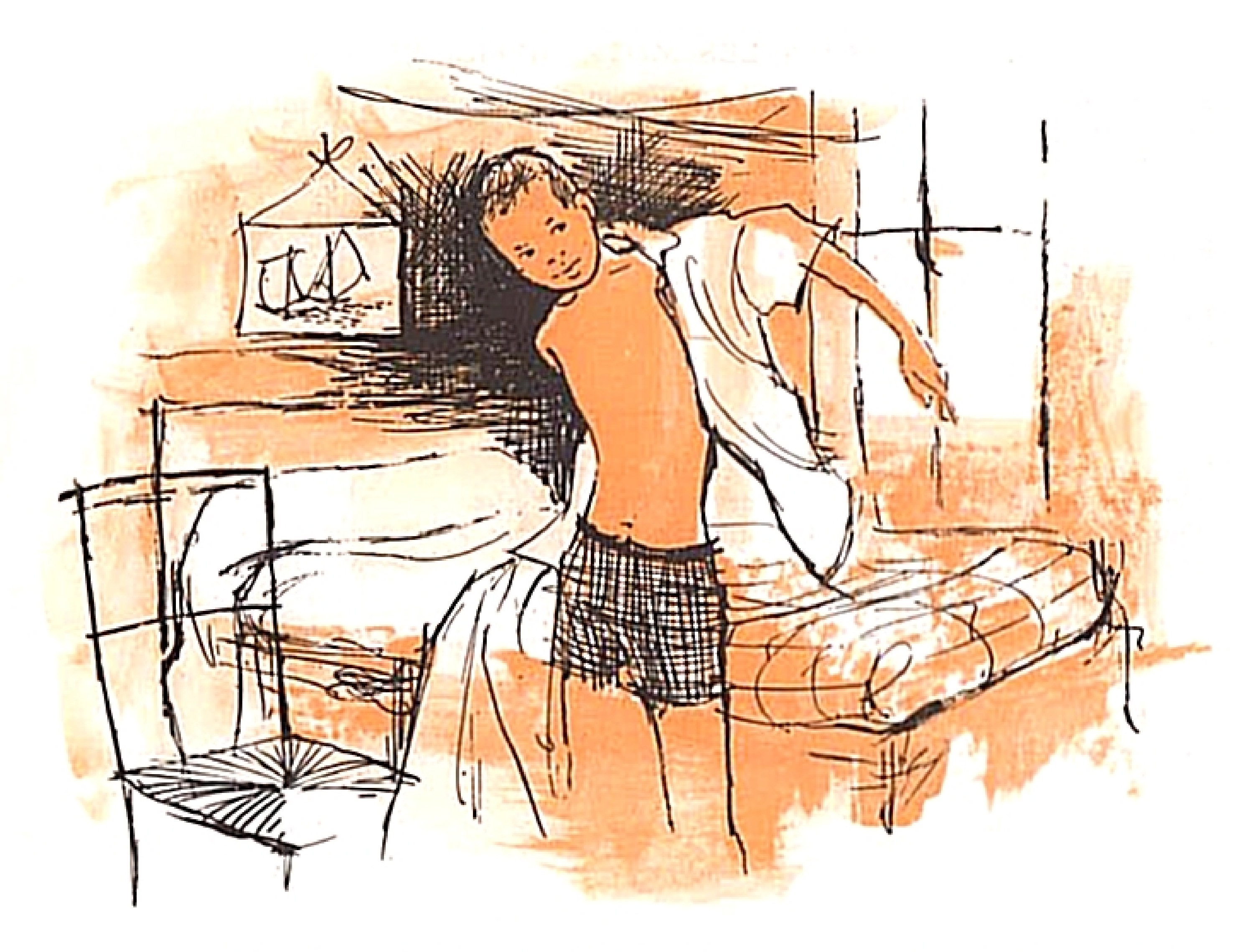
4\. — Maman, maintenant, se penche sur lui. Silo ne la voit pas, mais il l'entend respirer. Elle est tout près.

— Silo? tu dors?

Silo ne répond pas. Maman attend. Silo sent le regard de sa mère se poser sur lui.

Mais qu'y a-t-il? Les yeux lui piquent soudain. Le marchand de sable ne passe pourtant que le soir! Son cœur bat vite. Ses paupières tremblent maintenant. Il a chaud. Ses joues deviennent brûlantes.

5\. — Si Maman ne s'éloigne pas, Silo sera obligé de se rendre. Il lutte pour ne pas céder. On se moquerait de lui. La sueur lui coule sur le nez et le chatouille. C'est insupportable. Il n'en peut plus.



— Tu dors toujours? répète une nouvelle fois Maman. Silo n'a plus envie de jouer plus longtemps la comédie. Lentement, il ouvre les yeux et sourit. Il préfère se lever.

6. — Sa décision prise, Silo est vite debout. Prestement, il enfile sa culotte. Il passe sa chemisette. Inutile de la boutonner. Inutile de la glisser dans la culotte. Silo déteste les vêtements collants. Il aime sentir sur sa peau la caresse de la brise. S'il ne s'était pas attardé au lit, il aurait déjà rejoint, au pied du morne, Surtain, son grand frère.

— Déjeune d'abord, dit Maman. Que veux-tu?

— Je veux du chocolat bien sucré. Tout à l'heure, je mangerai un petit pain tressé.

— Eh bien! Attends un peu. Je te le prépare à l'instant.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Six heures - Tes sœurs - Il faut que tu ailles - Les yeux - Il est joyeux - C'est insupportable.

ÉTUDIONS LES SONS

EUR : la peur - un voleur - la sueur.
ŒUR : ma sœur - son cœur.
EUF : son lit neuf - un homme veuf.
ŒUF : l'œuf - un bœuf.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Un galet : un caillou rond et lisse sur la plage.
Silo sera obligé de se rendre : il devra ouvrir les yeux.
C'est insupportable : très pénible, difficile à supporter.
Silo joue la comédie : il trompe sa maman.
Prestement : vite, avec adresse.
Au pied du morne : en bas de la colline.

ÉCRIVONS : Nos 4 et 5 - Silo au lit

Le marchand de ... ne passe que le soir. Les ... de Silo tremblent. Ses joues deviennent ... La ... lui coule sur le nez.

2. — *Un bon petit frère*

1. — Silo n'est pas patient. Comment attendre dans la pièce? Il fait si bon dehors. Silo est déjà devant la maison de bambou. Il vient dire bonjour au soleil qui monte dans le ciel. Il regarde la mer d'où vient l'alizé. Il lève les bras et soulève sa poitrine. Il respire à pleins poumons. L'air du large baigne son corps nerveux. Sa chemisette, telle une voile, se gonfle et flotte. Est-il le voilier qui sillonne la mer? Est-il le papillon qui se laisse porter sur ses grandes ailes?

2. — Silo, viens prendre ton chocolat! Il est servi.

Silo regagne la maison. Sans prendre le temps de s'asseoir, il saisit son bol et boit à petites gorgées le délicieux déjeuner.

— Il est bon, Maman, ton chocolat.

— C'est vrai? J'ai pourtant fait comme d'habitude : j'ai versé de l'eau chaude sur le cacao et j'ai bien sucré. Tu l'as trouvé meilleur aujourd'hui parce que tu avais faim.



« Maintenant, Silo, il faut que tu ailles me chercher de l'eau. »

Habituellement, Silo obéit sans murmurer. C'est un bon petit garçon qui aime rendre service. Au moindre désir de sa maman, il saisit le seau et part vite à la borne-fontaine. Mais aujourd'hui, cela l'ennuie.

3. — Silo n'a pas envie d'aller chercher de l'eau parce qu'il voit, là-bas, Surtain qui joue près du morne avec des camarades. Combien sont-ils? Quatre, cinq, dix, peut-être! Leurs jeux sont bien amusants. Silo entend leurs rires sonores.

— J'irai tout à l'heure, Maman.

— Il n'en reste pas une goutte dans la tonne et j'en ai besoin pour baigner Églette.

— Pour le bain d'Églette? Oh! alors je vais tout de suite à la fontaine.

4. — Églette, la sœur de Silo et de Surtain, vient d'avoir trois ans. C'est un amour de petite sœur. Elle ne pleure jamais. Elle n'a même pas pleuré lorsqu'il a fallu lui percer les oreilles pour lui mettre des anneaux. En riant, elle découvre des petites dents blanches comme un corail. Pour Silo, Églette est une petite poupée des Antilles. Une poupée qui parle. Une poupée qui marche seule. Une poupée qui ferme les yeux pour dormir. Une poupée merveilleuse.

5. — D'un geste décidé, Silo saisit le grand seau. Il passe son bras sous l'anse et, sans plus tarder, part vers la fontaine. Le chemin est rude. Les gros galets montrent leur dos arrondi. Des cailloux coupants, arrachés par la pluie, parsèment la chaussée. Silo n'éprouve aucune appréhension. Sûr de lui, il va léger. Il s'écarte, à l'instant, du trou où l'on se tord le pied. Il évite l'arête vive qui blesse. D'un coup d'œil, il repère l'endroit où poser son pied agile. Il va!

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Silo est patient - Le voilier sillonne la mer - Le papillon - S'asseoir - Aujourd'hui - Habituellement - L'anse - Une appréhension.

ÉTUDIONS LES SONS

EIL : le soleil - les oreilles - un vieil homme.
IEL : le ciel - le miel - du fiel.
AIL : de l'ail - du corail - il faut que tu ailles là-bas.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

L'alizé : le vent frais qui vient de la mer.
L'air du large baigne son corps : il respire, il emplit sa poitrine de l'air de la mer.
La tonne : le grand bidon de fer pour recueillir l'eau.
Un corail : production calcaire, en forme d'arbuste avec ses rameaux, secrétée par des animaux marins très petits (mers des Antilles).
Silo n'éprouve aucune appréhension : il ne craint pas les cailloux.

ÉCRIVONS : Nº 1 - Silo se réveille

Silo dit bonjour au ... qui monte dans le ... Il lève les ...; il ... sa poitrine. Sa ... se gonfle et ... Est-il le ... qui vole de fleur en fleur?

3. — *La ruse*

1. — Déjà, il aperçoit la fontaine au bout de la rue. Des enfants sont venus, comme lui, chercher de l'eau. Il reconnaît des gamins de sa classe. Quelques-uns qui l'ont vu venir lui font signe.

— Ohé! Silo, dépêche-toi, il n'y aura pas d'eau pour tout le monde!

Silo ne les croit pas. Ce sont des farceurs. Il sait que l'eau est puisée dans la Lézarde. La Lézarde n'est jamais à sec, même pendant le Carême!

Il est déjà allé se baigner près du barrage. Il a vu l'eau vive s'engouffrer avec fracas dans le grand bassin. Non! ce n'est pas possible. Les camarades le taquinent. « Attendez, mes amis, se dit-il, je vais vous attraper à mon tour. » Un éclair de malice passe dans ses yeux brillants.

2. — Près de la fontaine, au milieu des seaux et des marmites, les gamins se bousculent. Chacun voudrait se servir le premier. On cogne les seaux vides, on renverse ceux que l'on vient d'emplir. Quel vacarme! L'arrivée de Silo n'y change rien.

Silo voudrait bien, lui aussi, emplir son seau et partir vite. Comment faire? Il n'est pas le plus fort. Les autres garçons ne le laisseraient pas tirer son eau sans protester. Ils se défendraient. Il faut chercher autre chose. Oh! il a une idée.

3. — Brusquement, il pointe le doigt vers le ciel, bien au-dessus de la montagne et il s'écrie : « Regardez, là-bas, ce point noir qui grossit. Une tortue qui vole! » Aussitôt, toutes les têtes se tournent vers la montagne. Les regards interrogent le ciel. Les yeux cherchent la tortue qui vole. Silo éclate de rire.

4. — Les gamins ont compris : Silo leur a joué un bon tour. « Bravo, Silo, tu as été plus malin que nous. »

Et tous rient de bon cœur. On ne se bouscule plus pour passer le premier. Silo, sans attendre, emplit son seau et repart.

Le retour n'est pas aussi aisé que l'aller. Le récipient pèse

lourdement. Malgré son épaisse chevelure qui amortit les secousses, Silo a la tête écrasée.

5. — « Ce n'est pas de l'eau que je transporte, se dit-il, c'est du plomb. » A chaque pas, le liquide clapote. Un pas, le seau penche à droite; un pas, il penche à gauche. Silo redouble de précautions pour ne pas perdre l'équilibre. Du bras, il maintient le seau dans la bonne position. Il se tient droit, sa démarche se fait plus souple encore. Ce n'est pas la première fois que Silo ramène de l'eau à la maison. Mais, ce matin, il en a pris beaucoup trop. Demain, il n'emplira le seau qu'aux trois quarts.

6. — Silo est content. Le voilà enfin arrivé. Il soulève le seau délicatement et le pose sur le plancher en prenant bien soin de ne pas le renverser.

— Tu es un grand garçon, dit Maman, je suis fière de toi.

Silo se redresse et sourit. Le compliment le remplit d'aise. C'est une bonne journée qui commence. En quelques minutes, il rassemble ses livres, il dit au revoir à sa maman et part à l'école en sautillant et en sifflotant.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

L'eau s'engouffre - Au milieu - Ceux que l'on vient d'emplir - Les regards interrogent - Il n'emplira le seau qu'aux trois quarts.

ÉTUDIONS LES SONS

Le récipient - IENT - Il est patient.
Il maintient - IENT - Il se tient droit - On vient d'emplir le seau.
Tous rient - IENT - Les jambes de Silo plient.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Des camarades farceurs : qui aiment jouer de bons tours.
Un vacarme : un très grand bruit.
Les garçons protesteraient : empêcheraient Silo de prendre l'eau.
La chevelure amortit les secousses : les rend moins dures.
Le liquide clapote : l'eau claque légèrement sur le bord du seau et rejaillit.

ÉCRIVONS : N° 2 - Près de la fontaine

Les gamins se ... au milieu des seaux. On ... les seaux pleins; on ... les seaux vides. Cela fait un grand ... Silo voudrait ... vite; mais il n'est pas ... ... Ses camarades se ...



L'aventure du petit rayon de lune

I. — *La curiosité est la plus forte*

I. — Un petit rayon de lune vivait avec ses frères dans une cachette lointaine. Il avait si peur du soleil qu'il ne sortait que la nuit pour ne pas le rencontrer. Il avait les étoiles pour compagnes. Toutes les nuits, elles lui faisaient signe : « Venez! Venez! » Il avait essayé d'aller jusqu'à elles, mais elles étaient si loin, si loin, qu'il s'était arrêté en chemin. Il désespérait de les atteindre jamais. Il en fut fort attristé.

« Viens avec nous », lui avaient alors dit ses frères. Et il les avait suivis.

Depuis la tombée de la nuit, le rayon de lune se tenait caché derrière le feuillage du cocotier. De temps en temps, il écartait les palmes ébouriffées et venait se poser sur le toit d'une petite case qu'il ne connaissait pas encore. Le temps d'effleurer la tôle et frrt! il disparaissait. D'un bond, il avait regagné sa cachette.

2. — Il avait une folle envie de pénétrer dans la petite case qu'il ne connaissait pas encore, tant il était curieux. Mais c'était aussi un rayon de lune peureux. Si, au moment d'entrer, il entendait le moindre bruit, il s'affolait et retournait vite se cacher. La première fois qu'il s'était approché, il s'était dit : « Tiens! les petits se couchent ». La deuxième fois, il avait compris qu'à leur tour les grands s'endormaient. Une seule personne continuait d'aller et venir. A coup sûr, c'était la maman qui rangeait, c'était la maman qui préparait la journée du lendemain. « Ainsi font toutes les mamans du monde », se disait le rayon de lune.

3. — Mais il n'osait pas encore entrer. Il craignait de ne plus pouvoir ressortir et d'être prisonnier dans le noir. Il regagna une fois encore le cocotier et se balança avec lui dans la nuit claire. « Je compte jusqu'à cent et je m'élance. » A voix basse, il compta : « Un, deux, trois, quatre,... dix, vingt-neuf, soixante-sept, quatre-vingt-dix-huit, quatre-vingt-dix-neuf, cent. » Et il s'élança. Et il se fit tout petit. Et il se glissa sans bruit entre deux planches disjointes. Le petit rayon de lune retenait son souffle. Il ressentait une fatigue extrême. Heureusement, il s'était posé, sans le vouloir, sur le fauteuil à bascule. « Profitons-en », se dit-il. Il s'étira et occupa la place.

Mais la curiosité était la plus forte. Il n'était pas venu pour se prélasser, mais pour voir. « Tiens! une jarre pleine d'eau. Prenons un bain. » Et il prit son bain sans éclabousser. « La table est nette. J'aime les ménagères propres. » Et il dansa sur la table nette.

4. — Il aurait volontiers invité tous les rayons de lune, ses frères, à danser la farandole. Hélas! ils étaient restés sur le toit et devant la porte. Lui seul avait pu se glisser par la fente. Dans un coin, il découvrit un miroir. Il s'approcha et vit son propre visage. « Ah! que je suis pâle! J'ai peur! » se dit-il. « Je retourne m'abriter dans mon cocotier ». C'est à cet instant qu'il entendit des chuchotements.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les palmes ébouriffées - Il effleurait la tôle - Il s'affolait - Il craignait d'être prisonnier - Quatre-vingt-dix-huit.

ÉTUDIONS LES SONS

EUX : un rayon peureux, curieux - deux feux.
EUIL : le seuil de la case - le fauteuil - le feuillage.
EUIL et EUILLE : une feuille de cerfeuil - un chevreuil - je cueille une fleur - je l'effeuille.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les palmes ébouriffées : disposées dans tous les sens, comme des cheveux mal peignés.
Le rayon effleurait la tôle : la touchait à peine.
Il s'affolait : il partait comme un fou.
Deux planches disjointes : écartées l'une de l'autre.
Le rayon se prélassait : se promenait sans se presser.

ÉCRIVONS : N° 2 - Le rayon de lune

Le rayon de lune avait une envie ... d'entrer dans la cour, car il était très ... Mais il était aussi ... S'il entendait un petit bruit, il ... et retournait ... ... La ... préparait la journée du lendemain.

2. — *La querelle*

1. — Surpris, le rayon de lune se jeta de côté et se tint immobile. Il tendit l'oreille et perçut deux voix métalliques : l'une montait du plancher et l'autre paraissait tomber de la cloison du fond. « Ma parole, on se dispute ici. » La voix qui montait disait : « Moi, je suis le roi, dans la cuisine. Je brille comme de l'argent. Chaque jour, j'accompagne ma maîtresse au port et guette avec elle le retour des pêcheurs. Lorsque la pêche a été bonne, elle me confie les poissons bleus, rouges ou dorés dont elle fera un délicieux court-bouillon. »

2. — Le petit rayon de lune, curieux comme toujours, alluma, en se déplaçant, une étincelle au bord du plat d'aluminium. « C'est vrai qu'il brille comme de l'argent. » Sa remarque fut couverte par la voix qui venait du fond. « Et moi ? Ne suis-je rien ? Comment peut-on laisser croire que je suis inutile ? Si ma maîtresse fait ma toilette tous les matins et si elle me fait briller, c'est qu'elle me préfère à tous. » « Quelle est donc cette coquette ? » s'interrogeait le rayon de lune. La casserole sans doute : il l'entendait se balancer autour de son clou. Elle méritait une bonne leçon.

3. — Cependant, les paroles de la coquette avaient mis le plat d'aluminium de fort mauvaise humeur.

« Comment oses-tu prétendre, méchante, que je ne suis pas le préféré ici? Je suis libre, moi! Tu ne peux pas en dire autant, toi qu'on suspend la tête en bas. A ta place, je ne serais pas fière... »

Dame Casserole ne disait mot. Le petit rayon de lune risqua un regard : elle était blême de colère. Il pensa que le plat d'aluminium mériterait lui aussi une bonne leçon.



4. — A ce moment, une voix assourdie, une voix qu'il n'avait pas encore entendue, s'éleva du coin le plus sombre de la pièce. Le personnage mystérieux prenait son temps. Il prononçait gravement chaque mot. Il appuyait sur chaque syllabe : « Orgueilleux, vous êtes fiers de votre beauté, mais vous n'êtes que des choses. Vous n'êtes pas vivants comme moi. Que diriez-vous si vous aviez pris naissance sous le ciel des tropiques, si vous aviez été élevés sur le sol antillais! Oui, je suis fils de calebassier. J'ai grandi dans les Isles. Je me suis réchauffé dans le soleil et je me suis rafraîchi dans l'alizé. »

5. — Le personnage mystérieux, c'était donc le vieux coui! Le rayon de lune le connaissait bien. Souvent, dans la nuit bleue, il avait teinté d'or son corps charnu. La présence du vieux coui le rassurait : il reviendrait.

Cependant, des bruits inquiétants naissaient au dehors. Le petit rayon de lune peureux se retira comme il était venu. Les rayons de lune, ses frères, se joignirent à lui et tous gagnèrent une cachette lointaine, plus secrète encore que le cocotier.

Il était temps : le jour se levait.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Je guette - Une étincelle - Le plat d'aluminium - Le rayon s'interrogeait - Il appuyait sur chaque syllabe.

ÉTUDIONS LES SONS

IEUX : un fruit délicieux - un personnage mystérieux - le vieux coui.
UEIL : vous êtes orgueilleux - de l'orgueil - un écueil.
S = Z : la cloison - la cuisine - une chose.
SS : le poisson - ma maîtresse - la casserole.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Deux voix métalliques : qui résonnaient comme un métal, comme de l'argent ou de l'aluminium. C'est le contraire d'une voix assourdie, qu'on entend à peine, comme si on était sourd.
Un personnage mystérieux : inconnu, qui ne se montre pas.
Le calebassier : arbre des pays chauds, donne de gros fruits ronds : des calebasses. On coupe la calebasse en deux. La peau, dure comme du cuir, donne le coui qui remplace la casserole, mais ne va pas sur le feu.

ÉCRIVONS : N°s 4 et 5 - Le coui, fils du calebassier

Le coui était un personnage ... Il était né sur le sol ..., sous le ciel des ... Il était fils de ... Il s'était rafraîchi dans ... et ... dans le soleil.

Frileux, le petit anoli

1. — Dans la grosse touffe familière d'hibiscus rouge, sous les bougainvillées qui ornent la terrasse d'un pavillon de Bellevue, Frileux, le petit anoli, rêve sous les étoiles.

Frileux s'est blotti entre deux larges feuilles au soir d'une chaude journée riche en moucherons et moustiques, en miettes de pain et en morceaux de sucre. Il s'est roulé en cercle quand la lune commençait de monter dans les feuilles du grand papayer. Un moment, Frileux a regardé clignoter les étoiles dans le ciel violet. Puis, fatigué par ses courses, ses sauts et ses jeux avec ses frères et ses cousins, il a fermé les yeux et s'est endormi dans le calme du soir.

2. — Le beau rêve de Frileux!... Il est midi. Le soleil est chaud et Frileux a soif. Qu'un peu d'eau sucrée ferait plaisir à sa langue sèche! Regardons dans cette corolle rouge d'hibiscus. O merveille! La corolle est garnie jusqu'au bord d'une eau sucrée qui fleure bon le miel. Frileux plonge sa langue. Quelle douceur! Quel délice! Frileux calme sa soif et quitte à regret la merveilleuse corolle. Il rampe maintenant sur un rameau... Frileux n'a jamais vu un rameau aussi fragile. Regardons de près. Mais c'est du sucre! du sucre candi! Et Frileux lèche le rameau!... Des branches de sucre! Des corolles de miel!... Frileux se réveille...

3. — La nuit a été fraîche. Quelques gouttes de rosée perlent sur les feuilles vertes de la liane-soie, dans les corolles des fleurs d'hibiscus, sur les pétales des bougainvillées. Aux premiers rayons du soleil, les larmes de la nuit brillent de tous leurs feux. Des corolles défroissent leurs plis satinés. Un vert colibri leur fait sa visite de l'aube.

4. — Frileux cligne un œil, cligne l'autre. Il étire sa longue queue, dégourdit ses pattes, glisse sa langue entre ses lèvres. Frileux



chasse loin de lui les derniers rêves de la nuit. Un petit bonjour à l'ami Colibri et partons en chasse pour le déjeuner!

Mais les insectes du déjeuner sont encore engourdis. Frileux est trop matinal. Patience! petit anoli. Avant le déjeuner, faites donc votre toilette!

5. — D'abord, un petit bain de soleil. Frileux grimpe prestement jusqu'à la cime de sa touffe d'hibiscus, saute sur une branche de bougainvillée et rampe vers la pointe, au milieu d'une belle grappe de fleurs roses. Là, sous les chauds rayons du soleil, Frileux étire de tout son long son mince corps vert tacheté d'or, lisse contre les fleurs sa douce peau écailleuse. Le soleil brille dans ses yeux.

6. — Frileux prolongerait bien ce bain délicieux, mais la faim tiraille son estomac. Allons! petit anoli, en chasse!

Friléux a vite gagné son poste de guet matinal : là, à la fourche de deux branches d'hibiscus, sous les feuilles, bien caché par deux grosses corolles. Le colibri volète toujours de fleur en fleur. « Colibri, tu effraies mes mouches! » Colibri a compris. Le petit oiseau est l'ami de Frileux; il ira butiner plus loin, rejoindre toute la famille Colibri dans le grand flamboyant rouge, au-dessus de Bellevue.

7. — Frileux s'est aplati contre une mince branche. Par moments, un petit sursaut brusque en avant de tout son corps projette sa langue fourchue sur quelque innocente fourmi. Seule, la coccinelle trouve grâce auprès de Frileux. Frileux sait que la coccinelle ne pique pas et qu'elle porte bonheur. Mais il est sans pitié pour les mouches, les moucherons et les moustiques.

Et Frileux, le petit anoli, déjeune tranquille, une mouche après un moustique, bien au chaud dans sa touffe d'hibiscus.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

L'hibiscus - La bougainvillée - La patience - La peau écailleuse - Le poste de guet - Quelque innocente fourmi - La coccinelle - Des corolles de miel.

ÉTUDIONS LES SONS

ILL : la famille - le soleil brille - le pavillon - la peau écailleuse - la faim tiraille.
L : la touffe familière - Frileux - le milieu - Frileux est tranquille - la tranquillité - la bougainvillée.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

L'hibiscus : petit arbuste. Ses fleurs, en forme de coupe, comme celles du liseron, s'ouvrent le matin et se fanent le soir.
L'anoli : petit lézard vert, très familier. Sa peau est écailleuse : avec des dessins ressemblant à des écailles.
Le poste de guet : l'endroit où il se cache, d'où il guette.
Une fourmi innocente : qui ne fait pas de mal.

ÉCRIVONS : Nos 1 et 3 - Le réveil du petit anoli

Frileux s'éveille dans une touffe ... Sur les pétales des ..., des gouttes de rosée perlent. Des corolles ... leurs plis satinés. Un oiseau-mouche, le ..., fait aux fleurs sa visite de l'aube.

2. — *Frileux le petit Anoli (suite)*

1. — Frileux a bien déjeuné. Maintenant, quelques exercices d'assouplissement remettent ses muscles en bonne forme pour aller jouer avec ses frères sur la terrasse du pavillon voisin.

Frileux fait un détour par le lavoir pour saluer au passage Gecko, son cousin le margouillat. Gecko n'est pas aussi leste que Frileux; ses ventouses ralentissent sa marche; mais il peut ramper

au long des plafonds, tout près des énormes globes électriques, chauds et lumineux, qui attirent quantité de moucherons et autres petits insectes volants, dont le margouillat est friand.

2. — Bonjour, Gecko! Je te souhaite beaucoup de moucherons ce soir!

— Bonne journée, Frileux! Que le soleil brille dans tes yeux!

Frileux arrive vite sur la terrasse ombragée par une liane-soie dont les fleurs mauves s'épanouissent chaque matin et meurent dans la nuit suivante. C'est dans cette liane aux larges feuilles que son grand frère Paille d'Or s'installe pour les nuits de lune ronde. Paille d'Or, dès son réveil, se laisse glisser sur la terrasse, son terrain de chasse, où abondent les miettes de pain et les débris de gâteaux et de sucre. Parfois une longue colonne de fourmis traverse la terrasse dans un rayon de soleil; alors Paille d'Or s'en donne à cœur joie et sème la panique dans la troupe en marche, insensible à quelques piqûres sous le ventre ou sur la queue.

3. — D'habitude, Paille d'Or accueille toujours bien son petit frère Frileux. Tous deux jouent et chassent dans la liane et sur la terrasse. Ces jours derniers, Paille d'Or et Frileux avaient inventé un nouveau jeu : le jeu de la balançoire. Paille d'Or sautait dans une grosse fleur de la liane-soie qui se balançait un moment. Puis Frileux sautait à son tour et les deux anolis se balançaient dans le ciel bleu. Parfois, l'un d'eux manquait la balançoire et se retrouvait un peu plus bas, accroché à une feuille ou à un rameau. Son frère venait le rejoindre et c'était à qui remonterait le plus vite pour se lancer dans la balançoire et recommencer le jeu.

4. — Quand Frileux et Paille d'Or étaient fatigués de jouer, ils venaient se reposer à l'ombre d'une large feuille. Ils s'étendaient côte à côte sur la terrasse, fermaient les yeux et faisaient le mort. Mais gare à la mouche imprudente! gare au moustique effronté! La langue des anolis se détendait comme un ressort et l'insecte infortuné disparaissait dans les profondeurs de leur estomac. Seule, une petite fourmi rouge leur donnait du souci et troublait leur repos.

Elle les piquait toujours au moment où un moucheron voletait à leur portée. Mais les anolis s'étaient bien promis de se venger.

5. — Ce matin, le grand frère Paille d'Or est de très mauvaise humeur. Un frelon trop matinal l'a réveillé en sursaut. Paille d'Or dégringole de la liane, tombe devant le nez de Frileux, dresse sa tête, gonfle ses joues, crispe ses pattes et sa queue. Frileux, d'abord interloqué, essaie de calmer son frère : « Nous aurons assez de miettes pour tous les deux, Paille d'Or ! Et la mouche que j'effraierai viendra se poser devant ton nez!... »

6. — Mais Paille d'Or ne veut rien entendre et fait mine de bondir sur son petit frère. Frileux n'insiste pas; son frère est plus fort que lui!...

Tout contrit, le petit anoli rentre tristement à sa touffe d'hibiscus. Il attendra que Paille d'Or vienne lui faire une visite d'amitié.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Des exercices d'assouplissement - Le margouillat - Paille d'Or accueille - J'effraierai la mouche - Le moustique effronté.

ÉTUDIONS LES SONS

OUR : un détour - le pourtour - un tambour.
OIR : le lavoir - un mouchoir - le trottoir.
Je laboure - la bouilloire - un labour profond - voir - une passoire - l'armoire.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La bougainvillée : plante grimpante. Ses branches se terminent par des grappes de fleurs.
Un pavillon : une belle maison de campagne.
Paille d'Or s'en donne à cœur joie : mange beaucoup de fourmis.
Il sème la panique : il fait peur, les fourmis se dispersent.
Frileux est interloqué : surpris, il ne sait rien dire.

ÉCRIVONS : N° 2 - Le déjeuner de Paille d'Or

Sur la terrasse, Paille d'Or trouve des ... de pain et des débris de ... Il ... la panique dans une ... de fourmis qui ... la terrasse dans un rayon de ... Il est insensible aux ... sous le ventre.



La plage de la Baleine

1. — *En route pour la plage*

1. — Ce matin, Ti-Jérôme s'éveille en sifflotant. C'est dimanche. Pendant toute la semaine, Ti-Jérôme a bien travaillé à l'école. Il s'est appliqué à ses devoirs. Il a bien écouté les leçons du maître. Hier soir, il a rapporté un billet de satisfaction. Papa et Maman étaient très heureux du bon travail de leur fils et toute la famille s'est réjouie. Aussi Maman a-t-elle décidé pour le lendemain une promenade à la plage de la Baleine.

2. — La plage de la Baleine est située de l'autre côté de la baie. C'est une grande plage de sable blanc qui a la forme d'un arc de cercle ou d'un croissant de lune. Des raisiniers aux larges feuilles et aux troncs noueux, des cocotiers penchés par l'alizé lui donnent une ombre agréable. Le dimanche, les baigneurs sont nombreux sur cette plage; de tous les côtés, on entend des rires et des cris joyeux.

3. — Pour aller à la plage, Ti-Jérôme prendra la vedette *Les flots bleus*, une belle vedette toute pimpante au soleil sous sa peinture fraîche. La vedette est plus rapide et plus confortable que le taxi-pays qui cahote dans les trous de la route au bruit de ses ressorts grinçants. La promenade en bateau est toujours très agréable dans la baie.

4. — De bonne heure Ti-Jérôme, sa grande sœur Muguette, bientôt douze ans! son petit frère Édouard qui ira à l'école l'an prochain trottent joyeusement sur le chemin mal pavé qui conduit à la ville. Chassés par l'alizé, quelques petits nuages blancs courent au-dessus de Ravine Vilaine et disparaissent bientôt derrière le morne. Le ciel est bleu. La journée sera belle.

5. — Amarrée à l'embarcadère, la vedette *Les flots bleus* se balance mollement. Ti-Jérôme saute dans le bateau. Il a déjà le pied marin. Son papa l'a emmené une fois dans son gommier pour relever des casiers de langoustes. Il se souvient d'avoir laissé retomber à la mer une grosse langouste qui battait très fort de la queue; son papa était très mécontent. Ti-Jérôme s'est bien promis d'être moins maladroit la prochaine fois.

6. — La vedette est partie. Les pales de l'hélice font de gros bouillons d'écume et le soleil miroite dans le sillage. Toute bleue sous le ciel bleu, la baie est très calme, à peine ridée par une petite houle. La ville s'éloigne à l'arrière. Vers l'avant, Ti-Jérôme voit grandir les cocotiers de l'anse de la Baleine. Dans la vedette, les voyageurs bavardent et chantent.

7. — Édouard pousse un cri de surprise : c'est une joyeuse troupe de poissons-volants qui jouent autour de la vedette. Avec leurs grandes nageoires dépliées comme des ailes, ils ressemblent à des flèches d'argent qui ricochent sur la surface de l'eau. Si l'un d'eux avait la bonne idée de voler dans la vedette! Maman le ferait griller à midi et Ti-Jérôme se régalerait! Les poissons-volants grillés sur la braise sont très bons.

8. — Mais voici l'anse de la Baleine. Après avoir décrit un grand cercle, la vedette vient se ranger doucement le long du petit embarcadère de bois qui enfonce ses pieux vermoulus dans le sable et les galets. Ti-Jérôme a déjà enlevé ses chaussures et sauté dans l'eau. Il court le long de l'embarcadère en éclaboussant les passagers. Mais ceux-ci ne se fâchent pas; ils éclatent de rire. Tout le monde est heureux aujourd'hui.

La vedette *Les flots bleus* continue sa route vers la Grande Anse.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Le taxi-pays cahote - Joyeusement - L'embarcadère - L'hélice - En éclaboussant.

ÉTUDIONS LES SONS

GE : la plage - un nuage - le sillage - un voyageur - une nageoire - les passagers.
GUE : Muguette - la vague - une figue - la coquille rugueuse.
Une girafe - du gui - la guirlande - mon genou - la gueule - une guêpe - une mangeoire.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le raisinier : arbre des régions chaudes, à branches basses et larges feuilles.
Le taxi-pays cahote : l'autobus saute d'un trou dans l'autre.
Amarrée à l'embarcadère : attachée à la jetée qui conduit de la plage à la mer.
Il éclabousse : il fait voler partout des gouttes d'eau.

ÉCRIVONS : N° 7 - Les poissons-volants

Autour de la vedette, des ... jouent. Ils ont de grandes ... comme des ailes. Ils ... sur la surface de l'eau. Ti-Jérôme se ... avec des poissons-volants ... sur la braise.

1. — Ti-Jérôme et Muguette se baignent dans l'eau presque tiède. Ils nagent sur le dos, sur le ventre, plongent et jouent.

C'est Muguette qui reste le plus longtemps immobile sur l'eau, les jambes allongées et les pieds joints, les bras en croix. Ti-Jérôme dit qu'elle fait «la planche». Il lui gratte les orteils et Muguette se fâche. Mais elle ne garde pas rancune à son petit frère. Tous les deux jouent maintenant au ballon, un gros ballon rouge en caoutchouc que le Père Noël a apporté à Ti-Jérôme.

2. — Ti-Jérôme lance le ballon le plus loin possible. Le ballon glisse sur l'eau. Les deux enfants nagent vite pour le rejoindre et Ti-Jérôme arrive presque toujours le premier. Au départ, il se laisse un peu distancer par sa sœur mais, près du but, il fait de grandes brasses et allonge tant ses bras qu'il saisit le ballon presque sous le nez de Muguette. Tous les deux rient bien fort.

Parfois, Papa vient se joindre aux enfants. Il lance le ballon bien haut; celui-ci retombe en faisant « ploc » et envoie des gerbes d'eau de tous les côtés. Au soleil, les gouttelettes brillent comme des paillettes d'argent.

3. — Édouard, encore peu hardi, n'ose pas s'aventurer trop loin dans l'eau. Il reste à quelques mètres du bord.

«Un sourdon !» crie le benjamin de la famille. Il trépigne de joie en montrant la belle coquille rugueuse qu'il a ramassée dans le sable, à un endroit peu profond. Muguette et son frère accourent. Muguette gratte le sable avec ses mains. Ti-Jérôme cherche avec le talon. Il appuie fortement son talon droit sur le sable, pivote sur lui-même; quand il se baisse et plonge sa main dans l'eau, il remonte soit un beau sourdon, soit, parfois, un galet rond. Bien avant midi, le petit seau d'Édouard est plein de sourdons.

4. — Pendant ce temps, Papa et Maman s'affairent pour le déjeuner de midi. Dans le tronc creux d'un vieux raisinier, Papa a aménagé un foyer avec quatre grosses pierres. Les racines sèches



des palétuviers, les branches mortes des mancenilliers fournissent le bois de chauffage. Bientôt la fumée blanche monte dans le tronc du raisinier et les tisons rouges crépitent.

5. — Pendant que Maman surveille la cuisson des ignames, Papa grimpe lestement à un cocotier et détache une grappe de noix de coco. Quelques coups de coutelas font voler en éclats l'enveloppe fibreuse de la pointe. Un petit trou et Ti-Jérôme, la grosse noix entre les mains, boit à même l'eau savoureuse, un peu sucrée. Quelle boisson délicieuse pour le repas! Il suffit d'ouvrir complètement la noix pour prélever la pulpe blanche au goût de noisette et avoir un succulent dessert.

6. — Le repas est joyeux. L'air marin a aiguisé les appétits des grands et des petits. Une bonne sieste sera maintenant très salutaire. Les enfants s'étendent sur le sable chaud. Édouard s'endort bien vite. Muguette lit l'histoire de Joséphine, la petite créole martiniquaise devenue impératrice des Français. Ti-Jérôme regarde les nuages courir au-dessus des grands cocotiers dont les palmes bruissent doucement et se balancent au souffle de l'alizé.

7. — Murmure de l'alizé dans les palmes... Lent balancement des cocotiers dans la brise... Clapotis des petites vagues sur les galets... Bruissement des insectes ailés dans l'air chaud... Calme reposant de l'anse de la Baleine!

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Un ballon en caoutchouc - Les enfants rient bien fort - La coquille rugueuse - Maman s'affaire - Un succulent dessert - L'air a aiguisé les appétits.

ÉTUDIONS LES SONS

CI : la racine - la boisson délicieuse - le cimetière.
CE : le mancenillier - le balancement - la brise douce.
Ç : les Français - Françoise - la façade - un colimaçon.
Ce seau - cette coquille - cet enfant - ces pierres.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le benjamin : le plus jeune de la famille.
Maman s'affaire : elle est très occupée.
Une igname : racine farineuse beaucoup plus grosse que la pomme de terre.
L'enveloppe fibreuse : l'écorce de fibres, de fils de bois durs.
Les appétits sont aiguisés : très grands; tout le monde a faim.

ÉCRIVONS : Nos 4 et 5 - Le feu de bois

Papa a aménagé un foyer dans le ... creux d'un arbre. Il fait le feu avec des ... sèches, des ... mortes. Les tisons rouges ... et la ... blanche ... Maman ... la cuisson pendant que Papa ... à un cocotier.



3. — Découvertes sur la plage.

1. — Les enfants sont étendus sur le sable chaud, à l'ombre des raisiniers. Muguette continue sa lecture. Ti-Jérôme a fermé les yeux et s'est endormi. Édouard, fatigué par les jeux du matin, se repose près de Maman.

Le soleil est ardent l'après-midi. Pas un nuage ne passe dans le ciel d'un bleu si pur. Les insectes bruissent dans les feuillages. Une légère brise agite mollement les grandes palmes des cocotiers. Parfois, un colibri aux reflets bleus volète autour des grappes de fruits qui pendent aux branches des raisiniers. La mer est assoupie sous la chaleur; à peine quelques petites rides viennent-elles mourir doucement sur la plage.

2. — Ti-Jérôme se réveille le premier. Il part à la découverte de l'autre côté du marigot, vers le cimetière des conques de lambis. Les lambis sont de gros coquillages que les pêcheurs retirent des eaux peu profondes. Le mollusque est comestible. C'est en soufflant fort dans la conque adroitement percée que les pêcheurs annoncent aux villages éloignés leur retour de la pêche. Ti-Jérôme serait fier de souffler dans une conque de lambi; il écouterait résonner l'écho, le soir, à la tombée de la nuit, dans les mornes de Ravine Vilaine.

3. — Muguette ramasse des coquillages. Elle ne prend pas toutes les coquilles, car elles sont trop nombreuses sur la plage. Non, elle choisit les plus belles, les plus fines, les plus colorées. Dans les vitrines des magasins de la ville, Muguette a vu des poupées faites en coquillages; elle a l'intention d'en confectionner une pour l'offrir à sa maman le jour de la Fête des Mères. Aussi Muguette apporte-t-elle beaucoup de soin au choix des coquilles.

Les plus petites, presque plates et roses, feront les volants de la robe. Celles-ci, rondes avec des reflets verts, serviront pour le corsage. Celles-là, qui ressemblent à des colimaçons rayés de noir, conviendront parfaitement pour les manches. Enfin, cette grosse coquille bien polie fera un très beau chapeau. Avec un peu d'adresse, Muguette aura une poupée magnifique.

4. — Édouard a rejoint sa sœur presque à l'extrémité de la plage, près des gros rochers. Tiens! Quelles sont ces traînées sur le sable? Ce ne sont pas des traces de pas. Deux petits sillons parallèles viennent de la mer et s'arrêtent au pied d'un raisinier dont les basses branches touchent le sable. Ceci est curieux! Regardons sous les feuilles. Muguette regarde et ne voit rien. Si! le sable est tassé, aplati, et voici, presque entièrement recouverts, des cailloux blancs tout ronds!

5. — Muguette prend un caillou. Mais... il est mou! Ce n'est pas un caillou! Muguette devine maintenant. Ce sont des œufs de tortue. Les traces sur le sable ont été laissées par une tortue franche

regagnant la mer après avoir pondu. Vite! le petit seau d'Édouard! Ce soir, les œufs de tortue remplaceront les sourdons.

6. — Mais le soleil baisse à l'horizon. Il est temps de songer au retour. La vedette double le cap, une frange d'écume à la proue.

Déjà les baigneurs de la plage de la Baleine se sont rassemblés sur l'embarcadère. Ils ont fait une bonne provision de soleil et d'air marin. Quelques-uns ont trouvé beaucoup de sourdons. Des piquants d'oursins percent la toile d'un sac. « Ne nous approchons pas trop. »

7. — La baie est très calme ce soir. Un gros soleil rouge s'enfonce et meurt dans la mer. La vedette *Les flots bleus* glisse sans bruit vers les lumières de la ville. Quelle bonne journée sur la plage de la Baleine!

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

L'écho résonne - L'extrémité - L'horizon - Des sillons parallèles - Des piquants d'oursins - Les insectes bruissent.

ÉTUDIONS LES SONS

QU : le mollusque - la coquille - la conque - presque.
CH : l'écho - le chœur des chanteurs - du varech.
K : le képi - un kiosque - des kilomètres.
Le coq - une coque de noix - le cocon du ver à soie - une cocotte de papier - le coke brûle.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le marigot : le petit ruisseau, peu large et peu profond.
Le mollusque est comestible : bon à manger.
L'écho résonne : les mornes renvoient le son de la conque.
Deux sillons parallèles : qui ont toujours le même écartement.
Les baigneurs ont fait une bonne provision de soleil et d'air marin : ils ont respiré l'air pur à pleins poumons.

ÉCRIVONS : N° 2 - Les conques de lambis

Les pêcheurs annoncent leur retour en soufflant dans des ... de ... Le lambi est un ... comestible. En ... fort dans la conque, Ti-Jérôme écouterait résonner ..., le soir; il serait ...



4. — *La légende de la baleine*

1. — Avec Ti-Jérôme, étendons-nous sur le sable frais de l'anse blanche, à l'ombre des raisiniers. La brise marine chante dans les palmes des grands cocotiers. Elle chante la légende de la baleine qui donna son nom à la plage, il y a bien longtemps de cela, au temps où les tortues parlaient et les arbres de corail mûrissaient des fruits délicieux, au temps où les conques de lambis quittaient le soir leurs lits d'algues brunes et venaient danser des rondes folles sur la plage, au chant des sirènes.

Écoutons la chanson du vent.

2. — Il était une fois un pauvre pêcheur, bien vieux et bien pauvre. Il vivait avec sa vieille femme dans une petite cabane de bambous. Il avait bâti lui-même cette cabane près des mancenilliers, il y a bien longtemps, quand il était encore jeune et fort. Le pêcheur et sa femme avaient vécu des jours heureux dans leur maisonnette de bambous. Ils avaient eu quatre enfants, quatre beaux garçons qui couraient pieds nus sur le sable et les galets, grimpaient lestement dans les cocotiers et pêchaient les oursins. Les enfants avaient grandi, étaient partis bien loin sur de grands bateaux et depuis longtemps n'étaient pas revenus. La vieille femme et le pêcheur restaient seuls.

3. — La femme du pêcheur élevait quelques poules, cultivait des ignames et des patates douces sous les bananiers du jardin. Trois ou quatre cabris gambadaient dans les rochers, sur les pentes du morne, derrière la cabane. Autrefois, une vache maigre broutait l'herbe, le long des chemins; elle avait donné le lait qui avait nourri les enfants. Puis, les enfants partis, le pêcheur avait vendu la vache et ne l'avait pas remplacée.

Chaque matin, le vieux pêcheur partait dans son gommier. Mais il n'osait plus s'aventurer hors de la baie, car il sentait ses forces l'abandonner un peu plus chaque jour. La pêche était toujours maigre : quelques petits poissons rouges, parfois une sarde, une langouste les jours de chance.

4. — Depuis des semaines le gommier rentrait vide; la vieille femme se lamentait et pleurait sur la misère des pauvres et des vieux. Un matin, après une nuit sans sommeil, le pêcheur vérifia ses hameçons avec plus de soin qu'à l'ordinaire et, bien avant l'aube, il partit. La brise matinale gonflait la voile carrée et le gommier glissait silencieusement sur la mer calme.

5. — Le gommier glissait et le vieux pêcheur rêvait sous les étoiles. Le beau rêve du pêcheur!... Sur la mer très calme, les thons dansaient une sarabande endiablée autour du gommier. Le pêcheur avait jeté sa ligne; un thon énorme était déjà pris. Mais jamais le pêcheur n'aurait la force de le hisser dans le gommier. Faudrait-il donc abandonner une si belle prise? Mais non! Le thon fouetta l'eau des nageoires et de la queue et, d'un bond, sauta dans la barque. Un autre thon le suivit bientôt, plus gros encore, puis un troisième... La barque était pleine de thons.

6. — Le pêcheur se réveilla... Il faisait grand jour. Le ciel était bleu. Le soleil montait doucement au-dessus de la montagne. La brise gonflait la voile carrée, et, sur la mer toujours calme, le gommier glissait silencieusement. Un banc de poissons-volants lança ses flèches d'argent à l'avant de la barque. Le pêcheur écarquilla les yeux.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La vieille femme - Ses hameçons - Le thon - Une sarabande endiablée - Il écarquille les yeux.

ÉTUDIONS LES SONS

IEUX : un vieux pêcheur - le fruit délicieux - silencieusement - un pieu - mieux voir.
IEN : bien - le chien - rien - je parviendrai - le mien - la mienne - le tien - tiens bien - la chienne.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Une légende : un conte, une histoire qui n'est pas toute vraie.
Le gommier : barque longue et étroite pouvant porter deux ou trois pêcheurs.
Une sarabande endiablée : une danse folle, désordonnée.
Hisser le thon : le soulever.

ÉCRIVONS : Nº 3 - Le vieux pêcheur et sa vieille femme

Quels animaux élevait la femme du pêcheur?
Quels légumes cultivait la vieille femme?
Que faisait le vieux pêcheur chaque matin?
Quels poissons attrapait le pêcheur?

5. — *La légende de la baleine (Suite)*

1. — Le pêcheur réveillé se frotta les yeux pour mieux voir. Il chercha les thons dans le gommier et ne les trouva pas. Il avait bien rêvé, hélas! Autour de lui il distinguait, petites taches blanches immobiles sur la mer bleue, les voiles des autres gommiers. Mais le vieux pêcheur était allé plus loin que tous les autres. A l'horizon, il n'apercevait plus les cocotiers de sa plage.

2. — Le vieux pêcheur jeta l'hameçon à la mer. Longtemps il pêcha; depuis bien des années, il n'avait pas pris autant de beaux poissons. De gros nuages noirs cachaient maintenant le soleil et le vent se levait, un vent brûlant qui soufflait par rafales. Bien à regret, le pêcheur remonta l'hameçon et tendit sa voile. Tous les gommiers étaient déjà partis, devinant la tempête prochaine. De petites vagues couraient sur la mer, et le vieux pêcheur pensait : « Jamais je ne parviendrai à la côte. »

3. — « Jamais je ne parviendrai à la côte », pensait le vieux

pêcheur. D'ailleurs, il ne distinguait plus la côte, ni le grand morne au-dessus de la cabane, ni l'île tout entière. Autour de lui, pas une voile de gommier. Le pêcheur était perdu en mer.

Les gros nuages noirs se rapprochaient et le vent soufflait plus fort. Une longue houle balançait le gommier. Mais déjà, à l'horizon, le pêcheur voyait blanchir les crêtes des vagues. Les vagues se rapprochaient; elles étaient énormes et faisaient un grand bruit. Elles soulevaient le gommier qui retombait dans des creux effrayants. Le ciel devenait toujours plus sombre; il était maintenant tout noir.

4. — Le pêcheur avait rassemblé toutes ses forces et faisait des efforts désespérés pour empêcher le gommier de chavirer. Il avait amené la voile et se cramponnait aux avirons. Ses vêtements étaient tout mouillés; l'eau entrait dans le gommier.

Le pêcheur arriverait-il à la côte? Il n'y pensait plus, et il ne savait pas de quel côté elle se trouvait. Le vent s'était rafraîchi; les rafales étaient plus courtes et plus violentes. Le gommier dansait une danse folle sur les crêtes des vagues. Toutes meurtries, les mains du pêcheur serraient plus fort les avirons. Une vague énorme recouvrit le gommier, emporta le mât et engloutit la voile dans les flots déchaînés. Le pêcheur se crut perdu. Il pensa à sa vieille femme et s'évanouit.

5. — Le gommier et le pêcheur sans connaissance furent longtemps ballottés par la tempête. Le froid de la nuit réveilla le vieil homme. Il se souvint... Il chercha le phare de la Caravelle et ne le trouva point. Dans le ciel noir, pas une étoile... Le pêcheur attendit le matin. Il avait faim et ses forces faiblissaient. Enfin les premiers rayons du soleil blanchirent la surface de l'eau. Le pêcheur chercha ses avirons; la tempête les avait emportés, avec la voile et le mât. Le gommier était perdu en mer.

6. — Combien de jours le vieil homme resta-t-il perdu? Il ne le sut jamais. Mais ce qu'il savait, c'est qu'un soir, quand le soleil s'enfonçait tout rouge dans la mer, un soir bien calme, il vit distinctement, à l'horizon empourpré, deux petits arcs-en-ciel qui avançaient

très vite vers lui. Une baleine les portait. L'animal fonçait vers le gommier et allait certainement l'engloutir. Déjà sa tête énorme le touchait...

7. — La baleine s'était arrêtée. Doucement, doucement, elle poussait le gommier. Elle le poussa jusqu'à la côte, jusqu'à la plage de sable blanc bordée de cocotiers où, depuis des jours, la femme du pêcheur attendait en pleurant.

Quand le vieux pêcheur fut enfin sur la plage, il se retourna pour voir la baleine une dernière fois. Elle avait disparu... A l'horizon, un grand arc-en-ciel montait dans le soir.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

L'hameçon - Le froid réveilla le vieil homme - La vieille femme - Deux petits arcs-en-ciel - Une longue houle - Des creux effrayants.

ÉTUDIONS LES SONS

IN : le matin - enfin - un sapin - du chagrin.
IM : une timbale - la pimprenelle.
AIN : du pain - maintenant - le bain - du grain.
AIM : j'ai faim.
EIN : le frein du train - un rein - atteindre.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le gommier est ballotté : bousculé d'une vague sur l'autre, comme un ballot.
Le pêcheur tend sa voile : elle était roulée dans le gommier, il la monte au mât.
L'horizon empourpré : la ligne où le ciel et la mer semblent se rencontrer était toute rouge.

ÉCRIVONS : Le vieux pêcheur en mer

N° 1 - Les voiles des gommiers forment sur la mer des ... ...
N° 2 - Le soleil était caché par ... ...
N° 4 - Le mât est emporté par ... ... et la voile est engloutie dans ... ...

Les mésaventures de Raton

1. — *Raton le gâté*

1. — Maman Rat était une bonne maman. Tous les soirs, elle partait chercher la nourriture de sa nichée. Souvent, elle rapportait des grains de riz et des déchets de poisson. Les petits aimaient beaucoup les déchets de poisson. Ils grossissaient à vue d'œil. Bientôt, ils seraient grands et ils ne l'écouteraient plus. Et cela désolait Maman Rat.

Trois de ses petits lui avaient désobéi et avaient quitté le nid sans sa permission. Maman Rat les avait attendus longtemps. Ils n'étaient jamais revenus. Le vilain chat maigre du quartier les avait mangés, bien sûr. Elle avait eu beaucoup de chagrin.

2. — Heureusement, Raton, lui, était resté. C'était un petit rat bien mignon avec un joli petit nez pointu et des yeux malicieux. Maman Rat le gâtait beaucoup. Une fois, elle lui avait même rapporté un œuf qu'elle avait volé à la poule grise. Une autre fois, elle était entrée dans la case de la voisine et lui avait dérobé son lard. Elle avait couru un gros risque cette fois-là. Un jour ou l'autre, la voisine se vengerait et lui déclarerait la guerre. Maman Rat craignait surtout pour Raton. Il était si jeune qu'il se laisserait attraper par le vilain chat maigre. Ou bien, il irait bêtement se faire prendre au piège. La voisine était capable de tout.

3. — Pour protéger son petit Raton, au nez pointu et aux yeux malicieux, Maman Rat l'avait installé dans un vieux garage sous le toit de tôles. Avec quelques journaux qu'elle avait déchiquetés et des paillettes ramenées du hangar aux bananes, elle lui avait constitué un nid bien douillet. Personne ne pourrait le découvrir là-haut et personne ne pourrait l'atteindre. Si un danger le menaçait, il se glisserait sous la charpente, passerait à l'extérieur et s'échapperait.

4. — Lorsque Maman Rat rentrait, elle retrouvait Raton allongé sur une poutre, grignotant ou dormant. Elle était heureuse de

le voir près d'elle et lui racontait ce qu'elle avait fait et ce qu'elle avait vu dehors. Mais surtout, Maman Rat donnait de nombreux conseils à Raton.

« Méfie-toi du vilain chat maigre. Il fait semblant de dormir. On passe près de lui. Et hop! il bondit sur vous comme un éclair. C'est fini! ses griffes se sont abattues sur l'imprudent et pénètrent profondément dans sa chair.

» Méfie-toi du chien aux oreilles pendantes et au museau allongé. C'est le plus féroce ennemi de notre famille. Il nous saisit derrière la tête. D'un coup de mâchoire, il nous brise l'échine.

5. — » Méfie-toi des pièges. Quand tu verras un morceau de lard ou une belle croûte de fromage placés dans une cage de fil de fer, ne fais pas le gourmand. Laisse ces choses, éloigne-toi. Va plutôt ronger une vieille racine ou un bâton de canne.

» Méfie-toi des tartines trop bien faites. Elles sont empoisonnées. Si tu y goûtais seulement, tu serais pris de coliques atroces et tu mourrais. »

Raton écoutait sagement. Il approuvait de la tête. Maman Rat se félicitait d'avoir un fils si obéissant.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Ils grossissaient - Heureusement - Le rat aux yeux malicieux - Les journaux déchiquetés - Le féroce ennemi - Des coliques atroces.

ÉTUDIONS LES SONS

ET : un déchet - un nid douillet - le robinet du baquet.
AI : elle portait à sa nichée - les petits aimaient.
EZ : le nez - marchez dans le sentier !
ES, ED : les pieds - le trépied - le marchepied.
ER : chercher - protéger - le quartier.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Des coliques atroces : des maux de ventre très violents.
Des déchets de poissons : des restes inutilisables pour les repas.
Des yeux malicieux : polissons, pleins de malice.
Des journaux déchiquetés : déchirés, mis en morceaux.
Un nid douillet : bien doux, bien moelleux.

ÉCRIVONS

N° 1 - Comment était le chat du quartier?
N° 2 - Comment était Raton?
N° 3 - Comment était le nid de Raton?
N° 4 - Comment était Maman Rat?



2. — *Raton a besoin de soleil*

1. — Tout allait bien. Raton passait son temps à dormir, à grignoter, à jouer. Il sautait d'une poutre à l'autre, il s'allongeait pour passer dans un trou étroit. Ou bien, il faisait des cabrioles. Parfois, il lissait son pelage soyeux. Il lui arrivait aussi de caresser sa moustache qui commençait à pousser. Lorsque l'heure du retour de sa mère approchait, il regagnait son nid, laissant passer seulement son nez pointu.

2. — Maman Rat s'avançait sans bruit. Elle levait la tête et apercevait le nez pointu et les yeux malicieux. Elle était rassurée. Raton ne lui avait pas désobéi. Elle le comblait alors de friandises.

Un matin, elle lui dit : « Je pars demain. Je ne peux pas t'emmener, car je vais loin. Tu serais trop fatigué. Dans quelques jours, je serai de retour. Je te laisse ta nourriture pendant mon absence. Ne quitte pas ta cachette surtout. Souviens-toi de mes conseils. »

3. — Raton promit de ne pas quitter sa cachette, de se méfier du vilain chat maigre, du chien aux oreilles pendantes, des pièges en fil de fer et des tartines trop bien faites. Maman Rat partit contente. Elle pouvait aller sans crainte : elle avait un fils obéissant.

Sa mère partie, Raton regagna son nid. Il posa son nez pointu sur le bord et promena son regard autour de lui. « Qu'il est désagréable, ce garage! Il est encombré de vieilles ferrailles. Je ne peux tout de même pas mordre de la vieille ferraille!

4. — » Qu'il est sale, ce garage! Je ne vois que des flaques d'huile et des plaques de graisse. Je ne peux tout de même pas laisser tacher ma belle fourrure!

» Qu'il est sombre, ce garage! Il n'y a pas de lucarne. J'ai tout de même besoin de soleil! »

La pluie se mit alors à tomber rageusement. Les gouttes tambourinaient sur les tôles. Raton, dont le nid se trouvait juste sous le toit, en avait mal aux oreilles. « Je ne peux tout de même pas vivre dans un tel vacarme. Je deviendrais fou! » Et il descendit de sa cachette.

5. — Au moment où il touchait le sol, la porte s'ouvrit brusquement. Des ouvriers, pris dans l'orage, entrèrent pour se mettre à l'abri. Le chien aux oreilles pendantes les accompagnait. La terreur s'empara de Raton. Il remonta vite dans son nid, mais ne laissa plus passer son nez pointu.

Il se mit en boule et ne bougea plus. Les yeux fermés, il pensait au chien aux oreilles pendantes, au vilain chat maigre, aux pièges en fil de fer et aux tartines trop bien faites.

6. — « Qu'il est dangereux, ce garage! se dit-il. Je ne vais tout de même pas m'y laisser prendre bêtement. » Il résolut de le quitter aussitôt que les hommes et le chien se seraient éloignés. « A ma place, Maman Rat en ferait autant. Je ne suis pas un fils désobéissant. »

Raton n'était pas fâché d'abandonner le garage sombre avec ses vieilles ferrailles, ses taches d'huile et ses tôles qui carillonnaient. Demain, il quitterait sans bruit sa cachette et partirait à l'aventure.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Le pelage soyeux - Je ne peux pas t'emmener - Un fils obéissant - Qu'il est désagréable - Rageusement - Le vacarme.

ÉTUDIONS LES SONS

AN : le banc - je danse - le pantalon.
EN : une oreille pendante - maman est contente - l'aventure.
AM : le tambour - la chambre - ma jambe - la campagne.
EM : il s'empare de Raton - je m'embarque sur le bateau.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La pluie est rageuse : elle tombe avec force, en carillonnant, en faisant du bruit sur les tôles, comme ferait une cloche frappée par un marteau, un carillon ou comme ferait un tambour : la pluie tambourine.
La terreur s'empare de Raton : il a une grande peur, une vive frayeur.
Partir à l'aventure : dans l'inconnu, sans savoir où.

ÉCRIVONS : Le garage de Raton

Des ... de graisse et des ... d'huile couvrent le sol du garage; il est ...
Il n'y a pas de ... pour laisser entrer le soleil; le garage est ...
Des ouvriers et le chien entrent dans le garage; le garage est ...

3. — *En avant !*

1. — Lorsque Raton abandonna sa cachette le lendemain matin, le bourg dormait encore. Le coq n'avait pas lancé son cocorico matinal. La lune éclairait vaguement les toits. Mais autour des cases, la nuit était épaisse. Raton était un peu inquiet. Il se demandait s'il n'allait pas trouver sur sa route le vilain chat maigre et le chien aux oreilles pendantes.

2. — Avant de quitter le garage et sa vieille ferraille, il passa son nez pointu sous la porte et inspecta les environs. Il n'y avait personne, tout était paisible. Cela le rassura et il sortit. Un souffle d'air frais lui arriva sur le nez; ses moustaches tremblèrent. Raton n'avait jamais senti l'air frais. Il en éprouva une sensation agréable et trouva que la vie au grand air devait avoir du bon. Il s'élança aussitôt dans la campagne. Où allait-il? Il ne le savait pas lui-même.



3. — Bientôt, il s'arrêta. La rosée qui s'accrochait aux brins d'herbe lui avait mouillé les pattes et le ventre. Il ne s'en plaignit pas et se roula dans le pré. Toutefois, il ne s'attarda pas et gagna vite un dépôt de vieux objets où il pourrait s'abriter.

Son choix se porta sur une botte de pêcheur abandonnée là parce qu'elle prenait l'eau. C'était justement parce qu'elle était trouée que Raton voulait y installer son nid. « Si un danger me menace, se disait-il, je pourrai m'enfuir par le bas ou par le haut. » Il entra donc dans son nouveau logis et s'y allongea. Au-dessus de lui, par la tige de la botte largement ouverte, il apercevait les étoiles qui brillaient dans le ciel limpide.

4. — « Comme j'ai bien fait de quitter mon garage sombre avec ses taches d'huile et ses tôles qui carillonnaient! Je suis là, en pleine campagne, bien à l'abri, avec de l'herbe à ma porte et le ciel pour moi seul. Ah! que d'émotions en quelques heures », ajouta-t-il.

Fatigué, il s'endormit.

5. — Vers la fin de la matinée, il fut réveillé en sursaut. Des gamins rôdaient dans les parages : il entendait leurs éclats de rire. Raton ne bougea pas. Il leva les yeux, risqua un regard par la tige de la botte, mais ne vit que les nuages qui couraient dans le ciel. Tout à coup, une pierre s'abattit près de la botte. Que se passait-il? Raton commençait à trembler. Une deuxième tomba plus près encore. Une

troisième. Une pierre faillit entrer par la tige. La maison de Raton en fut tout ébranlée. Raton comprenait : les gamins avaient pris la botte pour cible et s'exerçaient à lancer des pierres. Il allait être écrasé impitoyablement. Ramassant toutes ses forces, il bondit dans le pré, au grand étonnement des gamins.

6. — Lorsqu'ils se ressaisirent, Raton était déjà loin et les cailloux qu'ils lui lancèrent ne l'atteignirent pas.

Mais il avait frôlé le danger et il commençait à regretter sa sombre cachette du garage dont les tôles carillonnaient. Il jura de ne plus chercher un logis sur la terre où les gamins, les chiens, les chats, les pièges et les tartines trop bien faites lui faisaient la guerre.

« Peut-être que les rats comme moi sont aimés et protégés sur les étoiles, se disait-il. Mais moi, Raton, je ne peux pas aller sur une étoile, je n'ai pas d'ailes. Et puis, l'étoile est trop petite et il n'y a pas assez de place pour un petit rat. »

Puisqu'il ne pouvait habiter une étoile, il décida de loger entre le ciel et la terre, sur un cocotier de belle taille.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Une sensation - La rosée s'accrochait aux brins d'herbe - Il ne s'attarda pas - Il s'y allongea - Les gamins s'exerçaient - Etre écrasé impitoyablement - Lorsqu'ils se ressaisirent.

ÉTUDIONS LES SONS

ETTE : la cachette - la maisonnette - la fourchette.
ET, ÈTE : Raton est inquiet - sa mère est inquiète.
Il a un nid douillet qu'il regrette; son regret - Je jette une pierre; j'ai jeté la pierre.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Raton inspecta les environs : regarda attentivement de tous les côtés, dans les parages, autour de sa maison.
Tout était paisible : calme, en repos, en paix.
Que d'émotions : de surprises, agréables ou désagréables.
Raton est réveillé en sursaut : brusquement; il saute de peur.
Raton ramasse toutes ses forces : il prend son élan pour sauter le plus loin possible.

ÉCRIVONS : Nos 1 et 2 - L'escapade de Raton

Quand Raton quitta sa cachette, le ... dormait, la lune ... les toits, la ... était épaisse, tout était ... Les ... de Raton tremblèrent sur son nez pointu quand arriva un ... d'air frais.

4. — *Déceptions*

1. — Raton hésita entre un palmier royal, robuste et majestueux, et un cocotier ordinaire, au tronc légèrement incliné. Il pensa d'abord s'installer à la cime du palmier royal. Grimper le long du tronc lisse ne l'effrayait pas, car rats savent grimper et Raton s'y était entraîné pendant les longues heures passées à attendre sa mère. Mais il remarqua que le palmier royal ne portait que des fruits tout petits, tandis que le cocotier était chargé de noix énormes.

« Voici mon affaire. Voici ce que je cherchais, se dit-il. Je logerai dans ce cocotier. » Il trottina sur le tronc légèrement incliné et parvint jusqu'à la première grappe de noix. Solidement appuyé sur le tronc par ses pattes de derrière, il appuya celles de devant sur la plus grosse noix qui pendait au-dessus de lui.

2. — « Je vais ronger l'écorce, et l'intérieur s'il le faut, et je me ferai un nid bien douillet. Je serai entre le ciel et la terre, bercé par la brise, caressé par le soleil. Au centre de mon abri bien douillet, je serai protégé de la pluie. Je verrai le vilain chat maigre sans qu'il me voie. Que les gamins ont bien fait de me déloger de ma vieille botte. Ah! que je vais être heureux ici! »

3. — Rats savent ronger et Raton s'y était exercé pendant les longues journées passées à attendre sa mère. Il rongea... L'écorce verte enlevée, il attaqua la couche blanche. C'était un plaisir de fourrer son nez pointu dans la pulpe parfumée. Ses yeux pétillaient de gourmandise.

Raton rongea, rongea... Soudain, oh! catastrophe! un flot inattendu l'arrosa copieusement! Placé juste sous la noix, il en avait reçu le contenu jusqu'à la dernière goutte. Ah! quelle douche! Les yeux ne pétillaient plus. Il n'avait plus aucune envie de fourrer son nez pointu dans la pulpe blanche. Il sentait ses poils se plaquer contre sa peau et coller. Raton était vexé. Il commençait à avoir froid. Il eut peur d'être malade.



Vexé et grelottant, il quitta le cocotier au tronc grêle et redescendit. Il regrettait sa sombre cachette où il avait grandi. Mais il ne pouvait se résoudre encore à la rejoindre. Il verrait plus tard.

4. — Il erra un moment à la recherche d'un nouvel abri où il pourrait se sécher et se réchauffer. Le hasard l'amena au pied d'une grosse roche comme on en trouve dans les Grands Fonds. Près d'elle une masse à la forme bizarre, toute couverte de poils, était allongée. Elle ne bougeait pas. D'abord méfiant, Raton se rassura vite. Apercevant deux cornets fourrés, il se dit : « Ce sont là deux niches bien douillettes pour un petit rat qui a froid. Je vais pouvoir me réchauffer dans la bonne fourrure. » Il entra dans l'une d'elles.

Il en ressortit aussitôt, et vite, car la masse bizarre s'était levée, se secouait et se mettait à braire de façon effroyable. Épouvanté, Raton s'enfuit à toute allure et courut longtemps.

5. — Dégoûté de l'aventure, il regagna le nid que sa mère lui avait fait un jour avec des journaux déchirés et des paillettes du hangar aux bananes. Bien à l'abri dans sa cachette sombre, il n'aurait plus à craindre le chien aux oreilles pendantes, le vilain chat maigre, les gamins turbulents et l'âne au cri effrayant. Et lorsque Maman Rat rentrerait, elle trouverait un fils bien obéissant.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Raton s'y était exercé - Oh ! catastrophe ! - Copieusement - Il était vexé et grelottant - Une forme bizarre - Braire de façon effroyable.

ÉTUDIONS LES SONS

PH = F : le flot - la catastrophe - le phare - il se réchauffe - un éléphant - la pulpe parfumée - un photographe.
F et V : l'air est vif, la flamme vive.
le printemps hâtif, la mangue hâtive.
un garçon actif, une fillette active.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Ses yeux pétillaient : brillaient de joie et de plaisir.
Raton était vexé : très contrarié, dépité.
Il erra : se promena sans savoir où il allait.
Une forme bizarre : surprenante, à laquelle il n'était pas habitué.
L'âne brait de façon effroyable : son hi-han ! fait peur au petit rat.

ÉCRIVONS : N° 3 - La douche de Raton

Les yeux de Raton ... en rongeant la noix de coco. Mais une ... copieuse l'arrose. Il sent ses poils se ... et se ... contre sa peau. Il est ... et ... quand il redescend le tronc grêle du cocotier.



Retour de la pêche au large

1. — Le soleil s'est caché derrière le morne du Diamant. La brise du soir joue dans les palmes des cocotiers de la grande anse de sable blanc. Le village commence à se reposer des ardeurs du soleil de la journée. Au large, dans le canal de Sainte-Lucie, le rocher du Diamant dresse au-dessus des flots sa massive silhouette. La mer est tranquille.

2. — Ce matin, tous les gommiers du Diamant, les uns avec leurs voiles, les autres avec leurs moteurs, sont partis pour la pêche à « Miquelon ». Ils sont allés loin dans le canal, en vue des côtes de l'île de Sainte-Lucie. Ils rentreront quand le crépuscule du soir assombrira les flancs du morne avant de s'étendre sur le village.

3. — Loin derrière le rocher, rougie par les derniers rayons du soleil couchant, voici déjà une première voile. Bientôt d'autres voiles grandissent peu à peu sur la mer et se rapprochent les unes des autres. Toutes s'avancent vers la plage du Diamant. Elles disparaissent parfois dans un creux de houle, reparaissent un instant plus tard. Les canots à moteurs, plus rapides que les voiliers, les devancent sur la plage; moins visibles sur l'eau, ils arrivent presque par surprise.

4. — Les premiers gommiers sont arrivés sur la plage au milieu des cris des enfants, toujours curieux et toujours impatients. Ceux-ci abandonnent vite leurs jeux et se précipitent vers les canots, de l'eau jusqu'aux genoux. Les gommiers, d'abord immobilisés à quelques pas dans la mer, sont halés sur le sable. Tout le monde tire ou pousse : les pêcheurs fatigués, les enfants pleins d'ardeur, les ménagères pressées. Des billes de bois calent le gommier sous son abri de feuilles de bananier, qui le protègera demain des ardeurs du soleil si le pêcheur ne va pas en mer.



Déjà la femme du pêcheur a suspendu une balance sous l'abri. Elle fera bon poids pour les bonnes clientes.

5. — Dès l'arrivée des premiers canots, les conques de lambis résonnent dans le village et sur les mornes d'alentour. Elles annoncent la rentrée des pêcheurs et surtout l'abondance des prises. Elles disent que le poisson sera bon marché et que les plus pauvres pourront avoir leur part.

Alors, dans les quartiers éloignés, dans les maisons isolées sur les mornes lointains, les ménagères prennent les couis, les casseroles ou les plats. C'est le joyeux départ vers la plage, en bavardant et en se pressant. Les enfants courent devant, sautent, gambadent et crient. L'écho des conques se répercute dans les vallons et les ravines. Ce soir, les petites fumées bleues des maisons diront partout l'odeur de la friture.

6. — Avec les ménagères, approchons-nous des canots.

Des poissons de toutes tailles et de toutes couleurs emplissent le ventre des canots. Voici de grosses carangues et des tazars aux reflets métalliques; des dorades à grosse tête sont encore fières de leurs beaux reflets jaunes; des poissons rouges jettent l'éclat de leurs écailles au milieu des sardes grises et des balarous bleus. La pêche a été fructueuse.

Un pêcheur, les mains rouges de sang, débite un gros thon à la chair ferme. Près de lui, sur le sable blanc, un requin de belle taille repose sur le ventre, les ailerons étendus. Il sera expédié à la ville.

7. — L'animation reste grande autour des canots quand les premières étoiles brillent dans le ciel. Les ménagères emportent des couis pleins de poisson frais. Les enfants jouent et crient. Sur les mornes et dans les ravines, les conques de lambis continuent leurs appels dans la nuit chaude.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Une massive silhouette - Le crépuscule assombrira - Les gommiers sont halés - La pêche fructueuse - Des tazars et des carangues - L'écho des conques se répercute.

ÉTUDIONS LES SONS

CH : la pêche - la chair - la nuit chaude - le soleil s'est caché au couchant.
GE : le village - au large - la plage - la ménagère - le nuage - le poisson rouge - je change - le chargement.
Le geai vole dans le chêne - le bouchon de liège - la charge de la péniche - le bois de campêche.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La pêche à Miquelon : au loin, au large, en pleine mer.
Les gommiers sont halés sur le sable : ils sont tirés.
La pêche est fructueuse : très abondante.
Un pêcheur sanglant : tout recouvert de sang.

ÉCRIVONS : Nos 3 et 6 - Retour de la pêche au large

Quels sont les bateaux de pêche les plus rapides?
Quels poissons ramènent les canots?
Quelle est la couleur des sardes?
Quel poisson sera expédié à la ville?

L'histoire de Col-Vert, la sarcelle

1. — *Le soir dans les marais*

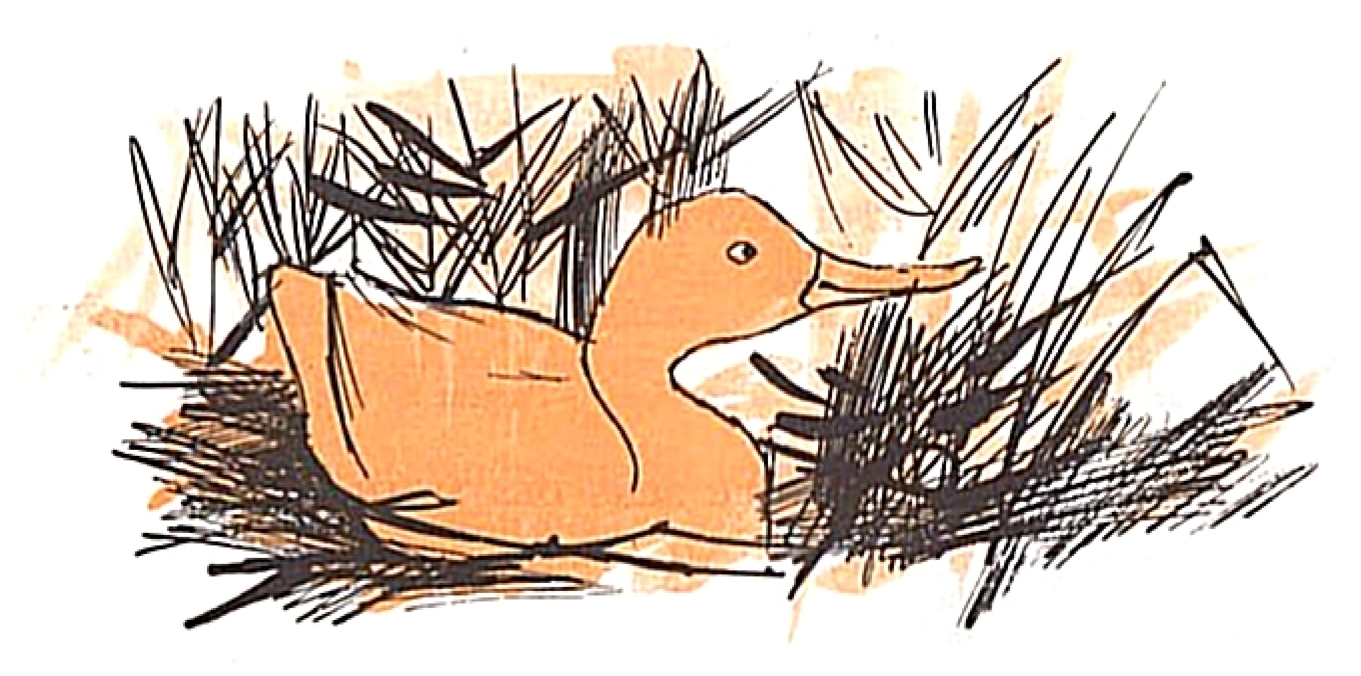
1. — Le soir tombait sur les marais de Sainte-Anne. Le soleil finissait de mourir derrière la montagne. Ses derniers rayons empourpraient quelques petits nuages égarés au-dessus de la savane et des marais, doraient encore les branches hautes des campêchiers, caressaient les plumets des roseaux. Une légère brise balançait les joncs et murmurait dans les feuillages. C'était un beau soir comme il y en avait depuis quelques jours, après un hivernage très long et très pluvieux, après une saison triste pour les oiseaux.

2. — Un long frémissement courut dans les roseaux. La brise crépusculaire devenait plus forte et ridait l'eau du marais, près du bois de campêchiers. Là, dans les grands joncs, entre deux grosses touffes de nénuphars, Col-Vert, la petite sarcelle grise, avait bâti son nid.

C'était un joli nid de sarcelle. Il reposait sur un rameau de branches mortes. De fines tiges de roseaux entrelacées étaient recouvertes de feuilles de joncs. Des brins de mousse et du duvet, des touffes de coton arrachées aux cotonniers en faisaient un abri douillet où les petites sarcelles se trouvaient bien.

3. — Pour la vingtième fois de la journée, la sarcelle rentrait à ses roseaux, un tilapia dans son bec. Tout le jour elle avait pêché dans les marais de la région. Maintenant, elle décrivait un grand cercle, regardait mourir les derniers feux du soleil, descendait lentement sur l'eau calme du marais. Elle se posait silencieusement et nageait vers les joncs; un sillage bien droit s'allongeait derrière elle.

Dans le nid, quatre becs jaunes toujours affamés attendaient grand ouverts le retour de Col-Vert. Des plumes grises commençaient à remplacer le duvet jaune des petites sarcelles. Les oisillons prenaient de la force. Bientôt ils nageraient, chercheraient à voler. La mère sarcelle avait bien du mal à nourrir ces appétits voraces.



4. — La nuit était tombée maintenant. Un rayon de lune filtrait à travers les roseaux et venait jouer dans les fleurs blanches des nénuphars, se refléter dans l'eau et caresser le nid. Les quatre petits étaient blottis sous le duvet bien chaud du ventre de la sarcelle. Le nid, le beau nid de joncs adroitement tressés, reposait bien calme dans la nuit sereine. Col-Vert, la maman sarcelle, replia la tête sous son aile et s'endormit.

5. — Les étoiles scintillaient dans le ciel clair. Les lucioles dansaient dans les joncs leur farandole lumineuse. Dans le bois de campêchiers, une sarigue surveillait les allées et venues d'une mangouste. Les insectes de la nuit emplissaient le silence de leurs cris. La petite sarcelle grise rêvait de pêches miraculeuses, de tilapias arrêtés dans leur fuite, d'écrevisses ne trouvant plus de pierres pour se cacher.

6. — Col-Vert était née dans ces marais, à la fin de l'avant-dernière saison sèche. Ses frères et sœurs s'étaient dispersés dans la région, mais venaient souvent lui rendre visite. Depuis quelque temps la sarcelle n'avait plus de nouvelles. Toutes les sarcelles, dans les marais, avaient trop à faire pour nourrir et protéger leurs petits.

La couvée reposait sous le clair de lune, heureuse, dans les grands joncs des marais de Sainte-Anne.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les nénuphars - Des appétits voraces - Le scintillement des étoiles - Une sarigue dans le bois de campêchiers.

ÉTUDIONS LES SONS

La vingtième fois - la centième - une chatière.
L'agitation - une précaution - la soustraction - attention.
La patience - il est minutieux et silencieux.
La pension de la rentière et du rentier - un sentier - l'argent est une matière précieuse.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

L'hivernage : dans les pays tropicaux, la saison des pluies, de septembre à janvier.
La nuit sereine : très calme et très claire.
Les étoiles scintillaient : brillaient et clignotaient.
La farandole lumineuse des lucioles : ces insectes volent la nuit en bandes et brillent dans l'obscurité.

ÉCRIVONS : Nos 4 et 5 - Le soir dans les marais

Qu'est-ce qui filtrait à travers les roseaux?
Qu'est-ce qui scintillait dans le ciel clair?
Qui est-ce qui dansait une farandole?
Quels animaux se cachaient dans le bois de campêchiers?

2. — *Derniers beaux jours*

1. — Col-Vert s'éveilla en sursaut. Dans la nuit, le vent s'était levé. Un plumeau de roseau fortement balancé par une grande brise avait chatouillé le cou de la mère sarcelle. Col-Vert vérifia qu'aucun danger ne menaçait la couvée, étira son cou; avec précaution, pour ne pas réveiller les petits, elle monta sur le bord du nid.

La nuit était claire et limpide. La lune finissait sa course. Les eaux de l'étang reflétaient les dernières étoiles. A l'Orient, déjà, le ciel commençait à blanchir. Bientôt la grosse boule rouge du soleil monterait à l'horizon, derrière le bois de campêchiers. Ce serait le matin d'un jour nouveau, le matin d'une grande journée de pêche.

2. — Dans les roseaux, d'un côté et de l'autre, la mère sarcelle entendit les coins-coins des autres sarcelles, ses cousines, qui prenaient

leur bain du matin, aux premiers rayons du soleil. Elle nagea vers elles et les rejoignit bientôt. Quelques jeunes sarcelles apprenaient leurs premiers plongeons. Elles tendaient le cou, piquaient leur bec jaune dans l'eau claire, balançaient leurs pattes dans l'air, mais n'osaient pas encore s'enfoncer et disparaître. Les mères les bousculaient, battaient des ailes, jouaient aux ricochets, plongeaient et criaient. C'était, dans les roseaux, une joyeuse et bruyante agitation.

3. — Bientôt, tandis que les jeunes enfants sarcelles restaient dans les joncs et continuaient leurs jeux, les mères s'éloignèrent sur l'étang à la recherche des tilapias et des écrevisses. Les tilapias, effrayés par les gros oiseaux, fuyaient entre deux eaux de toute la vitesse de leurs nageoires. Parfois, près d'être atteints, ils apparaissaient à la surface et faisaient un bond hors de l'eau; les sarcelles les attrapaient au vol. Les écrevisses étaient plus faciles à capturer, mais la grosse difficulté était d'abord de les découvrir dans leurs cachettes.

Col-Vert n'aimait pas beaucoup pêcher dans cet étang; elle trouvait ses eaux peu poissonneuses. Elle prit donc son vol vers les Salines où elle espérait meilleure fortune. Elle fila à tire-d'aile et arriva bientôt dans ses eaux de pêche familières.

4. — Col-Vert décrivit un grand cercle au-dessus de l'étang des Salines. Elle fut surprise et hésita un moment à se poser sur les eaux calmes. L'étang, jusqu'à ces derniers jours presque désert, s'animait de vols, de baignades, de plongeons, de cris et de disputes. Aile-Bleue, le gros canard sauvage, avait conduit sa troupe à l'étang des Salines, comme il le faisait depuis des années vers la fin de l'hivernage. Aile-Bleue, ses canes et ses canetons, étaient les amis de Col-Vert.

5. — La pêche de la sarcelle fut moins bonne qu'à l'ordinaire. Le soir, l'oiseau rentra triste à son nid. Col-Vert savait que l'arrivée d'Aile-Bleue et de sa famille annonçait la fin de la tranquillité dans les marais de Sainte-Anne. Bientôt des hommes viendraient, avec de grands bâtons à fumée qui faisaient beaucoup de bruit. Des

canards et des sarcelles, touchés en plein vol, tomberaient dans l'eau où ils ne nageraient plus.

6. — La nuit de la sarcelle fut bien mauvaise. Vingt fois elle s'éveilla, croyant entendre des bruits suspects. Vingt fois elle s'assura que les quatre petites étaient bien au chaud dans le nid. Ah! vite, que les petites sarcelles sachent voler!

(*A suivre.*)

LISONS DES MOTS DIFFICILES

Elle nagea et les rejoignit - Une joyeuse et bruyante agitation - Elle hésita - La tranquillité - Des bruits suspects.

ÉTUDIONS LES SONS

La famille s'éveilla - il avait chatouillé - elle se réveillait - une meilleure fortune - les oisillons - le scintillement.
Un rayon - une troupe joyeuse et bruyante - elle croyait - les voyageurs - elle essayait son vol.
Des eaux familières - la tranquillité.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La couvée : la nichée, les quatre petites sarcelles.
Elle espérait meilleure fortune : elle espérait faire une pêche plus fructueuse, rapporter davantage de poissons.
Les eaux de pêche familières : qu'elle connaissait bien parce qu'elle y allait très souvent.
Des bruits suspects : inquiétants, qui pouvaient annoncer du danger.

ÉCRIVONS : N° 4 - L'animation de l'étang des Salines

Des mouvements, des bruits animaient l'étang des Salines. Les mouvements, c'étaient des ..., des ..., des ... Les bruits, c'étaient des ... et des ... Les ..., les ... et les ... étaient les amis de la sarcelle.



3. — *Des signes inquiétants*

1. — Quelques jours et quelques nuits avaient passé depuis l'arrivée d'Aile-Bleue et de ses canards. Chaque matin Col-Vert s'envolait vers l'étang des Salines.

D'autres amis de la sarcelle avaient rejoint l'étang. Un couple de crabiers venait régulièrement en reconnaissance, s'ébattait un moment dans les eaux les plus profondes, puis repartait survoler les campêchiers et les palétuviers de la côte. Des clins et des bécassines jouaient à cache-cache dans les boqueteaux autour de l'étang. Dans la savane, des nuées de dos rouges et de pieds jaunes décrivaient de savantes arabesques et piaillaient à qui mieux mieux.

2. — L'arrivée de tous ces voyageurs inquiétait beaucoup Callali. Callali aux longues jambes, au long cou, au long bec, était l'échassier des marais de Sainte-Anne. Depuis bien des années, le grand oiseau habitait le Trou aux Écrevisses, près du fourré de palétuviers.

Callali était né dans les marais, il y avait de cela bien des carêmes. Dans sa vie déjà longue, il avait fait de beaux voyages au-dessus des terres et au delà des mers, mais il était toujours revenu au Trou aux Écrevisses. Maintenant Callali était vieux et ne quittait plus le marais. Il le connaissait bien et avait vu beaucoup de choses.

3. — Callali venait souvent faire des visites à Col-Vert et à sa famille. Il racontait à la sarcelle ses souvenirs d'autrefois. Il regrettait le temps où les oiseaux vivaient en paix dans les marais et ne connaissaient pas encore les hommes et leurs chiens. Il se souvenait des jours heureux où tous les échassiers des marais se rassemblaient pour les grands départs. La sarcelle l'écoutait avec attention; elle n'avait pas connu ces beaux jours et se disait que ses petits ne les connaîtraient pas.

Maintenant les jeunes sarcelles nageaient et plongeaient à la perfection. Elles avaient essayé leurs premiers vols et Col-Vert se rassurait à la pensée que ses petits pourraient fuir quand le « Grand Jour » arriverait.

4. — Car le Grand Jour approchait. Un soir, Callali se présenta aux Grands Joncs. Lui, toujours si calme, était inquiet. Dans la journée, il avait vu des hommes arpenter la savane. Ils ne portaient pas encore, sur l'épaule ou à la main, leurs bâtons à fumée; mais des chiens couraient et aboyaient autour d'eux. Depuis que Callali se souvenait, la promenade des hommes et des chiens indiquait que le Grand Jour était proche.

5. — Alors seraient finies les belles pêches à l'étang des Salines. Alors il faudrait rester des journées entières caché dans les roseaux, sans bouger, le ventre creux. On entendrait de grands bruits secs, que l'écho répèterait dans les mornes. Les aboiements des chiens vous feraient peur. Des amis disparaîtraient pour toujours. On ne sortirait plus que la nuit. Ce serait la peur, la faim, la tristesse, la pitié et la mort dans les marais de Sainte-Anne.

6. — Quand la lune monta dans les palétuviers de la côte, Callali regagna le Trou aux Écrevisses. Toute troublée, la sarcelle rassembla ses petits pour la nuit. Dans les Grands Joncs, dans tous les marais de Sainte-Anne comme à l'étang des Salines, les oiseaux, toute la nuit, veillèrent.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les crabiers venaient en reconnaissance - Des arabesques - Les oiseaux piaillaient à qui mieux mieux - L'écho - La sarcelle et l'échassier.

ÉTUDIONS LES SONS

É : la bonté - la pitié - la charité - la vérité - une qualité.
ÉE : l'arrivée - une nuée - la pensée - la journée - la fumée.
AIS : le marais - un palais - un laquais.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les boqueteaux : les bosquets, les petits bois.
Les oiseaux décrivaient des arabesques savantes : ils dessinaient en volant des ronds et des courbes compliquées.
Un échassier : un oiseau qui a de longues pattes, comme des échasses. Il a aussi un long cou et un long bec. Le héron et la cigogne sont des échassiers.
Des hommes arpentaient : marchaient à grandes enjambées.

ÉCRIVONS : N° 1 - Les oiseaux voyageurs

Les amis de la sarcelle étaient nombreux. Des ... et des ... se cachaient dans les boqueteaux. Des ... venaient s'ébattre dans les eaux profondes. Des ... et des ... arrivaient par nuées, très nombreux.

4. — *Jours de tristesse*

1. — Callali ne s'était pas trompé. Le Grand Jour était arrivé.

Dès les premières lueurs du matin, des hommes avaient envahi la savane, à la main leurs grands bâtons à fumée. De temps en temps, un grand bruit suivi des aboiements des chiens. Ceux-ci osaient s'aventurer jusque dans les roseaux; on les entendait froisser les nénuphars et patauger dans l'eau. Tous les oiseaux restaient cachés. Col-Vert et sa famille ne bougèrent pas de la journée.

2. — Le lendemain matin, la chasse recommença. Les chiens couraient partout dans la savane. On entendait leurs aboiements et les appels des chasseurs. Parfois, un bruit de tonnerre déchirait les airs.

Ce fut encore pour les oiseaux une très longue journée, une attente anxieuse dans les marais de Sainte-Anne comme à l'étang des Salines. Tous restaient cachés dans les roseaux et dans les joncs; tous restaient calmes et silencieux. Les beaux jours étaient bien finis!

Les jours suivants ne changèrent guère. Les oiseaux avaient faim.

3. — Depuis l'avant-dernière nuit, la sarcelle et ses petits n'avaient pas quitté leur nid. Ceux-ci restaient blottis les uns contre les autres, tressaillant au moindre bruit. Leur estomac les tiraillait. A travers les roseaux, elles voyaient leurs compagnes d'infortune, immobiles comme elles. Une fois, la mère sarcelle s'était risquée jusqu'à l'entrée du petit canal, espérant quelque écrevisse sous les pierres. La brusque apparition d'un chien lui avait causé une grande frayeur.

4. — Un soir, après une journée plus calme, Callali arriva au nid de la sarcelle. Il apportait des nouvelles. Du Trou aux Écrevisses, bien caché dans une souche de raisinier, il avait vu tant de tristes choses.

Le premier jour, dans la savane, beaucoup de dos rouges et de pieds jaunes avaient été frappés en plein vol. Après chaque grand bruit, il en voyait deux, trois tomber lamentablement, la tête pendante, les ailes inertes. C'était une grande pitié! Du couple de crabiers qui rendait autrefois sa visite quotidienne à l'étang des Salines, un seul était revenu hier; l'autre était tombé pour toujours.

5. — Mais surtout Callali avait assisté à ce qu'il n'avait encore jamais vu dans sa longue vie d'échassier.

L'après-midi du jour sans vent où le soleil était si chaud, deux hommes avec leurs bâtons à fumée passent tout près du Trou aux Écrevisses, si près que Callali tremble sur ses pattes et s'enfonce dans la vase. L'un est petit, l'autre très grand. Ils s'arrêtent un instant, s'approchent du bord. Le grand tend son bras dans la direction des joncs où Aile-Bleue et sa famille se croient bien en sûreté, là-bas au milieu de l'étang. Puis il entre dans l'eau et s'avance vers les canards. Callali le voit s'enfoncer peu à peu à mesure qu'il approche des joncs. Maintenant, seuls les épaules, la tête et le bâton à fumée sont hors de l'eau. Il s'est arrêté... Un grand bruit... Beaucoup de fumée. Callali a fermé les yeux...



6. — Quand les deux hommes ont repassé près du Trou aux Écrevisses, le plus grand, au bout de son bâton, portait, attaché par les pattes, la tête morte, une aile pendante, Aile-Bleue, le chef des canards sauvages.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Ils avaient envahi - Une attente anxieuse - La visite quotidienne - Sa longue vie d'échassier - Les sarcelles tressaillaient - Leur estomac les tiraillait.

ÉTUDIONS LES SONS : la lettre H

Hier - hors de l'eau - l'homme - un héron - un hibiscus - l'hiver - courir à perdre haleine - une bonne habitude.
Envahir - une cacahuète - un méhari - dehors - le souhait - le véhicule cahote.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Des hommes avaient envahi la savane : ils étaient nombreux et partout.
Une attente anxieuse : pleine d'inquiétude, de tristesse, de peur.
Les ailes inertes : mortes, sans vie, sans mouvement.
La visite quotidienne : de chaque jour.

ÉCRIVONS : N° 1 - La chasse dans la savane

Le premier jour de chasse, des ... envahissent la savane, accompagnés de leurs ..., et portant à la main leurs ... ... On entend les chiens ... dans l'eau, ... les roseaux et les ...

5. — *La sarcelle sauvée*

1. — Callali, après le récit de l'aventure du grand chasseur et de la mort d'Aile-Bleue, laissa la sarcelle toute soucieuse. Pourtant, les journées devenaient moins pénibles. Sans doute, de temps en temps, un grand bruit, de la fumée; mais les oiseaux recommençaient à sillonner le ciel. Les canards d'Aile-Bleue, quoique privés de leur chef, étaient venus pêcher dans les marais de Sainte-Anne.

2. — Col-Vert était sortie plusieurs fois avec ses petits dans les marais et dans la région inondée des palétuviers. La pêche n'avait pas été fructueuse : des limaçons, un ou deux tilapias, quelques petites écrevisses. Mais les oiseaux avaient mangé. Le courage leur revenait avec les forces.

Au milieu de leur pêche, les sarcelles avaient aperçu un chasseur et son chien. Ils étaient loin dans la savane et paraissaient s'éloigner encore. Malgré tout, les oiseaux étaient restés sur leurs gardes.

3. — Une après-midi, toute la famille sarcelle était partie à l'étang des Salines. Mais l'étang, ce jour-là, s'annonçait très dangereux; des hommes et des chiens parcouraient ses rives. Col-Vert avait décidé de rentrer aux marais de Sainte-Anne.

Sur le chemin du retour, la mère sarcelle distingua deux hommes dans la savane. L'un d'eux lui sembla petit, l'autre très grand. Elle tressaillit et pressa les petites sarcelles pour rentrer à leurs roseaux. Précisément, les deux hommes marchaient aussi vers les Grands Joncs. Col-Vert pensa qu'il fallait redoubler de prudence.

4. — Les oiseaux, après avoir décrit un grand cercle, se posèrent loin des Grands Joncs pour tromper les chasseurs. Puis ils nagèrent silencieusement vers leurs roseaux, se dissimulèrent dans les joncs et restèrent immobiles.

Ils étaient là depuis un grand moment lorsque Col-Vert, attentive à tous les bruits, entendit un froissement de feuilles et un clapotement dans l'eau. Elle tendit le cou et, dans une échappée de



roseaux aperçut le grand chasseur, de l'eau jusqu'au ventre, son bâton à fumée dans les bras. Il était déjà tout près.

5. — Col-Vert n'hésite pas une seconde, car il n'y a pas une seconde à perdre. Un signe rapide aux petits et les cinq oiseaux s'envolent, rasant l'eau de l'étang... Trop tard! Une morsure aiguë, une douleur atroce frappent l'aile de Col-Vert, en même temps qu'un bruit terrible bourdonne dans sa tête. La sarcelle bascule, fouette l'air de son aile encore valide, tombe dans l'eau la tête la première, nage éperdument, essaie de fuir, loin, loin, plus loin encore. Un autre grand bruit, des sifflements autour d'elle. La sarcelle fuit toujours...

6. — Bien tard dans la nuit, quand la lune était déjà au-dessus du grand fromager, Col-Vert, toujours nageant, regagna les Grands Joncs où ses petits ne l'attendaient plus.

Les jours passèrent. Une nuit où les nuages couraient vite, Callali, qui veillait dans sa souche de raisinier, vit passer dans le ciel clair quatre petites sarcelles; elles semblaient en soutenir une grosse qui tenait une aile repliée.. Col-Vert et sa famille abandonnaient les Grands Joncs des marais de Sainte-Anne et volaient vers des étangs plus tranquilles.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La sarcelle est soucieuse - Elle tressaillit - Ils nagèrent silencieusement, se dissimulèrent - Une morsure aiguë.

ÉTUDIONS LES SONS

AR : un car - le bazar - un hangar.
ARD : le canard - le renard - trop tard - le dard de la guêpe - du lard.
ARS : le jars mène la troupe d'oies.
Ce garçon est un bon petit gars.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La sarcelle tressaillit : elle trembla, inquiète.
Une échappée : un espace vide au milieu des roseaux.
Une morsure aiguë : les plombs percent la peau, mordent la chair; la douleur est très vive.
L'aile valide : qui n'est pas touchée, dont la sarcelle peut se servir. C'est le contraire d'une aile inerte, infirme.

ÉCRIVONS : Oiseaux et chasseurs

Nº 4 - : Les oiseaux furent prudents. Pour tromper les chasseurs, ils accomplirent quatre actions : ils se ... ..., ils ... ..., ils se ... ..., ils ... ...
Nº 5 - : Dès que la sarcelle est blessée, elle accomplit cinq actions : elle ..., elle ... ..., elle ... ..., elle ..., elle ... ...



Une grande journée

1. — *Le départ*

1\. — Demain, c'est jeudi. Fanny doit aller laver le linge à la rivière. Silo voudrait bien l'accompagner car il aime se baigner et jouer avec les pierres polies par le courant. Il lui faudra se réveiller seul et être prêt au moment du départ. Fanny n'attendra pas. Silo s'endort en rêvant à l'écume blanche de la cascade, aux libellules qui rasent l'eau de leurs ailes transparentes.

2\. — Avant le lever du soleil, Fanny se glisse hors du lit. Ses pieds nus sur le plancher ne font pas de bruit. Elle est légère, légère. Ses mains adroites rassemblent en silence linge et matériel. Dans le bassin, elle place le morceau de savon, puis le ballot de linge noué

dans la grande nappe. N'oublions pas un peu d'amidon pour les chemises blanches et le jupon brodé.

3. — Fanny déjeune de trois figues-pommes, mûres à souhait, et prépare son léger repas de midi. La voilà prête! Elle ouvre la porte. Silo est là, devant elle. « Veux-tu que je t'aide, Fanny? Je porterai ton sac. » Fanny rit. Elle a compris. Comme elle aime faire plaisir à son jeune frère, elle dit simplement : « Viens. » Tous deux partent, baignés par les premiers rayons du soleil levant. Ils cheminent, côte à côte, Silo, leste et sautillant, Fanny, droite et souple, sous son baquet pesant.

4. — Sur le bord de la grand-route, il faut attendre le char qui mène à la rivière. Fanny pose son baquet, Silo son petit sac de provisions. Il fait délicieusement bon. L'air léger et parfumé du matin est encore frais. Les feuilles bruissent, mais la campagne est paisible. Ils s'assoient à l'ombre du poirier et bavardent :

« Moi, dit Fanny, je vais travailler. Mais que vas-tu faire? »

« Ce que je vais faire? répond Silo. Me baigner. Et puis, je construirai un vrai barrage et j'aurai une rivière et une piscine à moi.

» Ensuite, j'irai cueillir des goyaves. Je ne m'ennuierai pas. »

5. — Un coup de klaxon interrompt la conversation. Est-ce le char des lavandières? Fanny guette son apparition au détour de la route. Sur la galerie du véhicule qui débouche du virage sont alignés des baquets bourrés de linge. Nul doute! C'est lui. Vite, les deux voyageurs sont prêts à monter. On hisse la charge. On se bouscule un peu. Le char est complet malgré l'heure matinale. Tant pis! on trouvera encore bien deux petites places. La voiture s'ébranle pendant qu'on se salue d'un mot amical. En route pour la grande journée!

6. — La rivière accueille dans un frisson matinal toutes les lavandières. Chacune choisit soigneusement sa place. Fanny s'installe à proximité d'un large galet poli. « Je pourrai y frotter mon linge », se dit-elle. L'eau scintille et danse, froide encore de la nuit. Fanny écoute le ruissellement de l'eau : toujours la même voix, toujours la même

musique. Immédiatement, elle se met au travail. Il faut se hâter avant que le soleil ne devienne brûlant et la chaleur accablante.

(A suivre.)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Des figues-pommes mûres à souhait - Les feuilles bruissent - La campagne est paisible - Ils s'assoient - Une piscine - Des goyaves - Le klaxon interrompt - A proximité - L'eau scintille.

ÉTUDIONS LES SONS

OR : de l'or - le cor de chasse.
ORC : le porc maigre.
ORT : le port de pêche - un fort - la mort - le transport - il s'endort.
ORS : dehors - il saute hors du lit - le mors du cheval.
ORD : le nord - le bord - le rebord - il mord - il tord.

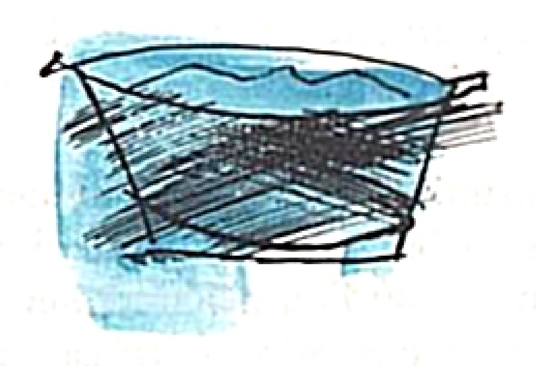
COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Ils cheminent : ils marchent tranquillement.
Les feuilles bruissent : elles font un léger bruit quand le vent léger les frotte les unes contre les autres.
Les lavandières : les laveuses de linge.
A proximité : à côté, tout près.
La chaleur est accablante : très forte, fatigante.

ÉCRIVONS : Nos 3 et 4

Avec des adjectifs qualificatifs de la lecture, je dis comment sont :

Les figues-pommes sont ...
Silo est ... et ...
Fanny est ... et ...
L'air du matin est ..., ..., ...
La campagne est ...



2. — *A la rivière*

1. — A petits coups réguliers, les mains agiles frottent le tissu et fabriquent une mousse légère qui s'enfle et s'effiloche. Elle saute hors du bassin, éclabousse bras et visage et, tel un vol de papillons, s'échappe et va se perdre dans le courant. Silo a pris de la mousse dans le creux de sa main. Une paille de canne à la bouche, il fait naître une multitude de bulles. En veut-il une parfaite? alors, il la nourrit lentement, avec prudence, sans brusquerie. C'est passionnant de la voir germer, grossir, se détacher et s'envoler au gré du vent.

2. — « Regarde, Fanny, je vois le ciel dans ma bulle. J'y vois la rivière aussi. Je me vois. Je suis petit, petit. J'ai des grosses joues. Je te cherche, Fanny, mais je ne t'aperçois pas. Il n'y a peut-être pas de place pour nous deux, sur ma bulle. »

Fanny tourne la tête, encourage son frère d'un sourire.

Le linge danse au fil de l'eau, mais pas une pièce n'échappe à l'œil vigilant de la laveuse. Bientôt, sur les galets surchauffés de la rive, le linge s'étale largement. Au soleil de travailler, maintenant. A lui de faire le beau linge. A lui de faire le beau linge éclatant. Par intervalles, Fanny l'y aide en aspergeant d'eau la lessive presque sèche.

3. — Le gros travail est terminé. La matinée s'achevant, le moment est venu de se baigner. Grandes personnes et enfants abandonnent leurs occupations et se précipitent dans l'eau. Des rires éclatent. On s'interpelle. On s'exclame. Fanny, à grandes brasses, nage contre le courant et cherche à le couper pour gagner l'autre rive. Silo plonge dans un creux, remonte, écrase de la main les gouttelettes qui l'aveuglent et part à la poursuite de sa sœur. Une demi-heure durant, nageurs et baigneurs s'ébattent dans l'eau qui écume.

4. — On va ensuite rincer et les buissons fleurissent sous les vêtements multicolores. C'est l'heure chaude, il faut se hâter de chercher le petit coin ombragé où l'on déjeunera en compagnie des amies retrouvées. Fanny partage avec Silo son frugal repas : des petits pains, des figues.



« J'ai cueilli des goyaves », dit Silo, tout fier.

« Ce sera notre dessert, répond Fanny. Elles sont belles et elles sentent bon. Nous allons nous régaler. »

Un peu de repos à l'ombre. Les bavardages tarissent. Les arbres, les plantes, tout semble dormir. Le murmure même de la rivière s'apaise. Seuls, les anolis glissent sur les pierres chaudes.

5. — Allons! la sieste est terminée. Il est temps de ramasser le linge sec et de le plier soigneusement. Fanny, délicatement, cueille chaque pièce sur les arbustes épineux. Silo l'aide et fait claquer au vent les cotonnades légères. Et vite! Un dernier bain avant l'arrivée du char des lavandières. Silo fait glisser l'eau tiède sur ses bras. Il plonge encore pour ramasser un galet plus brillant que les autres. Et c'est fini. Fanny s'impatiente et rappelle du geste le retardataire.

6. — Un peu las, Fanny et Silo, comme les autres voyageurs, se laissent bercer par les premiers cahots du char.

Silo jette un dernier regard vers la ravine. La rivière est seule avec le vent. Les herbes hochent la tête et la nuit se blottit au pied des grands arbres.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La mousse s'effiloche - Fanny asperge la lessive - Leurs occupations - J'ai cueilli des goyaves - Les cahots - On s'exclame - Il faut se hâter de chercher.

ÉTUDIONS LES SONS

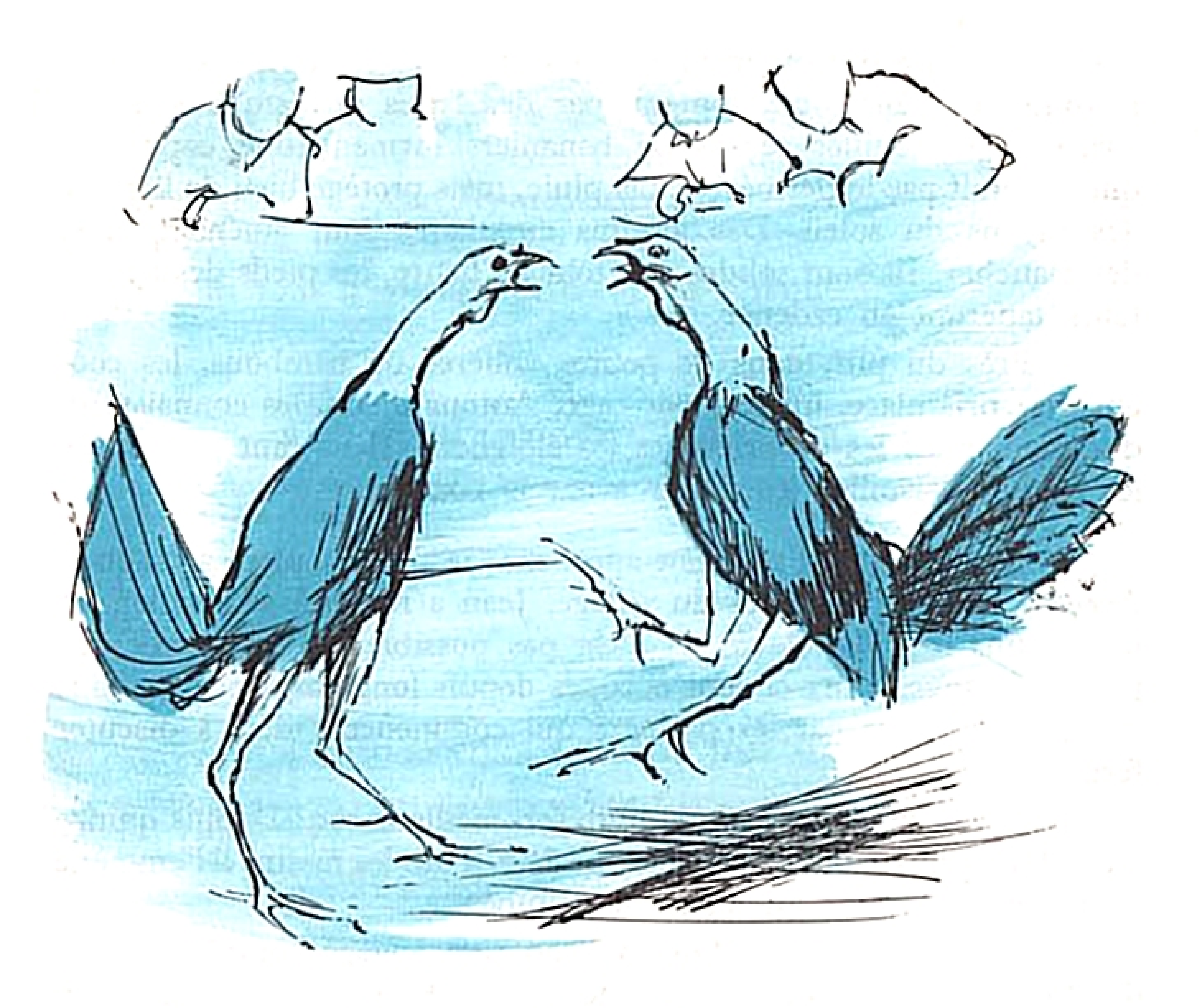
AS : le repas - le bras - il un peu las - un grand pas - du lilas - un bas de laine - le madras.
AT : le rat - le chat - le mât du bateau - le bât de l'âne - un plat.
Ah ! vois là-bas, le petit gars.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

On s'interpelle : on s'appelle, on parle fort.
Fanny coupe le courant : elle nage en travers du courant, au lieu de remonter ou de descendre la rivière.
Les buissons fleurissent sous les vêtements multicolores : les vêtements de toutes les couleurs forment comme de grosses fleurs.
Un frugal repas : un repas de fruits.
Les bavardages tarissent : on s'arrête de parler, comme une source s'arrêterait de couler.

ÉCRIVONS : N° 3 - La baignade

Quand le gros travail est terminé, que font :
— Les grandes personnes?
— Fanny?
— Silo?
— Les baigneurs?



Un combat de coqs

1. — Ce dimanche après-midi, le pitt de Rivière-Pilote est très animé. Des hommes, à l'ombre des manguiers, parlent et font de grands gestes. Des enfants curieux entrent dans le pitt, sortent, rentrent et ressortent.

C'est le début de la saison et plusieurs combats sont organisés à cette occasion. Des champions viennent des villages voisins. Ils apportent leurs bêtes avec beaucoup de précautions, dans des paniers tressés munis de nombreuses ouvertures. Depuis des mois, ils préparent leurs coqs. Ils ont rasé les crêtes; ils ont donné une nourriture savante; ils ont fait accomplir de longues promenades. Aujourd'hui, les coqs sont fin prêts.

2. — Le pitt est installé à la sortie du village, en bordure de la route. Un toit rond, soutenu par des lattes de bambous, abrite l'arène. Des feuilles sèches de bananiers forment une couverture qui ne serait pas imperméable à la pluie, mais protège bien de l'ardeur des rayons du soleil. Des gradins circulaires sont aménagés avec des planches. Ils sont solides car, tout à l'heure, les pieds des spectateurs taperont en cadence.

Près du pitt, dans de petites volières de bambous, les coqs ont déjà pris place, un seul par cage. Autour d'eux, les connaisseurs discutent, mais les propriétaires les éloignent. Il ne faut pas exciter les coqs et gaspiller les forces avant le combat.

3. — Le grand moment approche; le pitt est plein à craquer. Avec ses petits camarades du village, Jean a réussi à se faufiler sur les gradins les plus élevés. Il n'est pas possible qu'il s'installe aux premiers rangs. Ceux-ci sont occupés depuis longtemps par les amis des champions et par les parieurs qui commencent déjà à discuter ferme.

— Le Pirate de Jossaud livre son meilleur coq! Depuis quinze jours il lui prépare une nourriture spéciale. Tous les matins il l'emmène en promenade pour lui durcir les jambes.

— Tu as raison! Mais son coq sera engagé contre l'élevage du Borgne de Préfontaine. L'an dernier, le Borgne n'a perdu qu'un seul combat!

— Mille de parié pour le Pirate!

— Tenu! Tope-là!

4. — Déjà les paris commencent. L'animation est très vive sur les gradins. Le ton des discussions monte. Il fait très chaud dans le pitt. Dans les paniers et les cages, les coqs lancent des cocoricos stridents.

Aux premiers rangs les hommes se serrent pour laisser un peu de place à un nouveau parieur retardataire. D'autres coqs arrivent, portés sur les bras de leurs propriétaires. Ils se donneraient volontiers des coups de bec et tendent leurs cous. Une main rapide leur enfonce la tête dans les ailes.

5. — Mais voici l'arbitre des combats. Il a pris un air d'importance, comme il se doit. Il entre dans le pitt, digne et fier. Les conversations cessent un moment; elles reprendront bientôt de plus belle. L'arbitre lance un regard connaisseur sur l'assistance et plus particulièrement sur les parieurs des premiers rangs.

Dans tout le village les cocoricos résonnent.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les pieds des spectateurs - Exciter les coqs - Des cris stridents - Leurs propriétaires - Les conversations cessent.

ÉTUDIONS LES SONS

IER : le panier un pilier - le bananier - l'an dernier - le premier rang - un millier de personnes - du papier de cahier.
IÉ : mille de parié - la pitié - l'amitié - la moitié.
Il est fier - hier - le tiers.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Une nourriture savante : très spéciale, difficile à préparer.
L'arène : l'espace rond, en forme de cercle où se battent les coqs.
Discuter ferme : parler très fort et avec assurance.
Des cocoricos stridents : très aigus, comme des sifflets.
Les conversations reprennent de plus belle : elles sont plus vives, plus animées.

ÉCRIVONS : N° 4 - Un combat de coqs

Sur les gradins, l'... est très vive. Les coqs, enfermés dans des ... et des ..., chantent. Ils tendent le ... mais une main leste ... leur tête dans les ailes. Un ... retardataire arrive.

2. — *Un combat de coqs* (*Suite*)

1. — Sur les talons de l'arbitre, le Borgne et le Pirate s'avancent; chacun tient son coq à pleines mains. Voici les champions dans l'arène.

Tout d'abord, à l'aide de canifs, les deux champions aiguisent soigneusement les éperons des coqs, qu'ils enfoncent ensuite dans un petit citron vert. Quand cette délicate opération est terminée, le Borgne approche la tête rasée de son coq des lèvres du Pirate; le Pirate met la tête de son coq sous les lèvres du Borgne. Rien de

suspect. Le combat va commencer. Le pitt est devenu silencieux, presque grave.

2. — Les deux hommes sortent alors de l'arène. Ils se mettent en face l'un de l'autre, leur coq serré dans la paume des deux mains. Déjà les coqs tendent le cou et raidissent les pattes; on devine leur ardeur à se combattre.

Au signal de l'arbitre les coqs sont lâchés. Les deux adversaires se regardent un moment, le cou tendu, les plumes hérissées, les ailes frémissantes, les pattes nerveusement crispées.

Les deux coqs sont de même taille. L'un a le plumage tout noir avec des reflets bleus; l'autre a des reflets verts sur ses plumes grises. Les cuisses et les cous sont tout nus.

D'un même élan, les deux coqs se précipitent l'un vers l'autre.

3. — Le combat est commencé. Sera-t-il long et finira-t-il sans vainqueur, par l'épuisement des deux bêtes? Sera-t-il court et l'un des coqs prendra-t-il tout de suite l'avantage?

Les becs mordent la crête ou la peau du cou, les éperons frappent la poitrine. Les attaques se succèdent sans repos, dans un froissement d'ailes. Les plumes volent et des gouttes de sang arrosent le sol.

Le coq noir paraît plus ardent au combat que le coq gris. Celui-ci a déjà esquivé plusieurs assauts. Au moment où le noir prenait son élan, le gris a couru sous ses pattes et s'est retrouvé de l'autre côté. Une fois, il a fait le tour de l'arène comme s'il fuyait.

4. — Dans le pitt, l'excitation est à son comble. Il fait très chaud. Les parieurs manifestent bruyamment leur enthousiasme ou leur déception par des cris rythmés ou des battements de pieds cadencés. Du corps et de la voix ils accompagnent les attaques des bêtes.

Jean est d'abord un peu ahuri et suffoqué par le bruit et la chaleur. Il est pris par la vie trépidante du pitt, crie avec les spectateurs et tape avec eux, rentre la tête dans le cou quand le coq gris

reçoit un violent coup de bec, saute et trépigne quand il évite l'attaque.

Le Borgne et le Pirate sont toujours face à face, penchés sur l'arène.

5. — Les coqs commencent à se fatiguer. Leurs plumes sont toutes souillées; leurs cuisses saignent. Le coq gris faiblit sur ses jambes. Ses coups de bec deviennent maladroits. Le noir frappe toujours et donne de violents coups d'éperons. C'est bientôt fini. Le gris voudrait fuir. Mais le noir s'acharne à coups de bec sur la pauvre bête sanglante, résignée, la tête basse.

6. — Alors le Pirate prend le coq gris dans ses bras et quitte le pitt. Le Borgne et son coq noir sont triomphants. Les parieurs continuent à discuter, pendant que d'autres coqs sont préparés pour le prochain combat. Les notes aiguës des cocoricos emplissent le village.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les champions aiguisent soigneusement - Rien de suspect - Les deux adversaires - Les parieurs manifestent bruyamment leur enthousiasme - Les notes aiguës.

ÉTUDIONS LES SONS

GN : le borgne - un signal - il accompagne - les cuisses saignent - la bête est résignée.
ILL : la taille - les plumes souillées - la bouteille - l'abeille - une corbeille - la feuille.
Le champion - le champignon - le papillon.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le borgne ne voit que d'un œil.
Rien de suspect : de douteux, qui puisse être dangereux.
L'enthousiasme : la grande joie, le plaisir très grand, l'espoir. C'est le contraire de la déception.
Les plumes souillées : salies, tachées.

ÉCRIVONS

Avec des verbes pris dans la lecture, (nos 3 et 4), exprimons des actions :
Les becs ..., les éperons ..., les plumes ..., les gouttes de sang ... le sol. Les parieurs ... les attaques des bêtes et ... leur enthousiasme ou leur déception.

La soirée des deux vieux amis

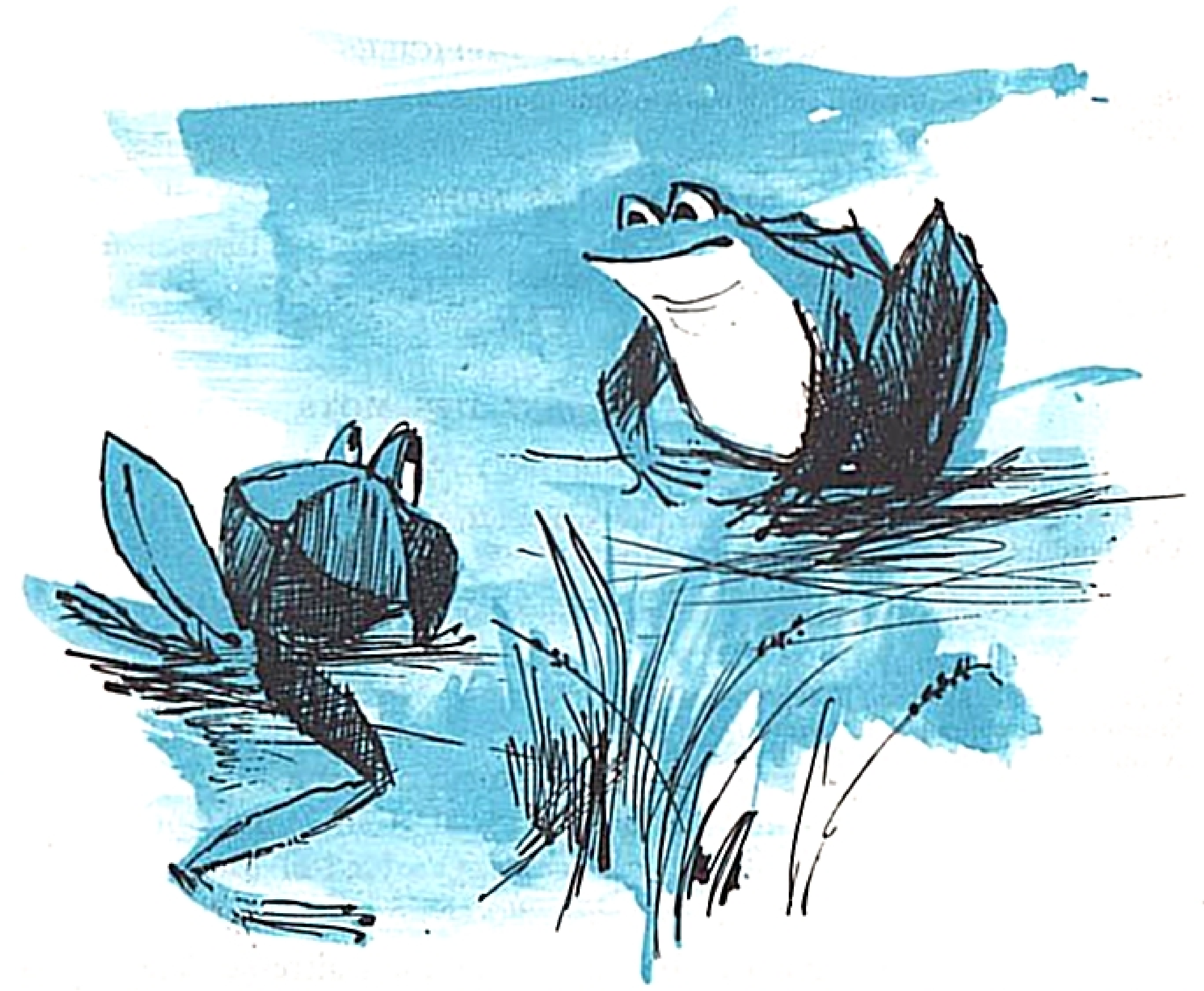
1. — *La route est dure*

1. — Comme chaque soir, Vieux-Coa attend le moment où les lampadaires de la nouvelle cité s'allumeront...

Vieux-Coa est un crapaud très, très âgé. Il est né dans les marécages voisins du bourg. Lorsqu'il était jeune, il était infatigable. Il parcourait inlassablement le marais pour trouver les plus beaux insectes. De même, il était capable de guetter sa proie des heures durant : sa patience était à toute épreuve. Mais il est devenu vieux; il a pris de l'embonpoint et son ventre énorme le gêne lorsqu'il se déplace; ses pauvres pattes ne peuvent plus le porter. Vieux-Coa sait qu'il ressemble à l'écorce d'une branche morte. Sa vue a faibli aussi. Il n'y a guère que sa langue qui demeure alerte. Heureusement, car son seul plaisir est de faire un brin de causette avec sa commère Coa-Coa.

2. — La grande affaire, maintenant, est de se rendre sous le lampadaire où il retrouvera Coa-Coa. Tous deux se sont souvent rappelé leur inquiétude et leur colère lorsque, cachés dans le marigot, ils avaient vu des engins épouvantables régner en maîtres sur le terrain. Ceux-ci étaient restés là des journées entières à gesticuler, à grogner, à ronfler. Leurs griffes avaient fouillé la terre, déchirant les racines, disloquant le sol. Jour après jour, la terre avait vibré, on aurait dit l'affreux tremblement de terre. A chaque fois qu'il y pensait, Vieux-Coa ne pouvait s'empêcher d'être agité d'un tremblement nerveux. Et quel fracas! Vieux-Coa aurait préféré le chant des rainettes.

3. — Puis des équipes d'ouvriers avaient bâti des maisons, tracé des routes, planté des poteaux électriques. Ah! ils avaient eu grand'peur d'être chassés! Peu à peu, le calme était revenu. S'enhardissant, ils s'étaient aventurés jusque sous le lampadaire. Ils y avaient



trouvé tant de nourriture à crapaud que, tous les soirs, ils y étaient revenus.

4. — Donc, au moment où la lumière jaillit au-dessus des toits, Vieux-Coa quitte sa retraite. Le ventre rasant le sol, il se dirige vers le lieu habituel du rendez-vous. Il se dandine et laisse parfois traîner la patte. Souvent, il lui faut s'arrêter pour reprendre son souffle. Mais ce qu'il redoute le plus, c'est de grimper sur le terre-plein que les hommes de la cité, dans leur langage, appellent « trottoir ». Il y a là une bordure sans aucune aspérité pour s'accrocher. La franchir est un jeu pour un enfant. Pour Vieux-Coa, l'épreuve est redoutable. Un jour qu'il avait mal pris son élan, il était retombé maladroitement. Il était resté sur le dos, le ventre en l'air, agitant ses pattes lamentablement. Comme il avait été vexé!

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Sa patience - Il a pris de l'embonpoint - Leur inquiétude - S'enhardissant - La lumière jaillit - Il était vexé.

ÉTUDIONS LES SONS

QUE : chaque soir - lorsque - jusque - il quitte - une équipe - la lampe électrique - l'inquiétude - un œuf à la coque - la coquille.
GUE : la langue - il guette - le guéridon - une guenille - la bague - la vague.
Un bon moka - la queue du dogue.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Inlassablement : sans être jamais las, fatigué.
Il a pris de l'embonpoint : il a grossi.
S'enhardir : c'est devenir plus hardi, plus courageux.
Une bordure sans aspérité : sans bosse, sans creux.

ÉCRIVONS : N° 1 - Vieux-Coa, le crapaud

Où est né Vieux-Coa?
Comment était-il lorsqu'il était jeune?
Pourquoi parcourait-il le marais?
A quoi ressemble Vieux-Coa?

2. — *Coa-Coa, où es-tu?*

1\. — Ce soir, avant d'aborder la muraille traîtresse, Vieux-Coa se souvient de sa mésaventure et hésite. Volontiers, il retournerait chez lui. Mais il s'ennuie tant et sa curiosité est si forte qu'il ne peut s'y résoudre. Sans se lasser, il cherche un passage accessible. C'est peine perdue! Il remarque alors au pied de la maudite muraille un galet de belle taille. Il y appuie ses pattes de derrière et hop! d'un vigoureux coup de reins, il s'élance. Vieux-Coa retombe-t-il avec élégance sur le terre-plein? Peu importe! Il reprend ses esprits et se dirige en toute hâte vers le lampadaire où doit l'attendre déjà Coa-Coa. De temps en temps, il s'arrête et s'efforce de distinguer la silhouette familière de sa commère.

2\. — « Je ne vois rien. Mes yeux sont bien mauvais », dit-il. Il reprend sa marche et, s'arrêtant quelques pas plus loin, il regarde à nouveau : « Je ne vois toujours rien. Que je deviens vieux! » Et il franchit une nouvelle étape. Il lève la tête, inspecte les environs.

« Personne. » Il appelle : « Coa-Coa ! » Pas de réponse ! « Si je suis aveugle, je ne suis pas sourd, répète-t-il. Si Coa-Coa ne répond pas, c'est qu'elle n'est pas là. Serait-elle malade ? Peut-être est-elle seulement en retard ? »

3. — En l'attendant, il lance sa langue et cueille, en un éclair, ici et là, un insecte imprudent qui s'est aventuré près de lui. Ou bien, il happe l'infortuné papillon qui s'est brûlé les ailes et tombe en faisant un bruit cristallin.

« A-t-on jamais vu pareille chose ? se dit Vieux-Coa. La nourriture qui m'arrive toute grillée. Autrefois, il me fallait courir et chercher pour trouver le terrain propice à la chasse. Le voici maintenant à ma portée. Vive le progrès ! »

4. — Cependant, Coa-Coa ne répond toujours pas. « Que fait-elle ? » se demande Vieux-Coa. Celui-ci n'a pas le temps de s'ennuyer : les insectes pleuvent si nombreux que le vieux compère ne sait où donner de la langue. Et un ici ! Et un autre là ! Et encore ici ! Et encore là-bas ! « Quelle délicieuse pitance, se dit-il. Comme je regrette de ne pouvoir la partager avec Coa-Coa ! »

5. — Certes, Coa-Coa ne dédaigne pas la bonne chère. Mais elle ne se conduit pas comme Vieux-Coa qui avale tout et n'importe quoi. Elle sait choisir ! Elle ne se précipite pas sur les hannetons qui s'abattent par dizaines autour d'elle. Ils sont beaucoup trop coriaces et leur chair manque de délicatesse. Que voulez-vous qu'elle fasse, aussi, de ces papillons qui s'embarrassent dans leurs ailes devenues inutiles et s'offrent stupidement à elle sans défense ? Ils sont si maigres ! Mais malheur au criquet qui vient se planter innocemment devant elle : en une fraction de seconde, elle projette sa langue, l'attrape et l'avale. Gare aussi à la mouche qui s'est égarée sur son terrain de chasse !

6. — Las d'attendre, Vieux-Coa s'est levé et son œil doré brille. Pourtant, c'est à peine s'il voit le clignotement des lucioles. Il écoute. Les rainettes lancent leur cri immense « crac-crac, crac-crac,

crac-crac ». Hélas! dans un tel vacarme, il est bien difficile d'entendre venir Coa-Coa.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La muraille traîtresse - Un passage accessible - La silhouette de sa commère - Il happe- Le progrès - Innocemment.

ÉTUDIONS LES SONS et comparons

Le mur est traître	La muraille est traîtresse
Un prince	Une princesse
Le tigre est féroce	La tigresse est féroce
Un bon maître	Une bonne maîtresse

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La muraille traîtresse : trompeuse.
Un passage accessible : où il passera sans difficultés.
Il reprend ses esprits : il était presque évanoui, il reprend connaissance.
Il happe : il saisit d'un seul coup, avec sa langue.
Les hannetons sont coriaces : ils sont durs comme le cuir.

ÉCRIVONS : Nos 3 et 4 - Les occupations de Vieux-Coa

Que fait Vieux-Coa en attendant Coa-Coa?
Pourquoi ne s'ennuie-t-il pas?
Que se demande le vieux compère?
Que regrette-t-il?

3. — *Une situation périlleuse*

1. — C'est vrai que Vieux-Coa n'est pas sourd. Lui seul a entendu le pas léger et vaguement inquiet de Coa-Coa.

— Alors, ma commère, on oublie les amis?

— Compère, tu es injuste. Je suis en retard parce que j'ai failli être écrasée.

— Ecrasée! C'est terrible. Et par qui?

— Par le gros zébu qui passait dans le pré.

2. — « Oui, je m'étais assoupie au pied d'une touffe de roseaux lorsque je sentis quelque chose d'énorme me frôler le dos. Surprise, je m'aplatis et me fis toute petite. Au même instant, je vis se poser

juste devant mon nez un sabot large comme une feuille de malanga. Il s'enfonça lentement dans le sol spongieux et s'immobilisa. La terre chantait. Moi, atterrée, je demeurai muette de peur. Il me semblait que la grosse patte pesait sur moi et m'entraînait avec elle dans le sol gorgé d'eau. J'aurais voulu me dégager immédiatement, mais ce n'était guère prudent. J'avais bien échappé à la première patte : il en restait trois; celles de derrière, surtout, pouvaient en une seconde me surprendre, me clouer au sol et me faire éclater. Quelle horreur!

3. — » Tandis que je guettais le moment favorable où je pourrais m'enfuir, j'entendais mon bourreau de zébu renifler et souffler. Et je voyais son poitrail se soulever, son ventre se gonfler. C'était effrayant.

» Ah! Vieux-Coa, si tu avais vu aussi sa langue râpeuse glisser autour de la touffe d'herbe et la faucher d'un coup sec, tu aurais pensé à un serpent nu et tu aurais tremblé, toi aussi. Une fois, il l'allongea dans l'une de ses grosses narines, puis dans l'autre. C'était drôle et en temps ordinaire, j'aurais ri. Tout à l'heure, je n'en avais pas envie. »

— Mais comment as-tu réussi à te tirer de cette situation périlleuse?

4. — Voilà! Tant que le zébu était occupé à paître et qu'il pouvait, à tout instant, esquisser un pas pour aller brouter plus loin, je me suis tenue tranquille. A un certain moment, s'étant calé sur ses quatre pattes, il s'est mis à se lécher, sans doute pour faire sa toilette. Pour atteindre sa bosse, il dut faire des efforts et s'y reprendre en plusieurs fois. Je saisis l'occasion : le zébu ne bougerait pas. Je quittai vite le maudit endroit et, cahin-caha, je me suis traînée jusqu'ici.

5. — Tu me donnes le frisson, ma commère. Tu étais en danger de mort et moi qui t'accusais d'oublier les amis. Pardonne ma légèreté, Coa-Coa.

— Je te pardonne volontiers, mon ami. Mais tu vas me promettre de ne jamais t'endormir dans le marais que fréquente le gros zébu. Je serais trop inquiète si tu te laissais surprendre par lui. Peut-être ne pourrais-tu pas t'échapper comme moi! Si par malheur tu te faisais écraser, je serais inconsolable.

— C'est promis, Coa-Coa. Et maintenant, réjouissons-nous.

6. — Ce soir, les habitants du bourg se sont peut-être demandé pourquoi, dans le concert qui s'élève de la terre, deux voix infatigables chantent « coa! coa! » du côté de la cité, « coa! coa! », l'allégresse et la joie de vivre.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Quelle horreur ! - C'était effrayant - Une situation périlleuse - Esquisser un pas - Je saisis l'occasion - Cahin-caha.

ÉTUDIONS LES SONS

Le sol spongieux	La terre spongieuse
Le mufle râpeux	La langue ...
Un saut périlleux	Une situation ...
Le tronc ...	L'écorce rugueuse
Un ... garçon	La fillette heureuse

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le sol spongieux : plein d'eau, comme une éponge.
Le zébu est un bourreau : il fait souffrir Coa-Coa.
Une situation périlleuse : très dangereuse.
Esquisser un pas : commencer un pas.
Un endroit maudit : que l'on déteste, parce qu'il peut porter malheur.

ÉCRIVONS : N[os] 3 et 5 - La conversation des deux crapauds

Coa-Coa entendait le zébu ... et ... Il voyait son ... se soulever et ... faucher l'herbe ... Si Vieux-Coa s'endormait dans le marais, sa commère serait très ... Elle deviendrait ... s'il se faisait écraser.

Un coup de senne

1. — Sur la côte atlantique, la plage de Macabou étire sa grande langue de sable blanc entre les petites falaises qui la limitent au Nord et au Sud. La plage s'enfonce en pente douce sous la mer. Quelques algues font par endroits des taches brunes. En cherchant bien, on peut découvrir quelque beau madrépore arraché par les vagues et roulé sur la côte.

En arrière de la plage, des raisiniers feuillus forment un ombrage très apprécié des baigneurs qui viennent l'après-midi y faire une bonne sieste sur le sable chaud, après un agréable pique-nique.

2. — La plage de Macabou, d'habitude très calme, est bien bruyante ce dimanche matin. Une multitude d'enfants jouent et se querellent, grimpent dans les arbres, courent sur le sable, font des cabrioles.

Des hommes très affairés déplient une senne et vérifient les mailles. Torse nu sous les rayons du soleil, abrités par leurs grands chapeaux de paille, ils ne perdent pas une minute d'attention.

La senne est un filet long d'une centaine de mètres et large de quatre mètres environ. Les pêcheurs préparent « un coup de senne ».

3. — Le filet est embarqué sur un gommier. Un homme, resté sur le rivage, tient une grande corde attachée à une extrémité de la senne. Le canot s'éloigne de la plage pendant que les pêcheurs qui le montent jettent le filet à la mer. Des morceaux de plomb l'entraînent vers le fond, tandis que de gros flotteurs de liège restent à la surface. Malheur aux poissons trop gros pour passer à travers les mailles !

4. — Les flotteurs dessinent un grand arc de cercle ouvert sur la plage. Le canot a fini son travail. Il ramène sur le rivage l'autre



extrémité de la corde, qui suit tout le filet au niveau des flotteurs. Un pêcheur, sur la plage, la prend solidement en mains.

5. — Les enfants ont cessé leurs jeux sous les raisiniers et les mancenilliers. Ils barbotent dans l'eau, plongent, gesticulent. Des pêcheurs, dans le canot, frappent l'eau avec leurs rames. Les poissons, effrayés, se précipiteront ainsi dans les mailles du filet.

Maintenant il faut ramener la senne sur la plage en veillant à ne pas laisser fuir les poissons prisonniers. Les enfants ont saisi la corde à chacune de ses extrémités; les femmes des pêcheurs viennent à l'aide. En cadence, sans coup brusque, chacun tire au signal. L'arc de cercle du filet se rétrécit. Avec beaucoup de précautions, la senne est bientôt sur le sable.

6. — Quelle pêche! Au milieu des algues marines, parmi lesquelles quelques crabes dardent leurs pinces menaçantes, c'est le grouillement énorme des longs balarous bleus, des sardes plates, des couronnés roses et surtout des coulirous, des beaux coulirous dont les écailles d'argent brillent au soleil matinal.

7. — Les femmes emplissent leurs couis; au milieu des cris et des disputes, les enfants se sauvent, emportant un ou deux coulirous. Les pêcheurs jettent les poissons dans le canot qui met sa voile et pique vers la ville.

Un beau coup de senne!

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Un ombrage très apprécié après un agréable pique-nique - La plage est bruyante - Les enfants se querellent - L'autre extrémité de la senne - Un grand arc de cercle.

ÉTUDIONS LES VERBES

Singulier : un seul	Pluriel : plusieurs
Un enfant joue	Des enfants jouent
L'homme déplie le filet	Les hommes déplient le filet
Le pêcheur se prépare	Les pêcheurs se préparent
Il jette	Ils jettent
Un crabe darde ses pinces	Des crabes dardent leurs pinces

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les enfants se querellent : se disputent et crient.
Ils gesticulent : font de grands gestes.
En cadence : en mesure, de manière très régulière.

ÉCRIVONS

Avec des verbes pris dans la lecture, j'exprime des actions.

N° 2 - Que font les enfants?
Quelles actions font les hommes?
N° 5 - Que font les poissons?
N° 6 - Que font les crabes?

Le bal des Lucioles

1. — Dans les salons tendus de fleurs rouges du grand flamboyant, sur le morne de Bellevue, Rainette et son orchestre donnent ce soir un grand gala en l'honneur de la Lune ronde. En cette circonstance les colibris ont mis leur habit vert pour introduire les invités. En jaquette dorée, les anolis montent la garde sur les marches du perron, la tête haute et la poitrine bombée. Le laurier-rose et l'hibiscus rouge offrent les rafraîchissements.

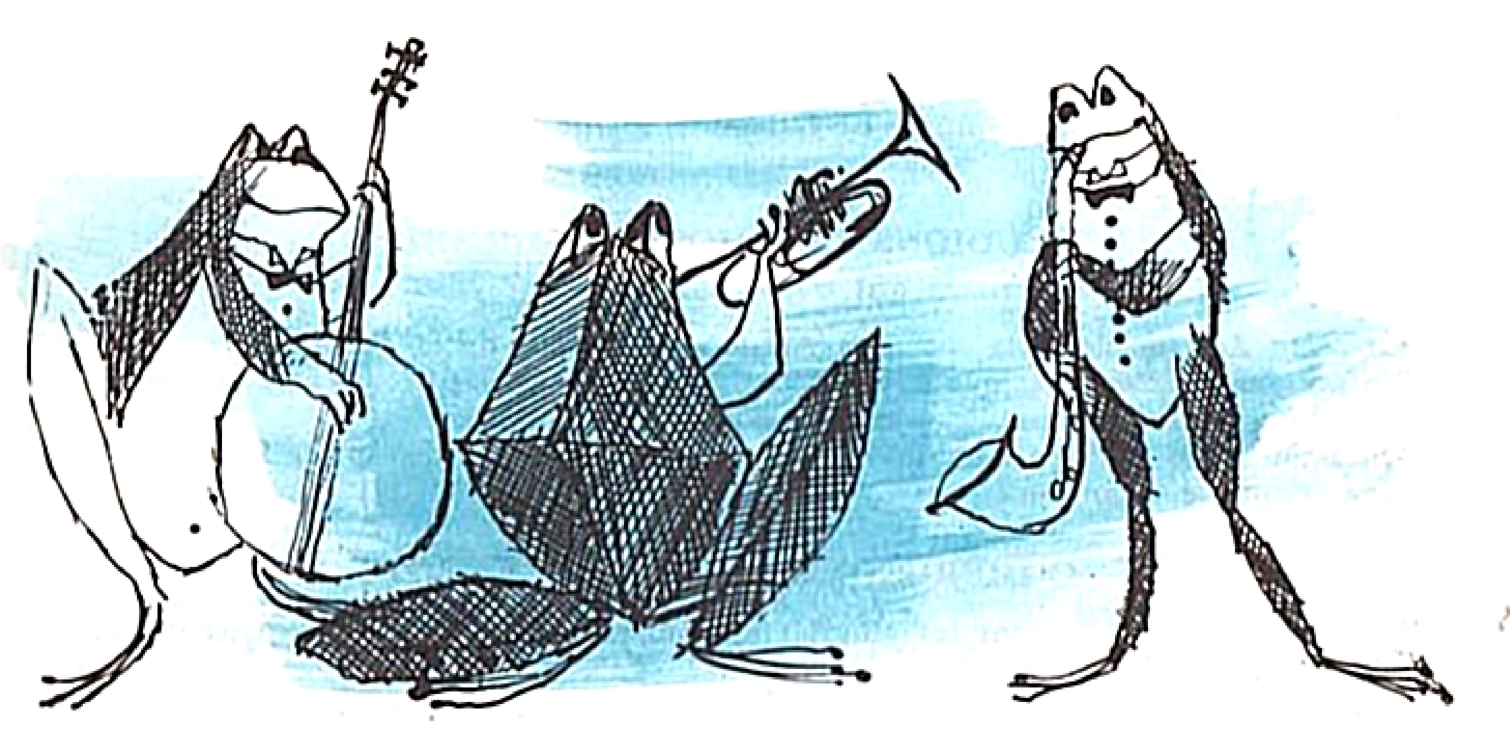
2. — Dans sa demeure fleurie de l'hibiscus rose, la mère des lucioles prépare ses filles pour leur premier bal. Le couturier a habillé toutes les sœurs sur le même modèle : robe de soie noire brochée, serrée à la taille par une ceinture de velours et corselet de satin vert, fines bottines de daim, gants de dentelle. Sur le front, un diadème de perles de rosée est l'unique bijou.

3. — Le bal a déjà commencé dans les salons du grand flamboyant quand le fiacre des gros bourdons dépose à l'entrée du perron la mère des lucioles et ses filles.

Les anolis écarquillent les yeux pour admirer la beauté et la grâce des lucioles. Les colibris s'empressent et ouvrent toute grande la porte d'honneur du grand salon. Les lucioles font une entrée triomphale.

L'orchestre joue une valse lente. Des papillons élégants de la famille des grands paons de nuit invitent les charmantes danseuses. Les couples gracieux valsent légers et font l'admiration de tous les danseurs. La mère des lucioles est heureuse : ses filles sont les reines du bal.

4. — Une polka succède à la valse. Puis c'est une farandole antillaise au rythme vif et léger. Elle commence dans le grand salon de l'orchestre, s'égrène dans les petits salons, monte sur la terrasse, s'étire dans les jardins, respire les parfums des corolles dans la nuit chaude.



5. — La farandole s'achève; l'orchestre reprend une mazurka. Au grand salon, la mère des lucioles attend ses filles pour rentrer avant le coucher de la lune. Mais les lucioles et les galants papillons s'attardent dans les jardins, dégustent une coupe chez l'hibiscus rouge, butinent un gâteau chez le laurier-rose. Tout à la joie du bal, les lucioles oublient leur mère. Par les fenêtres du grand salon, la mère des lucioles cherche ses filles, mais ne les distingue pas dans la nuit étoilée.

6. — Enfin l'orchestre joue la valse finale. La lune a fini sa ronde dans le ciel; les étoiles éteignent leurs feux. Les premières lueurs du matin blanchissent les yuccas sur la terrasse. Les petites lucioles retrouvent leur mère inquiète tout en larmes.

7. — Au bal suivant et pendant tous les bals de la saison, les grands paons de nuit attendirent en vain leurs gracieuses danseuses. Les petites lucioles ne parurent pas. Elles ne revinrent qu'à la saison suivante. Elles portaient une élégante jupe toute garnie de paillettes d'or. Grâce à l'éclat des paillettes, leur mère pourrait toujours les reconnaître dans les valses et les farandoles, sur la terrasse et dans les jardins.

C'est depuis ce temps-là que vous voyez la nuit le bal des lucioles dans les flamboyants en fleurs.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

L'orchestre - Les paons de nuit - Le rythme vif - Une mazurka - Les yuccas - Les anolis écarquillent les yeux.

ÉTUDIONS LES MOTS SEMBLABLES
mais qui n'ont pas le même sens

La mère des lucioles - la mer des Antilles - le maire de la commune.
Le bal des lucioles - je joue à la balle.
La robe est serrée à la taille - je taille l'oranger ou la vigne.
Du satin vert - le ver de terre - le verre à boire - je regarde vers la mer.
Une coupe de champagne - je coupe la viande.

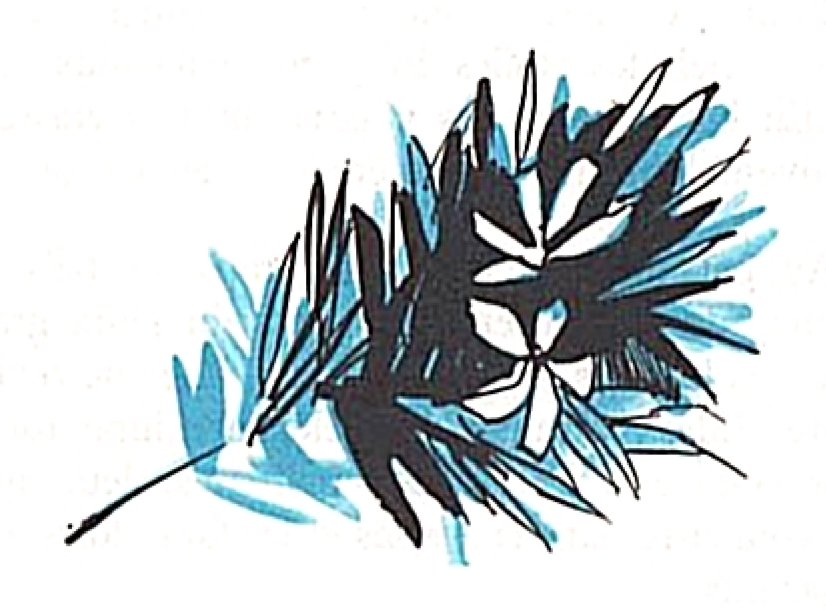
COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La farandole s'égrène dans les salons : les danseurs et les danseuses passent dans les salons, l'un derrière l'autre.
Les papillons attendirent en vain : vainement; leur attente ne fut pas récompensée.

ÉCRIVONS

Avec des adjectifs qualificatifs du texte, je dis comment sont :

N° 1 - Les salons sont ...
N° 2 - L'hibiscus est ...
La robe ... ...
Le corselet ... ...
N° 3 - Les papillons sont ...



A cache-cache dans les cannes

I. — Où sont-ils passés?

1. — Sous l'arbre à pain qui se dresse au bord du premier champ de cannes, une dizaine de gamins sont réunis. C'est jeudi. On n'a pas de ballon de football et l'on s'ennuie.

Surtain a une idée. « Les gars, on va jouer à cache-cache dans les cannes. Nous n'avons rien à craindre. Le garde est parti. » Sitôt dit, sitôt fait. A l'instant, on constitue les équipes. On choisit d'abord les chefs. Ti-Georges, le plus intrépide de tous, commandera les garçons qui doivent se cacher. Surtain sera le chef de l'équipe qui cherchera. Puis, Surtain et Ti-Georges font mettre leurs camarades en ligne.

2. — « Un, deux, trois, c'est toi », dit Surtain. « Tu fais partie de mon équipe. Mets-toi derrière moi. »

« Un, deux, trois, c'est toi », dit à son tour Ti-Georges. Et le gamin qu'il nomme vient se placer derrière lui.

Cinq fois, ils comptent « un, deux, trois, c'est toi ». Cinq fois un garçon sort du rang et vient grossir le groupe de son chef.

3. — L'équipe de Ti-Georges part la première. Elle disparaît rapidement. Où sont-ils passés? A Surtain et à ses compagnons de les découvrir.

Du haut du monticule, six paires d'yeux interrogent la vaste étendue de cannes. Hélas! ils ne voient que la mer des feuillages qui ondule sous la brise, et, dans le lointain, au bord de la mer, la ligne sombre des palétuviers. Tant pis! « En avant! » crie Surtain. La troupe répète « En avant! » et s'élance en jetant son cri de guerre. Elle dévale le chemin et bondit à travers les hautes herbes.

4. — « En avant dans les cannes », reprend Surtain. Et il donne l'exemple en entrant le premier. Tous le suivent et s'enfoncent dans la plantation. « On dirait une forêt », pense Silo qui marche le



dernier. « Et moi, se dit-il, je suis le plus petit de tous, je suis le Petit Poucet. Heureusement, personne ne veut me perdre. » Il trouve cependant qu'il fait bien sombre. Les fuites subites sous les feuilles sèches, le grincement inattendu des tiges de cannes ont quelque chose d'inquiétant. Le Petit Poucet de l'équipe n'est pas à l'aise. Le chef, lui-même, a perdu sa belle assurance. Il n'est plus certain de retrouver Ti-Georges et son équipe. Chacun redouble pourtant d'attention et cherche à découvrir la piste. On s'arrête. On écoute. Rien. On n'entend rien. On reprend la marche. On s'arrête. On retient son souffle. On tend l'oreille. Toujours rien.

5. — « Halte! ordonne Surtain. Asseyons-nous et faisons le point. » L'un après l'autre, les garçons viennent prendre place autour de leur chef.

— Les gars! voilà une demi-heure que nous cherchons et toujours pas de Ti-Georges! Il ne s'est tout de même pas envolé! Dans quelle direction est-il allé? je me le demande. Quelqu'un a-t-il une idée?

— Il est peut-être dans un trou de crabe! lance un farceur. Et tous de rire.

— Nous le cherchons bien loin et je suis sûr qu'il est resté près du bourg! affirme un garçon.

— Ne croyez-vous pas, dit un autre, qu'il nous a laissés partir et qu'il marche derrière nous maintenant? Silo qui a écouté sans intervenir pense que ce serait en effet la suprême ruse. Déjà, il s'apprête à riposter.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Un ballon de foot-ball - Les gars - Six paires d'yeux - L'exemple - Quelque chose d'inquiétant - L'équipe.

ÉTUDIONS LES SONS

AIN : Surtain - craindre - l'arbre-à-pain - le lointain - il n'est plus certain.
AINE : une dizaine de gamins - une douzaine d'œufs - une centaine de francs.
Le gamin - le parrain - la marraine - la laine du mouton - la fleur de lin - j'ai faim - le train.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

L'arbre à pain donne des fruits farineux lorsqu'ils sont cuits. Ils peuvent remplacer le pain dans les repas.
Le plus intrépide : décidé, hardi, courageux.
Un monticule : un petit « morne », une petite hauteur.
La troupe dévale le chemin : descend à vive allure.
Le chef a perdu sa belle assurance : il est moins fier.

ÉCRIVONS : N° 3 - Les enfants dans les cannes

Les enfants ont grimpé sur le ... Ils regardent ... ... qui ondule sous la brise. La ... ... se distingue dans le lointain. La troupe ... le chemin et ... dans les hautes herbes.

2. — *Prenons-les à revers !*

1. — C'est alors que Silo se baisse. Il ramasse un bout de canne encore humide. Sans rien dire, il fait quelques pas sur le côté et observe attentivement les alentours. Voilà un deuxième bout de canne! Il n'y a pas longtemps qu'il a été sucé. Plus de doute, Silo vient de découvrir la piste. Ceux de Ti-Georges sont passés là.

2. — « Surtain, les gars! J'ai trouvé! Ils sont par là! » Et il indique la direction dans laquelle il faut aller. Tous sont d'accord. Sur un geste de Surtain, l'équipe change de direction. Mais, cette fois, on va les surprendre. L'inquiétude a disparu. Le succès est proche. Silo ferme la marche. « Je suis le Petit Poucet de l'équipe! N'ai-je pas comme le Petit Poucet retrouvé le chemin et sauvé mes frères ? »

3. — Tout à coup, Surtain se retourne vers ses compagnons et, mettant son index sur la bouche, les invite à redoubler de prudence. Chacun marche à longs pas souples et silencieux. Silo sent son cœur battre. Les autres sont tout près. Silo craint de les voir sortir d'une cachette proche pour se jeter sur lui et le faire prisonnier. Mais Surtain s'est immobilisé. Légèrement courbé, il montre à ceux qui le suivent les silhouettes de quelques garçons qui tentent de se dissimuler derrière des buissons de sensitives. « Ça y est! Nous les avons, chuchote-t-il. Vite! Nous allons les prendre à revers. »

4. — Le plus difficile reste à faire : traverser les vieilles cannes qui repoussent. Les gamins se glissent adroitement à travers les touffes. Mais les feuilles les happent au passage, s'accrochent aux chemisettes. Des poils piquants et fins restent plantés dans la peau. La marche est lente. On progresse en silence, les visages sont tendus. Et peu à peu, à mesure qu'ils s'approchent des buissons de sensitives, ils entendent les voix rassurées de ceux qui sont cachés. « Surtain ne nous trouvera plus. Ils ont perdu notre trace. Nous avons gagné. Allons! Rentrons en vainqueurs! »

5. — « Mes amis, vous avez parlé trop vite », crie Surtain. En même temps, il bondit, suivi de ses camarades qui poussent des cris de victoire. Surpris, les gars de Ti-Georges n'ont pas le temps de réagir. En quelques instants, la plupart d'entre eux sont faits prisonniers. Mais Ti-Georges n'est pas décidé à se rendre. A plusieurs reprises, il est ceinturé et renversé. A chaque fois, il est parvenu à se dégager. Le voilà maintenant à terre, les deux épaules touchant le sol. Tandis qu'il s'efforce de rejeter Surtain qui l'écrase de tout son poids, Silo, tel un arbitre, compte les secondes : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. La partie est gagnée.

6. — Bien fatigués, les participants se regroupent. On choisit des cannes gonflées et lourdes de sucre. On les coupe, on les partage en frères et, tout en mâchonnant, on rentre au bourg dans le soir qui tombe.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Il observe - Un deuxième - Son index - Les silhouettes - Les feuilles les happent, s'accrochent.

ÉTUDIONS LES MOTS CONTRAIRES

Le plus difficile	Le plus facile
Les vieilles cannes lourdes et humides	Les jeunes cannes légères et sèches
Adroitement	Maladroitement
Une marche lente	Une marche rapide

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Redoubler de prudence : être toujours plus prudent, plus attentif.
Les feuilles les happent : les retiennent, comme pour les avaler. Le lézard happe les mouches.
On progresse : on avance.
Tout en mâchonnant : en mâchant légèrement, en écrasant sous les dents les tiges de cannes.

ÉCRIVONS : N° 4 - Dans le champ de cannes

Les enfants traversent les ... ... qui repoussent. Au passage, les feuilles les ... et les ... On ... lentement et en silence. Dans la peau, des ... ... et ... restent plantés.

Alerte au pays des crabes

1. — La tribu des Crabes Gris vivait depuis des lunes dans la grande boucle du Marigot Vert qui serpente à travers les palétuviers avant d'arriver à la mer.

La tribu avait établi ses quartiers dans la grande boucle, il y avait bien longtemps de cela, au temps où la Flamme Rouge ne flottait pas encore la nuit sur la savane et ne courait pas après les crabes égarés. C'était l'époque lointaine où les Crabes Gris étaient heureux et dansaient la nuit au clair de lune après les grands festins.

2. — Mais la Flamme Rouge était venue une nuit. Elle était accourue du bois de palétuviers, avait flotté un moment au-dessus de la ronde des crabes, avait écrasé de ses larges pieds les petits et les faibles et capturé des guerriers bien armés. Presque chaque nuit, la Flamme Rouge était revenue faire des ravages.

La saison sèche se prolongeait. Depuis des jours et des nuits, pas une goutte d'eau n'était tombée du ciel sur la savane desséchée. La terre se fendillait. Les araignées, les vers, les insectes devenaient rares. Chaque nuit les Crabes Gris devaient se risquer plus loin de leurs demeures souterraines pour trouver une maigre pitance.

3. — Forte-Pince, le chef de la tribu, était soucieux. Une nouvelle paire de pinces manquait toujours à l'appel à la revue quotidienne de la troupe de guerriers. Qu'était-il arrivé au vaillant crabe ? Avait-il déserté la grande boucle pour des terrains de chasse plus giboyeux ? Était-il prisonnier de quelque ennemi audacieux ?

4. — Il faut percer l'énigme. Un soir, au lever de la lune, Forte-Pince rassemble toute la tribu, des jeunes crabes sans défense aux puissantes pinces des vétérans. Il compte toute sa troupe et donne des conseils de prudence. Il poste des sentinelles à l'entrée des chemins qui descendent des mornes vers la grande boucle. Il interdit de quitter les trous quand la Flamme Rouge flottera sur la



savane. Il se souvient en effet qu'une nuit sans lune de la dernière saison sèche, la Flamme Rouge l'avait surpris dévorant un scarabée et avait couru sur ses talons jusqu'au moment où, à bout de souffle, il avait pu s'engouffrer dans son trou.

5. — Sans doute, les Crabes Gris disparus sont-ils les victimes de la Flamme Rouge! Au milieu de la nuit, Forte-Pince, accompagné de deux guerriers connus pour leur prudence, part en reconnaissance. Les crabes ont beau écarquiller les yeux, ils n'aperçoivent pas la Flamme Rouge. Toutefois, ils remarquent des morceaux de bois, de même forme et de même taille, qui paraissent posés au hasard dans la savane. Forte-Pince et ses compagnons se souviennent de les avoir déjà vus les nuits précédentes; mais ils étaient moins nombreux...

6. — Forte-Pince prend le chemin du retour. Ces morceaux de bois taillés, tous semblables, l'intriguent et ne lui disent rien qui vaille. Le chef des crabes est songeur. Il devine qu'un nouvel ennemi, plus terrible peut-être que la Flamme Rouge, menace la tribu. Voici encore un morceau de bois pareil aux autres, et qui paraît abandonné dans la savane! Les trois Crabes Gris s'approchent avec précaution, contournent l'objet, le frappent de la pince. Rien!

Forte-Pince est anxieux. Dans sa vieille mémoire de crabe pas le moindre souvenir d'un morceau de bois ainsi taillé.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La revue quotidienne - Des terrains giboyeux - Quelque ennemi audacieux - Un scarabée - Il est anxieux.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

Masculin : LE ou UN	Féminin : LA ou UNE
Un homme soucieux	Une femme soucieuse
Un bois giboyeux	Une savane ...
Un ennemi audacieux	Une aventure ...
Des crabes ...	Des crevettes nombreuses
Il est	Elle est anxieuse

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Une maigre pitance : une pauvre nourriture.
Un terrain giboyeux : avec beaucoup de gibier.
Il faut percer l'énigme : deviner ce qui est caché.
La flamme rouge : les torches des hommes qui chassent les crabes la nuit.
Les morceaux de bois intriguent le crabe : l'inquiètent.

ÉCRIVONS : N° 4 - Au pays des crabes

Comment appelle-t-on les vieux crabes?
Par qui est gardée l'entrée des chemins?
Quand faut-il rester dans les trous?
Qu'avait dû faire Forte-Pince pour se sauver?

Alerte au pays des crabes

(*Suite*)

1. — Forte-Pince en était là de ses réflexions lorsqu'un de ses compagnons lui tapa de la pince sur la carapace. Il s'arrêta, regarda, ne vit rien, mais entendit un bruit insolite. Là, du côté de cette souche de palétuvier, un grattement, comme si un crabe aiguisait ses pinces pour un prochain combat. Forte-Pince s'avance prudemment, suivi de ses compagnons. Le bruit, de plus en plus net, vient de ce morceau de bois taillé au pied de la souche. Forte-Pince fait le tour de l'objet mystérieux et reconnaît les plaintes d'un de ses meilleurs soldats, Serrefort.

2. — « Serrefort, où es-tu ? Que fais-tu là ? » Serrefort explique son aventure. Il se préparait à quitter son trou pour sa nuit de chasse; dans la grande boucle, pas de Flamme Rouge. Mais à peine avait-il franchi le seuil de sa demeure qu'au lieu de pouvoir courir librement dans les herbes il s'est trouvé, sans savoir comment, prisonnier de ce morceau de bois, de cette caisse dont il ne peut sortir.

Forte-Pince a compris. Serrefort est pris dans un piège. Pas d'espoir de délivrer son ami. C'est dans des pièges semblables qu'ont fini tristement tous les Crabes Gris qui manquent à l'appel et ne rentrent plus au trou familial...

3. — Ce soir, sous le gros palétuvier aux branches tordues, le grand conseil des Crabes Gris est réuni. Au milieu du cercle des assistants, installé sur une pierre plate, Forte-Pince dirige les débats, flanqué de ses compagnons de la nuit dernière. Les vieux crabes balafrés et les infirmes qui ont perdu une pince dans les combats joignent leur expérience et leur sagesse à l'ardeur batailleuse des jeunes chefs de bande.

4. — Le conseil est grave à l'écoute du récit de Forte-Pince et de sa découverte de la nuit. Les pinces s'agitent de colère, mais personne ne dit mot.

Forte-Pince a terminé son discours; il descend de sa pierre. La parole sera donnée aux plus vieux d'abord, aux jeunes ensuite. Que chacun réfléchisse bien, que chacun cherche dans ses souvenirs s'il a déjà vu des pièges et s'il les a évités. Mais, de mémoire de crabe, personne ne se souvient d'avoir jamais vu des pièges comme celui où se débat vainement Serrefort.

5. — Que faire contre des pièges? La discussion est vive au grand conseil des Crabes Gris. Essayer de les détruire? Les pièges useront les pinces les plus solides et les plus acérées. Redoubler de prudence pour les éviter? Même les guerriers expérimentés risqueront de se laisser surprendre et les jeunes de la tribu y tomberont facilement. Le grand conseil est perplexe. La discussion est très animée sous le gros palétuvier. En face d'un péril comme les Crabes Gris n'en ont jamais connu, le grand conseil décide de rebâtir le camp sur un nouveau terrain de chasse...

6. — Le lendemain soir, quand la grosse étoile commença à briller au-dessus du morne, Forte-Pince donna le signal du départ. Précédée par des éclaireurs, flanquée par les guerriers les plus solides, la tribu des Crabes Gris quittait la grande boucle du Marigot Vert et allait établir ses quartiers dans une savane plus hospitalière.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Ses réflexions - Leur expérience - Essayer - Perplexe - Les guerriers expérimentés - Une savane plus hospitalière.

ÉTUDIONS LES SONS

SC : un scarabée - le scaphandrier.
ST : une statue - la station - Stéphane.
SP : le spectacle - un spécialiste - le spahi.
SK : des skis - un skieur.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Un bruit insolite : surprenant, qu'il n'avait pas l'habitude d'entendre.
Un objet mystérieux : inconnu, qu'il n'avait pas l'habitude de voir.
Des pinces acérées : dures comme de l'acier.
Il est perplexe : il hésite, ne sait que faire.



Le sorbet

1. — *Premiers préparatifs*

1. — La rue, si animée pendant la semaine, est déserte aujourd'hui. Les gens ont profité du dimanche pour aller déjeuner sur la plage. Fanny et ses frères sont demeurés au bourg. Ils sont seuls cet après-midi. Ils s'ennuient. La chaleur est lourde. Ils se sont assis à l'ombre du flamboyant et recherchent le courant d'air. Que faire pour se rafraîchir ? Que faire pour passer le temps ?

2. — Pour se rafraîchir et pour passer le temps, dit Fanny, le mieux serait de descendre à la Lézarde et de prendre un bon bain.

« Vous les garçons, vous pourriez jouer dans l'eau à votre guise.

» Moi, je me laisserais glisser dans la rivière, je remuerais à peine et je sentirais l'eau couler douce et fraîche.

» Puis on s'allongerait sous les bambous et l'on jouerait aux devinettes. »

— Oh ! oui, Fanny, allons-y, dit Surtain, on s'amusera bien.

— Allons plutôt à Ravine-Chaude, propose Silo, c'est plus près.

— Vous n'irez ni à la Lézarde ni à Ravine-Chaude, coupe Maman, il est trop tard et vous êtes bien ici.

Les enfants se taisent. Un long moment s'écoule.

Tout à coup, Silo dit : « Je mangerais bien un sorbet. »

Fanny y pense aussi.

Maman, consultée, répond : « Pourquoi pas après tout ! Aidez-moi. Je vais vous en préparer un tout de suite. »



3. — La maisonnée s'anime et chacun veut se rendre utile. Silo court chercher deux belles noix de coco chez Alexandre, qui en a toujours une provision. Surtain saisit une casserole et part vite acheter la glace chez la petite épicière. Fanny remet en état la sorbetière dont l'engrenage est tout usé d'avoir tourné tant de fois! De son côté, Maman sort de l'armoire le flacon d'essence d'amandes. Quelques gouttes suffiront à donner au sorbet son parfum délicat.

4. — Les petits gourmands voient déjà en pensée la légère neige glacée. Ils en sentent la fraîcheur sur la langue. Les voilà en appétit et ils voudraient déjà la déguster. Mais ils le savent : le sorbet est un malicieux lutin qui aime se faire désirer.

Pour l'instant, il faut casser les noix. Et d'abord, les débarrasser de leur enveloppe fibreuse. Quelques coups de sabre bien ajustés suffisent. Surtain empoigne le sabre à deux mains et frappe de toutes ses forces. La noix s'échappe sous le coup et saute loin. Tant pis. Surtain recommence et finit par sortir les noix de la coque brune et résistante. Pour briser celle-ci, il empoigne la noix et la lance à toute volée contre le grès qui sert de marche.

5. — Un craquement sec : c'est bon signe. La coque cède et se fend. Surtain ne laisse pas le jus clair s'écouler et se perdre : il le recueille et le boit.

A Fanny maintenant de séparer la chair blanche de l'enveloppe brunâtre. A elle de râper la pulpe. « Fanny, prends garde de ne pas laisser glisser tes doigts sur la râpe! Tu pourrais t'en repentir! »

Et bientôt, dans l'eau qui chante sur le feu, Maman verse la fine chapelure.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La sorbetière - Ils s'ennuient - Le flacon d'essence - Il empoigne la noix - Il recueille le jus.

ÉTUDIONS LES SONS

UR et URE : le mur est dur - le futur - du vin pur - une coupure - la chapelure - la peinture - la ceinture.
UL et ULE : le calcul est utile - le recul du canon - je recule - la pendule - la rotule du genou.
AL et ALE : le bal - le régal - la cale du bateau n'est pas sale - un signal - un chacal.
OL et OLE : le bol et la casserole - un col - la farandole.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La maisonnée : la famille, qui vit sous le même toit, dans la même maison.
Empoigner, c'est saisir très solidement dans les mains, comme si on serrait les poings.
La chapelure : les fins morceaux de noix de coco.

ÉCRIVONS : N° 4

Avec des adjectifs qualificatifs pris dans la lecture, j'indique les qualités :

La neige est ... et ...
Le sorbet est ...
L'enveloppe est ...
La coque est ... et ...

2. — *Tourne, tourne, la manivelle !*

1. — Une bonne odeur se répand dans la cuisine et vient chatouiller les narines de Silo et de Surtain. Tous deux en frémissent d'aise. Encore quelques minutes. Maman et Fanny tamisent le jus blanc et crémeux dans un linge fin qu'elles tordent avec précaution.

2. — C'est le moment le plus délicat. Maman laisse couler dans la casserole, où le jus de coco perle et roule, un long ruban de lait concentré sucré. Puis, elle délaie le tout avec soin. Trois paires d'yeux ont suivi les gestes précis et calmes de Maman. Trois paires d'yeux brillent maintenant de gourmandise. La crème est à point. Maman laisse tomber quelques gouttes d'essence d'amandes, tout juste ce qu'il faut !

« A vous de travailler, mes enfants ! dit Maman. Moi j'ai fini ! »

La sorbetière est prête. Fanny a pilé la glace en menus morceaux et l'a mélangée au gros sel. Elle verse la crème dans le cylindre, puis ferme la sorbetière. Tourne ! Tourne la manivelle ! Et toi, crème blanche et parfumée, hâte-toi de refroidir et de durcir !

3. — Silo tourne le premier. Il lui semble soudain que la manivelle résiste et que la crème devient plus lourde. « Tu devrais regarder, Maman, le sorbet est peut-être fait ! », dit-il. Mais Maman sait bien qu'il est trop tôt encore. Il faudra tourner la manivelle assez longtemps.

Cependant, pour faire plaisir à Silo, elle ouvre un peu la sorbetière. « Tu vois bien, mon petit, que la crème est encore liquide. » Hélas ! oui, la crème est encore liquide, Silo le constate. Maman a raison.

4. — Surtain relaie Silo, tandis que Fanny renouvelle le mélange glacé qui fond à vue d'œil. Puis Silo reprend sa place. Bien campé sur ses jambes nerveuses, il entraîne la manivelle d'un mouvement rapide et régulier. Son bras se déplie et se replie en cadence tandis que roule son épaule. Silo est impatient.

« Crois-tu qu'il sera bientôt fait ? », demande-t-il à Fanny.

La grande sœur encourage : « Allons! ne lâche pas! tout serait à recommencer! Tourne! Tourne la manivelle. » Bientôt, Silo sent la crème s'alourdir. Cette fois, c'est certain, le sorbet est fait.

5. — La crème onctueuse est devenue une mousse neigeuse. Maman a vite fait d'emplir les coupes que Fanny a préparées sur la nappe. Une coupe à Églette qui a été bien sage, une coupe à Surtain qui a préparé les noix, une coupe à Silo qui a tourné la manivelle. Une coupe à Fanny et une coupe à Maman. Les garçons s'assoient par terre et se délectent, les yeux presque fermés. Églette passe sa petite langue rose sur le sorbet. Comme il diminue vite! Fanny déguste le sien par petites cuillerées. Maman, elle-même, le savoure et dit avec satisfaction : « Il est bien réussi. »

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Trois paires d'yeux - Hâte-toi - La crème onctueuse - Les garçons s'assoient - Avec satisfaction.

ÉTUDIONS LES MOTS SEMBLABLES
mais qui n'ont pas le même sens

Le jus perle	Une perle fine
Le mélange fond	Le fond du puits
Je coupe une branche	Une coupe de sorbet
Je porte un seau	Tu fermes la porte
Il taille la vigne	Une jupe serrée à la taille

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le linge fin tamise le jus, comme ferait un tamis; il retient tous les débris.
Le jus perle : forme des gouttes qui brillent comme des perles.
Les enfants se délectent : se régalent avec le sorbet délicieux.

ÉCRIVONS : N° 2 - Un délicieux sorbet

Le jus ... et ... dans la casserole. Les enfants suivent des yeux des ... calmes de Maman. Fanny mélange le ... et la ..., puis Silo ... la manivelle. La crème va bientôt ... et ...



Dimanche

C'est dimanche : le bourg s'anime au son des cloches
Dont le gai carillon tinte dans le lointain;
Des femmes vont, sous la lumière du matin,
Avec leurs beaux madras chatoyants sous les broches,
Leurs colliers d'or massif et leurs robes à fleurs,
Et leurs foulards de soie aux riches diaprures,
De larges anneaux ronds complétant leur parure.
Le soleil qui paraît fait valoir les couleurs
Et baigne ce bouquet aux nuances diverses.
Dans la baie immobile où voguent les gommiers
Je vois se refléter les verts palétuviers.
Les nuages au ciel se poussent, se dispersent,
Et le soleil jaillit, libre parmi l'azur.
Les toits rouges, les champs, les mornes, tout s'éclaire
Sous ce faisceau soudain d'éclatante lumière.
Et les cloches toujours résonnent dans l'air pur.

A. Joyau.

La grande fête nocturne

1. — *Le message de la chauve-souris*

1. — La chauve-souris avait été chargée de prévenir toutes les bêtes des environs.

Elle était allée trouver d'abord le crabe qu'elle connaissait bien. Elle était sûre de le rencontrer au bord de la mer toute proche. Se penchant sur le trou où il se tenait caché, la chauve-souris appela. Méfiant, le crabe présenta d'abord ses pinces menaçantes. De quoi s'agissait-il ? Qui se permettait de le déranger à cette heure ? Mais il reconnut vite la messagère. Celle-ci, qui était pressée, l'informa vite :

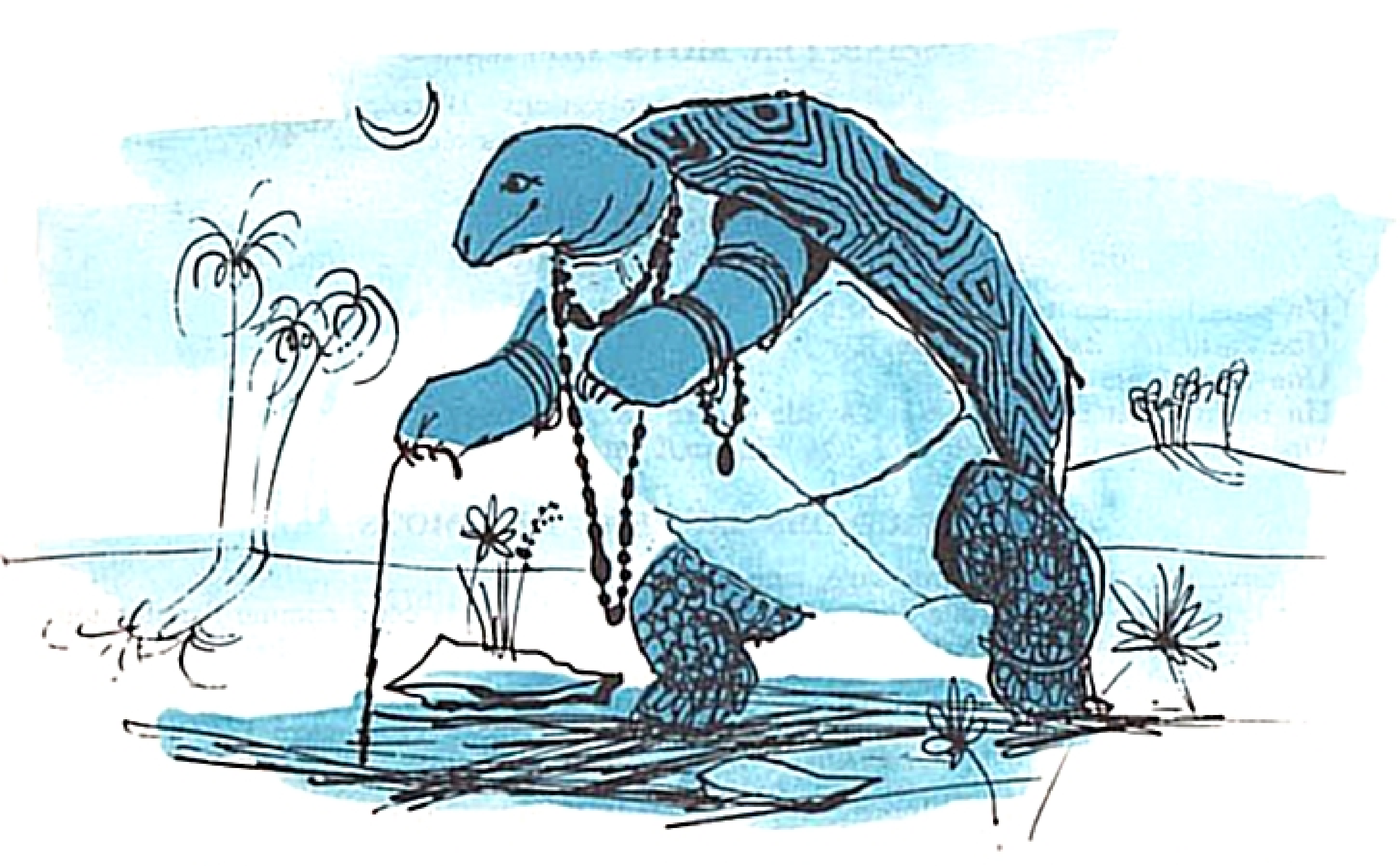
2. — « Bientôt, les hommes allumeront leur premier feu de cannes. Quand tu verras rougir le ciel derrière le bourg, tu quitteras ton repaire et tu viendras nous rejoindre dans la clairière. Tu amèneras tes enfants et tes amis si tu le juges utile. Ils seront les bienvenus. »

Le vieux crabe n'avait pas besoin de longues explications. Il connaissait l'endroit où les bêtes se réunissaient parfois. Sans se faire prier, il accepta l'invitation.

3. — La chauve-souris reprit immédiatement son vol et gagna la plage où la tortue devait se cacher. Notre messagère explora le littoral sans succès. Elle allait abandonner ses recherches lorsque, près d'un raisinier, là où le flot brode le sable de sa frange d'écume, un monticule grisâtre attira son regard. Était-ce un rocher ou une carapace ? On n'aurait pu le dire. La chauve-souris, pleine de hardiesse, frappa la chose grisâtre. A n'en pas douter, celle-ci était creuse. Oui, c'était bien la tortue, car la masse indécise se souleva légèrement et une petite tête bizarre apparut.

4. — La chauve-souris communiqua à nouveau le message :

« Quand tu verras le rougeoiment de l'incendie derrière le bourg, tu viendras nous rejoindre. »



« Toujours près des marais du Lamentin ? » demanda-t-elle.

« Oui, rien n'est changé. La charrue ne s'est pas encore attaquée au marais. Le paysan n'a pas encore défriché le bois. Tout va bien. »

« Alors, reprit la tortue, je ne veux plus arriver la dernière, comme chaque fois. J'ai beau me hâter, je suis toujours en retard et je ne peux plus supporter qu'on se moque de moi. Je n'attends pas le signal rouge. Je pars à l'instant. »

5. — Tandis que la tortue mettait ses projets à exécution, notre messagère quittait la plage et se dirigeait vers les rives du ruisseau. En chemin, elle aperçut une caravane de fourmis. « Tiens, se dit-elle, si j'invitais la fourmi ? » Et se posant devant la reine, elle lui indiqua l'objet de sa visite.

« Non, je n'ai pas le temps, répondit sans hésiter la reine des fourmis. Je travaille. Je n'ai pas une minute à perdre. Et puis, nous sommes si nombreuses que vous auriez de la peine à nous loger. »

La réponse ne surprit pas la messagère. Et celle-ci repartit.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La chauve-souris - La messagère - De longues explications - Il accepta - Le rougeoiement - Elle est pleine de hardiesse - Elle mettait ses projets à exécution.

ÉTUDIONS LES MOTS

qui désignent de petites choses ou de petits animaux

Un monticule est un petit mont.
Une cordelette est une petite ...
Une ... est une petite caisse.
Un bosquet est un petit bois. On dit encore un boqueteau.
Un oiselet est un petit oiseau. On dit aussi un ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La messagère apporte un message, une nouvelle.
Elle explore le littoral : elle cherche dans tous les coins de la côte, comme l'explorateur dans les terres ou les mers inconnues.
Elle est pleine de hardiesse : très hardie, courageuse.

ÉCRIVONS - Près de la clairière

Nº 1 - Dans la lecture, comment appelle-t-on la chauve-souris?
Nº 2 - Comment s'appelle le trou du crabe?
Comment appelle-t-on un coin de forêt dégarni d'arbres?
Nº 3 - Comment appelle-t-on la côte de la mer?

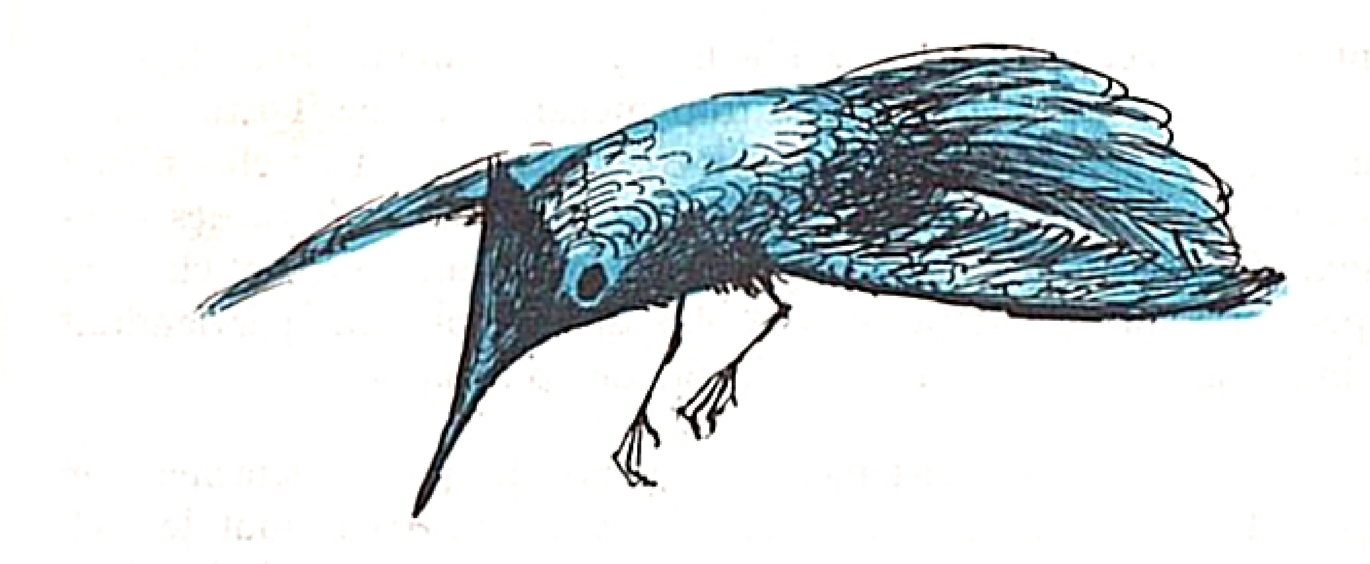
2. – *Vers la clairière*

1. — Dans un imperceptible bruit d'ailes, la chauve-souris se posa près de la libellule. Il ne fallait surtout pas effrayer la demoiselle, ni troubler son rêve. Pour la quatrième fois, la chauve-souris transmit son message : quand le ciel s'enflammerait, la libellule devrait gagner la clairière, qui n'est plus le marais mais qui n'est pas l'épaisse forêt encore.

La jolie demoiselle aux ailes fragiles avait si peur du feu qu'elle promit de partir aux premières lueurs rougeâtres.

2. — Infatigable, la messagère poursuivit sa ronde, annonçant à tous et partout le grand rassemblement. Elle le dit au criquet, qui sauta de joie; au crapaud, qui bava de plaisir; à l'araignée, qui se balança au bout de son fil.

L'anoli, réflexion faite, craignit d'avoir froid et refusa.



3. — Il restait à prévenir les hôtes des buissons et des bois : le colibri et la tourterelle. Le premier, toujours frémissant d'impatience, partit d'un trait avant même de savoir de quoi il s'agissait. L'étourdi! pensa la chauve-souris. Quelques minutes après, il revenait demander les précisions qui lui manquaient.

« Rou-cou, rou-cou », dit la tourterelle à la messagère des nuits brunes. Bonjour! Bonjour! Et, en grande dame, elle accepta volontiers de se rendre dans la clairière, quand le feu de cannes incendierait le ciel derrière le bourg.

4. — La chauve-souris remercia, salua la grande dame et regagna l'endroit où se rencontrent le marais, les champs de cannes et le grand bois touffu. La nuit était claire et le ciel étoilé. Le vent soufflait régulièrement.

« L'événement est proche, pensait la chauve-souris. Les feuilles de cannes sont sèches maintenant; les hommes vont bientôt y mettre le feu. » Cependant, les lucioles qu'elle croisait lui faisaient signe. Notre messagère était trop fatiguée pour leur répondre. Elle avait hâte d'arriver et grande envie de dormir.

En aurait-elle le temps?

5. — La tortue était à mi-chemin lorsque la grande lueur rouge illumina le ciel.

« Ça y est, se dit-elle. Me voilà encore surprise! Il est donc écrit que je serai toujours la dernière. Ah! comment les autres bêtes

vont-elles m'accueillir, tout à l'heure! Je les entends rire, déjà! Je les entends me dire : « Vous êtes trop méfiante, Dame Tortue, vous vous entêtez à porter avec vous votre maison. » Mais elle n'était pas bête à se lamenter longtemps. Tous les hôtes des bois, des ruisseaux, des campagnes se dirigeaient maintenant vers la clairière et peut-être que si elle ne perdait plus une minute, elle parviendrait au but avant Coa-Coa, qui n'était pas des plus alertes.

6. — Coa-Coa, justement, ne parvenait pas à détacher son regard de l'incendie qui, derrière le bourg, embrasait tout le ciel. Elle voyait les flammes sautiller et danser, courir ici, courir là. Tant de légèreté la surprenait. Une fumée roussâtre commençait à monter au-dessus des cases et à se répandre partout. Son odeur était si désagréable que Coa-Coa surmonta sa peur et quitta le marais à l'instant.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

L'objet de sa visite - Sans hésiter - Un imperceptible bruit d'aile - Les hôtes - Le feu incendierait le ciel - Ça y est - Comment vont-elles m'accueillir?

ÉTUDIONS LES MOTS

formés avec des adjectifs qualificatifs

L'incendie fait le ciel tout rouge : le rougeoiment du ciel.
Le départ de la chauve-souris est immédiat : elle part ...
La libellule est légère : elle vole ...
Le vent est ... : il souffle régulièrement.
Les ailes de la libellule sont ... : l'insecte se pose délicatement.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Un bruit d'aile imperceptible : si léger qu'on ne le perçoit pas, qu'on ne l'entend pas.
La libellule devrait gagner la clairière : partir et prendre sa place dans la clairière.

ÉCRIVONS - Les invités à la fête

(Souvenons-nous de la lecture précédente)

La chauve-souris a invité :
— le ... qui accepta l'invitation sans se faire prier;
— la ... qui n'attend pas le signal et part tout de suite;
— la ... qui n'accepte pas; elle travaille;
— la ... qui promit de partir aux premières lueurs;
— le ..., le ..., l'..., l'..., le ... et la ...

3. — *Honneur à la grande dame!*

1. — La libellule que le feu effrayait aperçut dans sa fuite Coa-Coa qui se hâtait. « Bon courage! » lui cria-t-elle au passage. Et elle poursuivit sa route, se guidant sur les signaux lumineux que les lucioles faisaient là-bas, du côté des bois touffus.

Notre demoiselle se demandait comment, tout à l'heure, elle pourrait se poser sans heurt, dans la clairière. Ses ailes étaient si fragiles qu'une fausse manœuvre suffirait à les briser à tout jamais. Il valait mieux ne pas y penser. Tout s'arrangerait peut-être! « Je ne suis pas une maladroite! Je suis tout de même capable de me poser à l'endroit le plus propice. Ah! s'il s'agissait de mon ami le hanneton, dont le vol est si lourd et la démarche si incertaine, ce serait différent. Mais moi! »

2. — La gracieuse demoiselle n'eut pas à redoubler de précautions. Lorsqu'elle arriva au-dessus de la clairière, elle remarqua une double rangée de lucioles phosphorescentes qui se tenaient immobiles. Entre elles, une bande de terrain bien dégagée. Voilà une excellente piste d'atterrissage. Bravo! Et délicatement, sans froisser ses ailes, elle s'y posa.

3. — Les bêtes étaient déjà nombreuses. Leur foule grossissait sans cesse. La tourterelle n'était pas encore arrivée, mais elle ne tarderait plus. Pour accueillir la grande dame, deux merles choisis parmi les plus forts avaient amené près de la piste une feuille de bananier et la déroulaient. « Nous n'avons pas trouvé de tapis rouge, s'excusaient-ils, mais celui-ci est bien doux. »

4. — Le silence se fit tout à coup. Dans un frou-frou d'aile, la tourterelle venait de signaler son arrivée. Droite, imposante, la grande dame s'avançait lentement sur la feuille de bananier. Un « Oh! » d'admiration monta de la foule. Quelle magnifique parure! Le col, surtout, était remarqué; il était bleu, puis gris, puis il devenait argenté, puis la lune le dorait. Sa couleur était indéfinissable et c'était exquis.

5. — Accueillie, puis suivie par la foule des bêtes, la tourterelle passa majestueusement sous un arc de triomphe. Toute la journée, une araignée avait travaillé à rapprocher et à coudre les tiges de deux touffes de roseaux voisines. Une feuille de canne tendue en travers portait l'inscription qu'une autre araignée avait brodée au fil d'argent : « Honneur à la tourterelle! ». La grande dame saluait. Elle tournait la tête à droite, puis à gauche. Elle se rengorgeait.

A ce moment, la tortue apparut, essoufflée. Un rire général secoua la foule. La tortue était arrivée, il ne viendrait plus personne. La fête des bêtes pouvait commencer.

6. — La fête commença par des jeux. Le programme prévoyait d'abord une course.

Sur la ligne de départ prirent place successivement le crabe, le criquet et le ravet. Les spectateurs assistaient aux préparatifs : le crabe se dégourdissait les pattes, le criquet sautillait sur place, tandis que le ravet repérait avec soin le terrain.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Des lucioles phosphorescentes - Ils s'excusaient - Une couleur indéfinissable - C'était exquis - Un arc de triomphe - L'inscription - Successivement - Les spectateurs.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

Masculin : LE ou UN	Féminin : LA ou UNE
Le terrain mou	La terre molle
Il est fou	Elle est ...
Un homme jaloux	Une femme jalouse
Un tapis doux	Une brosse douce
Un bœuf roux	Une vache rousse

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Une couleur indéfinissable : dans la nuit, il était difficile de dire exactement, de définir, la couleur de la tourterelle.
La tourterelle passe majestueusement, en se rengorgeant, fière comme une reine ou une grande dame, sous l'arc de triomphe.
Successivement : l'un après l'autre.
Le ravet : insecte qui ressemble à la blatte. Le ravet court très vite et peut voler.

ÉCRIVONS

Je relève les adjectifs qualificatifs du texte

Nº 4 - La tourterelle est ..., ... Elle a une parure ... Son col est ..., ... et ...

Je relève des verbes du texte

Nº 6 - Le crabe se ... les pattes. Le criquet ... Le ravet ... le terrain.

4. — *Jeux passionnants*

1. — On engageait déjà des paris et l'on pensait que la victoire reviendrait au criquet qui était, de loin, le plus agile.

La tourterelle claqua une première fois des ailes : « A vos marques ». Une deuxième fois : « Prêts ». Au troisième claquement, les concurrents partirent. Hélas! il y avait faux départ et tout était à recommencer. En effet, le crabe qu'on avait cru placé face au but était parti de côté. Avec lui, on n'était jamais sûr de la direction qu'il prendrait!

2. — On recommença, et cette fois le départ fut réussi. Le crabe, la carapace légèrement soulevée, fonçait à toute allure. Le criquet faisait des bonds impressionnants. Le ravet rasait le sol mais, malgré ses efforts, perdait du terrain. Quelques spectateurs encourageaient le retardataire, mais les faveurs allaient aux deux premiers. Le crabe se rapprochait du but. Allait-il gagner? On le pensait. Mais, soudain, sa course dévia et il s'engagea dans une direction oblique. On était sûr maintenant qu'il ne gagnerait plus.

3. — Les chances du criquet augmentaient, car le ravet n'était pas de taille à lutter contre le sauteur. Cependant, celui-ci ajustait mal ses sauts; il ne parvenait pas à toucher le but. Hop! un saut et il était trop long. Hop! un saut et il était trop court. Dix fois de suite, le criquet sauta et dix fois de suite, il manqua le but. Le ravet en profitait pour regagner du terrain.

Il était maintenant si près du but que, si le criquet ratait une nouvelle fois son saut, le vainqueur ce serait lui, le ravet. Le criquet comprit que sa situation était désespérée et perdit son sang-froid. Il sauta au hasard. C'était fini : le ravet avait gagné.



4. — Après la course eurent lieu des exercices d'adresse et d'acrobatie. Les cousins d'Anoli se rendirent à la lisière du bois touffu. Ils se suspendirent aux lianes qui tombaient en guirlandes des cimes des grands arbres. Les plus lestes se balançaient un moment pour prendre de l'élan. Puis, ils bondissaient et venaient retomber sur la fougère arborescente, qui amortissait leur chute.

5. — Coa-Coa et Dame Tortue suivaient leurs évolutions avec inquiétude et admiration. Certes, il n'était pas question, pour elles, d'en faire autant ! Une petite partie de balançoire les tentait cependant. On lia ensemble les racines aériennes qui cherchaient à trouver le sol et l'on fabriqua la plus confortable des balançoires. Les deux commères y prirent place. Et elles se balancèrent longtemps ; oui, longtemps, elles se balancèrent...

6. — A quelques pas de là, au milieu de la clairière, les jeunes participaient aux jeux les plus divers. Des jeunes crabes essayaient de rester en équilibre sur un fruit-à-pain bien rond, que les merles avaient roulé jusque-là. Des araignées étaient assises à l'extrémité d'une gousse sèche de flamboyant. Elles montaient et descendaient en cadence, se poussant de leurs huit pattes pour reprendre de l'élan lorsqu'elles touchaient le sol. D'autres avaient pris pour cibles les feuilles ajourées des philodendrons et s'amusaient à y lancer des graines de réglisse : l'échancrure centrale valait cent points, les autres cinquante. C'était un exercice difficile et la réussite était rare. Le jeu était passionnant.

Partout, on riait, on criait, on chantait. C'était un vacarme assourdissant.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Des exercices d'acrobatie - Des guirlandes - La fougère arborescente - L'extrémité d'une gousse sèche - Des philodendrons.

ÉTUDIONS LES NOMS

Singulier : un seul	Pluriel : plusieurs
Le poitrail du cheval	Les poitrails des chevaux
Le rail du portail	Les rails des portails
Du corail et de l'émail	Des coraux et des émaux
Un vitrail	Des vitraux
Un journal	Des journaux

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les concurrents : ceux qui luttent pour gagner.
Le criquet perd son sang-froid : il perd la tête, ne sait plus ce qu'il fait.
La fougère arborescente : grande comme un arbre.
Les racines aériennes se développent dans l'air.

ÉCRIVONS : Les jeux des bêtes

Le ..., le ... et le ... font une course de vitesse. Les ... font des exercices d'acrobatie, ... et ... jouent à la balançoire. Des ... font des exercices d'équilibre.

5. — *Le bal*

1. — Lorsque les courses et les jeux furent terminés, les bêtes se rassemblèrent au centre de la clairière, et commencèrent à danser. La tourterelle ouvrit le bal. Elle balançait son corps en mesure, rythmait les mouvements de sa tête et laissait traîner négligemment ses ailes. Chacun admirait sa robe soyeuse où se posait parfois un reflet de lune. Les spectateurs applaudirent. La grande dame salua d'une révérence.

2. — Toutes les bêtes se mirent alors à valser et ce fut un tournoiement indescriptible. L'araignée avec ses nombreuses pattes prenait beaucoup de place. Le crabe s'empêtrait dans les siennes et bousculait les danseurs. Seule, la tortue, bien protégée dans sa carapace, ne le craignait pas. D'ailleurs, elle ne voyait personne. Elle était trop occupée à danser. Hélas! comme toujours, Dame Tortue était en retard; elle avait beaucoup de peine à suivre le rythme; elle commençait son deuxième pas quand les autres terminaient leur troisième.

3. — Personne ne se moquait d'elle, car tous les regards suivaient les évolutions de la gracieuse libellule. Le long corps fin de la demoiselle était d'une souplesse merveilleuse. Sa danse était légère et aérienne. C'est à peine si elle frôlait le sol. C'est à peine si l'on voyait vibrer ses ailes de dentelle.

4. — Elle fut élue reine du bal et l'orchestre se remit à jouer. Les musiciens redoublèrent d'ardeur : les merles frappaient du bec sur un bambou et c'était la grosse caisse; les criquets lançaient leurs notes aiguës et c'étaient les violons; les crapauds chantaient en sourdine et c'étaient les bassons; les tourterelles accompagnaient de leurs « rou-cou, rou-cou ».

Et les bêtes se remirent à danser. Le rythme se fit plus rapide, et ce fut une danse folle. Toute la nuit, les bêtes dansèrent, dansèrent.

5. — Subitement, un grand cri déchira la nuit et l'écho se répercuta dans la clairière. Le coq annonçait le jour nouveau. Les bêtes

furent comme paralysées et la danse cessa immédiatement. Les yeux se tournèrent vers le bourg derrière lequel le ciel n'était plus rouge. Le feu de cannes était maintenant éteint et pas une bête ne paraissait s'en souvenir. La campagne blanchissait, mais l'aube fut de courte durée. Déjà, un nouvel incendie paraissait embraser l'horizon. Les bêtes allaient-elles fuir encore comme elles l'avaient fait la veille? Non. C'était le soleil qui montait. Elles le connaissaient bien; il était leur ami. Elles pouvaient rentrer sans crainte dans leurs demeures.

Lorsque les hommes reprirent leurs occupations, la clairière était déserte et la campagne paisible. Personne ne connut jamais la grande fête nocturne des bêtes.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La tourterelle rythmait - Négligemment - L'orchestre - Des notes aiguës - L'écho - Le crabe s'empêtrait -

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

Un tournoiement indescriptible : que l'on ne peut décrire.
Un bruit imperceptible : si léger qu'on le perçoit à peine.
Une écriture illisible : très difficile à ...
Un élève incorrigible : qui ne corrige pas ses défauts.
Un bois indestructible : très difficile à détruire.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La tourterelle rythmait les mouvements de sa tête : elle balançait sa tête en cadence, en suivant la musique.
Le crabe s'empêtrait dans ses pattes : il n'arrivait pas à les déplacer au bon moment, il trébuchait.
L'écho répercuta : le chant du coq résonna à plusieurs reprises.

ÉCRIVONS - La danse des bêtes

La ... rythme les mouvements de sa tête.
Le ... s'empêtre dans ses pattes.
La danse de la ... était légère et aérienne.
Les ... jouent de la grosse caisse et les ... font les violons.

Le grand écaille

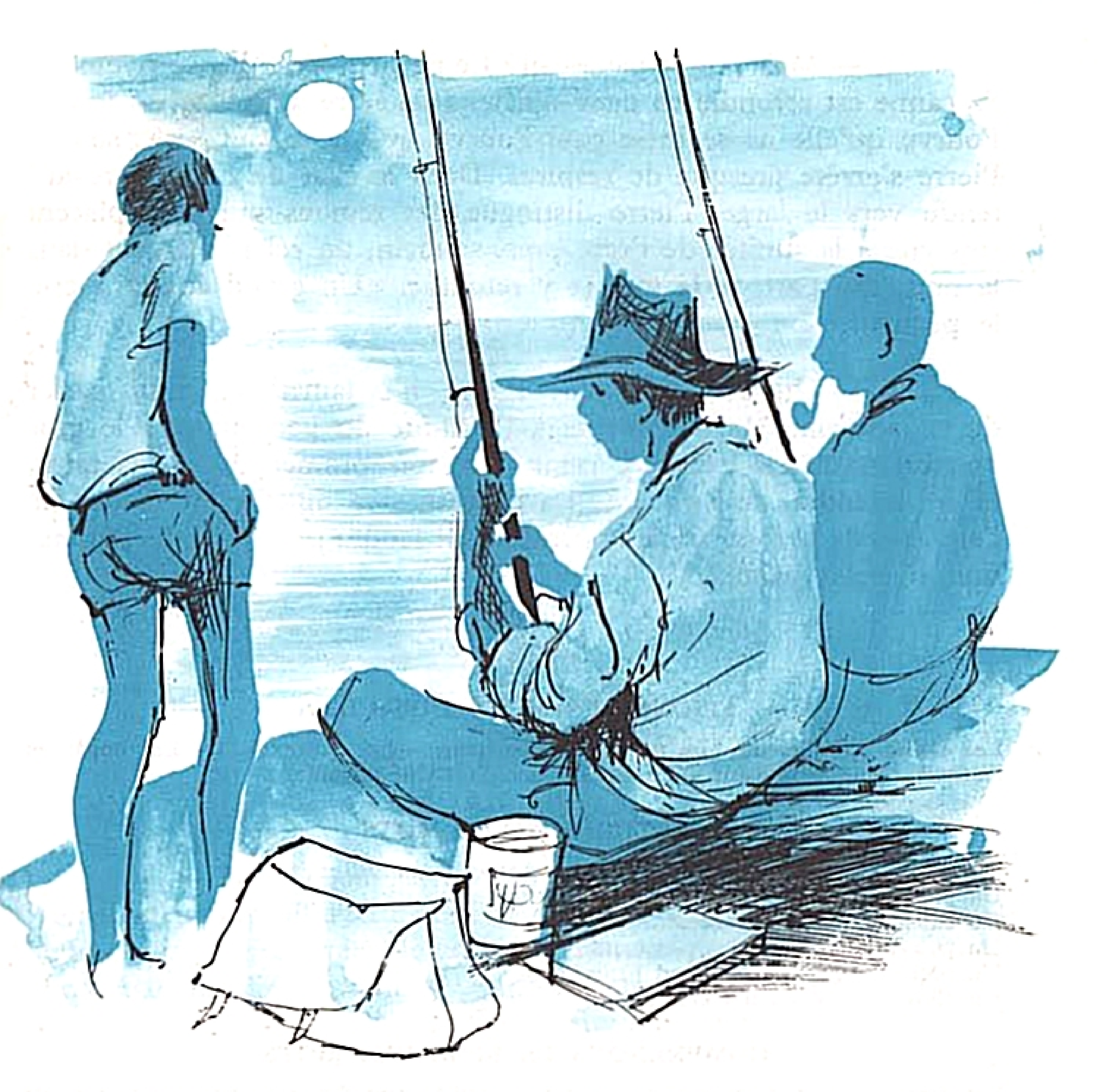
1. — La pointe du Vauclin s'avance en promontoire dans l'océan Atlantique et protège la baie des grandes vagues du large. La mer est très calme ce soir. Elle bat doucement les rochers et vient mourir sur les petites plages de sable qui garnissent les creux. Le soleil se couche derrière la montagne et éclaire encore quelques petits nuages égarés dans le ciel pur. Bientôt la lune montera toute ronde dans le ciel des tropiques et les étoiles scintilleront de tous leurs feux. On entend le clapotis des petites vagues et le cri des cabrits-bois cachés dans les figuiers de Barbarie.

Une très belle soirée pour la pêche!

2. — Pierre a accompagné son père à la pêche au lancer. Dès la nuit tombée, ils sont venus, guidés par un ami, pêcheur du village, s'installer sur le dernier rocher de la pointe. Quand la mer est grosse, le rocher est battu par les vagues et recouvert par les eaux qui se brisent sur lui en écumant.

Mais, ce soir, le rocher est hospitalier. Son extrémité, presque à fleur d'eau, présente des parties lisses et plates sur lesquelles les pêcheurs s'installent assez facilement. On peut y déposer les appâts et tout l'attirail de pêche : les cannes, l'épuisette, la massue, la musette, des hameçons et des lignes. Si l'on n'est pas trop délicat, on peut même s'asseoir, dans l'attente de la bonne volonté des poissons.

3. — Précisément, le papa de Pierre et le pêcheur ami sont maintenant assis. Ils bavardent et regardent vers le large. Ils maintiennent solidement à deux mains la canne presque verticale, qui s'appuie sur le rocher entre leurs jambes. Le solide fil de nylon luit sous les rayons de la lune, plonge et disparaît dans la mer. Là-bas, à une soixantaine de mètres, une queue de petite langouste accrochée à un solide hameçon d'acier tentera bien, sans doute, la voracité des poissons.



Pierre, qui rêve de belles prises, imagine le gros poisson imprudent, flairant la langouste et avalant sa proie. Un pêcheur est toujours patient. Attendons!

4. — Le papa de Pierre n'attend pas longtemps. Il ferre sèchement et tourne vite le moulinet qui enroule le fil. Le poisson est amené sans difficulté. Ce n'est pas une grosse prise : un congre qui glisse entre les doigts comme une anguille.

5. — Mais que se passe-t-il? Le pêcheur s'est dressé vivement. Sa canne est arrondie en demi-cercle. Il la serre de toutes ses forces. Pourvu qu'elle ne se brise pas! Pourvu que le fil soit assez solide! Pierre s'arrête presque de respirer. Dans le clair de lune, le regard tendu vers le large, Pierre distingue des remous qui se déplacent très vite à la surface de l'eau, puis, soudain, un éclair d'argent dans la nuit, qui part de la mer et y retombe. « Un grand écaille! » crie le pêcheur.

6. — Un grand écaille! Pierre n'a jamais entendu parler de ce poisson. Mais il devine à l'attitude du pêcheur que le gros poisson n'est pas décidé à venir faire une promenade sur la terre, et se défendra vaillamment. La capture sera difficile. Il faudra de l'adresse, de la force et de la patience. Il faudra peut-être abandonner une si belle prise!

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les étoiles scintilleront - Le rocher est hospitalier - Les cabrits-bois - Les appâts et l'attirail - Une soixantaine - Un solide hameçon - Une anguille.

ÉTUDIONS LES MOTS

formés avec des adjectifs qualificatifs

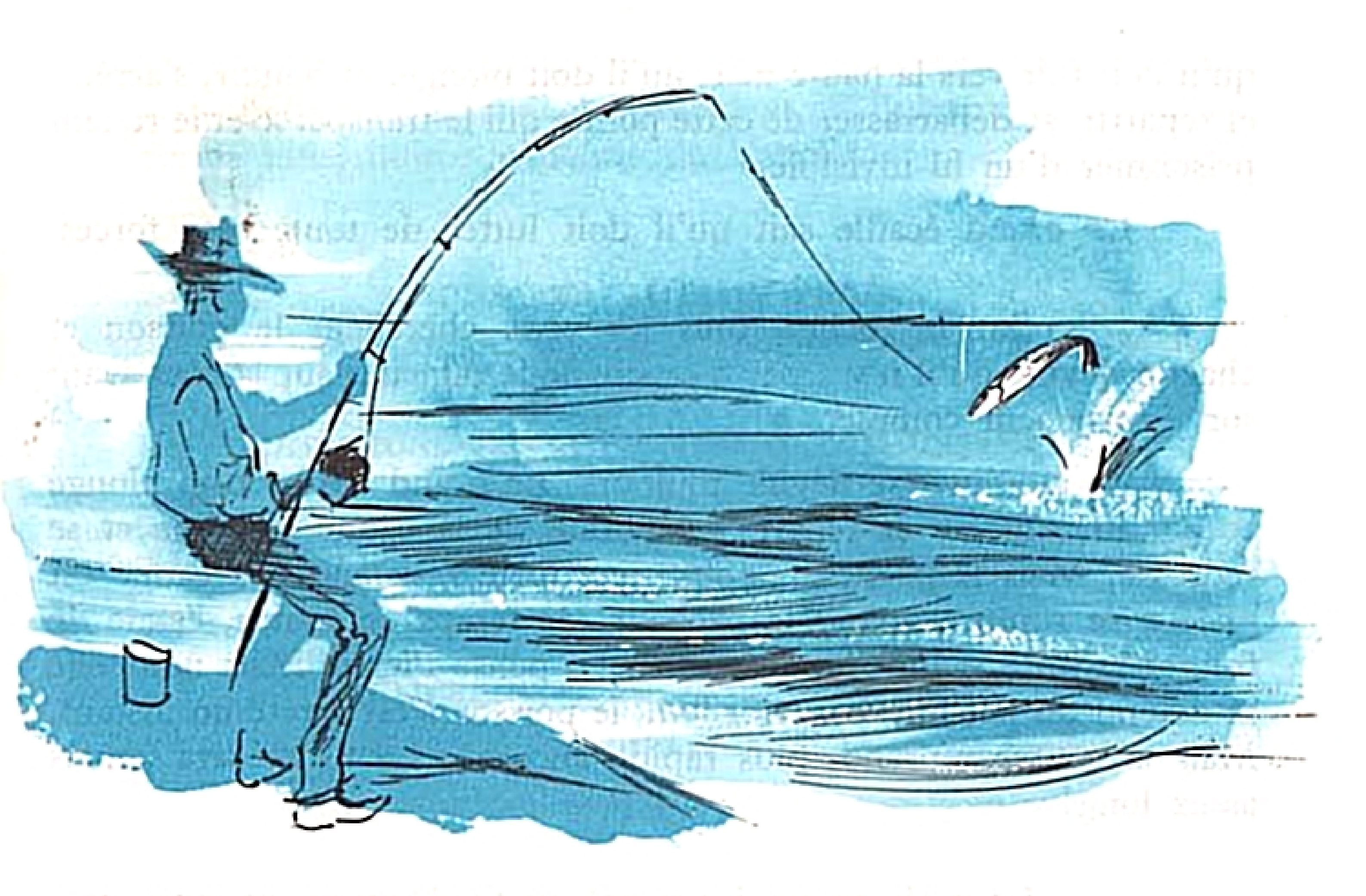
Un poisson vaillant : il se défendra vaillamment.
Un chien méchant : il aboie ...
Un poisson ... : il tire puissamment.
Un pêcheur patient : il attend patiemment.
Un élève négligent : il travaille...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les cabrits-bois sont des espèces de criquets qui lancent des cris aigus à la tombée de la nuit.
Un rocher à fleur d'eau dépasse à peine la surface de l'eau.
La voracité : la gourmandise des poissons.
Pierre a le regard tendu vers le large : il regarde fixement, sans bouger la tête et les yeux.

ÉCRIVONS : L'installation des pêcheurs

N° 2 - Où sont venus s'installer les pêcheurs?
Qu'ont-ils déposé sur le rocher à fleur d'eau?
N° 3 - Comment les pêcheurs tiennent-ils la canne?
A quoi est accrochée la queue de langouste?



Le grand écaille

(*Suite*)

1. — Le pêcheur est debout à l'extrême pointe du promontoire. Sa grande silhouette noire se découpe dans la nuit claire. Immobile, les jambes écartées, le corps légèrement penché vers l'avant, ses bras à demi pliés serrent la canne fortement. Ses yeux ne quittent pas le fil de nylon à l'endroit où celui-ci plonge dans la mer. Ils cherchent le poisson dans les remous, mais ne le distinguent pas.

Le pêcheur sait que la lutte sera dure, car le grand écaille est un poisson très fort qui se défend avec acharnement.

2. — Déjà, loin en mer, la gueule rivée à l'hameçon impitoyable qui lui déchire la joue, le grand écaille fonce éperdument vers le large.

Le poisson n'a pas compris cette morsure vive de la langouste dans sa joue, ni cette force qui le tire sans répit vers la côte. Il ne sait pas ce qu'est l'hameçon, ni la ligne, ni le pêcheur. Mais il sait

qu'il doit fuir vers la haute mer, qu'il doit plonger et bondir, s'arrêter et repartir, se débarrasser de cette pointe qui le transperce et le retient prisonnier d'un fil invisible.

Le grand écaille sait qu'il doit lutter de toutes ses forces.

3. — Sur le rocher, tous les yeux cherchent le poisson et chacun devine qu'il n'y a pas d'espoir de le ramener sur la côte avant son épuisement complet.

Le moulinet se dévide toujours. Le grand écaille tire, plonge et bondit, s'arrête et repart. La pointe de la canne s'incline et se redresse. Mais le pêcheur oppose une forte résistance; la canne est pliée à se rompre quand le pêcheur, de temps en temps, essaie de freiner la fuite. « La canne va casser! » pense Pierre. Mais non! elle se détend un peu. Là-bas, très loin, le poisson s'est arrêté un instant. Mais la course reprend, plus rapide encore. « Le fil ne sera jamais assez long! »

4. — Le pêcheur aussi a pensé au fil. Doucement, avec précaution, il tire de plus en plus fort sur la canne. En même temps, il enroule très lentement un peu de fil sur le moulinet. A l'autre bout, le grand écaille tire et s'agite dans tous les sens, mais déjà le pêcheur le sent faiblir. La canne se redresse un peu, le fil s'enroule plus vite. Le poisson devrait bientôt se rendre. Le pêcheur tourne toujours le moulinet, lentement mais sûrement. Le grand écaille n'oppose presque plus de résistance; le moulinet tourne plus vite.

5. — A quelques mètres seulement du rocher, Pierre distingue le long corps argenté et l'œil rouge du grand écaille. Le combat est-il terminé? Non! Dans un dernier sursaut, le grand poisson bondit hors de l'eau, repart vers le large. Le pêcheur attendait cette ultime défense et a donné du fil. Mais le moulinet tourne de nouveau et le pêcheur maintient haute la tête du poisson. Bientôt son corps d'argent commence à glisser sur le sable humide d'une minuscule plage, dans un creux du rocher; sa queue fouette encore l'eau, mais un vigoureux coup de massue sur la tête lui enlève ses dernières forces.

6. — C'est fini. Balancé entre les épaules des deux pêcheurs, une grosse branche d'amandier passée dans ses ouïes, le grand écaille, au clair de lune, quitte la pointe du Vauclin.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La silhouette - L'hameçon impitoyable - Le pêcheur essaie de freiner la fuite - Les ouïes.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

L'hameçon impitoyable : qui n'a pas pitié du poisson.
La canne incassable : qui ne peut pas casser.
Un fort imprenable : qui ne peut pas être pris.
De l'air irrespirable : qui ne peut pas être ...
Un accident ... : qui ne peut pas être réparé.

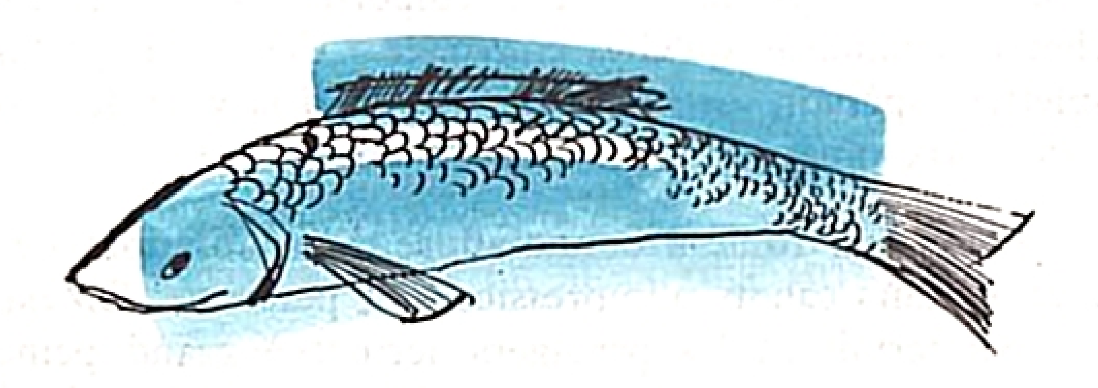
COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La gueule du poisson est rivée à l'hameçon : elle est accrochée très solidement, comme par un rivet.
Le dernier sursaut du poisson : le poisson rassemble toutes ses forces pour une dernière résistance, une ultime défense.
Une plage minuscule : toute petite.

ÉCRIVONS : La capture du grand écaille

Une suite d'actions exprimées par des verbes.

Nº 4 - Le pêcheur ... sur la canne, ... le fil. Le poisson ... dans tous les sens. La canne ..., le fil ...
Nº 5 - Le poisson ... hors de l'eau et ... vers le large. Mais bientôt son corps ... sur le sable humide d'une plage.



Au marché de Pointe-à-Pitre

1. — Le départ pour la ville

1. — « Demain, j'irai de bonne heure au marché, dit Maman. Fanny, tu viendras avec moi. J'ai beaucoup de provisions à rapporter. Tu m'aideras. »

Fanny est heureuse d'accompagner sa mère. Elle aime l'animation de la grande ville. Mêlée à la foule bruyante et pittoresque, elle devient une autre personne. La fatigue, jamais, ne lui pèse.

2. — A quatre heures, on se lève. On prend vite la tasse de café nouveau qui réveille. On apporte le plus grand soin à la toilette. Fanny enfile sa plus belle robe. Oh! la coquette! Point n'est besoin de déjeuner : on trouvera, au marché, quelques délicieux petits pâtés. Il faut se hâter. Le samedi, les chars risquent d'être complets. Le mieux est de partir très tôt.

3. — Comme elles ont bien fait! Le premier char ralentit à peine et passe. Le deuxième est également bondé, mais le chauffeur connaît Fanny et sa mère. Il les prend pour leur éviter une longue attente. Les paysannes occupent toutes les banquettes. Quelques-unes ont gardé près d'elles des paniers garnis de légumes. Les paquets encombrants, les grappes de noix de coco ont été hissés sur la galerie. Une excitation agréable flotte dans le char. Les marchandes espèrent tirer un bon prix des produits qu'elles emportent. Peut-être pourront-elles acheter la fantaisie qu'elles convoitent. Celles qui partent faire des emplettes espèrent, de leur côté, trouver à la ville des marchandises à des prix plus avantageux qu'au bourg.

4. — Le char roule à bonne allure. Les vibrations de la carrosserie et les durs cahots n'impressionnent personne. On est pressé d'arriver. Au terminus, les passagers sortent à grand peine de la voiture. Fanny remet hâtivement sa coiffure en ordre. Sa maman, d'un revers de main, défripe le tissu de sa robe.

5. — Des paysannes s'agitent, les mains embarrassées. Elles sont impatientes de récupérer leurs paniers. En voici une qui se fâche parce qu'on ne lui descend pas assez vite son régime de bananes. Seul, le chauffeur demeuré sur son siège continue de recevoir calmement les billets que lui tendent ses clientes.

6. — Une bouffée d'air chaud saisit les arrivants. Les paysannes descendues des mornes frais gagnent vite le trottoir ombragé. Toute à la joie de se trouver à la ville, Fanny ne se presse guère de gagner le marché. Elle entraîne sa mère vers une maison de disques qui diffuse sans interruption une musique au rythme endiablé : à la biguine succède le calypso. Fanny s'est jointe au groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui stationnent devant la boutique. Les uns esquissent sur place des pas de danse, les autres battent la mesure en balançant les épaules en cadence. On ne se lasserait pas d'accompagner des biguines.

« Allons, Fanny, nous ne sommes pas venues à la ville pour écouter de la musique ! »

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La foule bruyante et pittoresque - Il faut se hâter - Une excitation - Les durs cahots - Des paysannes impatientes.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

La foule est bruyante : elle fait beaucoup de bruit.
Le parfum des épices est troublant : il est fort, il trouble Fanny.
Le fruit est appétissant : il fait envie, met en appétit.
Le paquet est encombrant : il ..., il gêne.
L'écolier est remuant : il bouge, il ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La foule pittoresque : agréable à regarder, avec ses vives couleurs.
Les marchandes convoitent : ont grande envie d'une fantaisie.
Les durs cahots : les rudes secousses dans les trous de la route.
N'impressionnent personne : on en a l'habitude, on n'y fait plus attention.

Dans le char, les paysannes occupent les ... On a hissé sur la galerie les ... de noix de coco, les ... encombrants. Les paniers de ... sont restés sous les banquettes. Le deuxième char s'est arrêté parce que le ... connaît la mère de Fanny.

2. — *Promenades dans le marché*

1. — Fanny et sa mère s'engagent dans la rue principale, la rue des commerçants. Au passage, elles s'arrêtent devant les étalages, tâtent les tissus, demandent les prix, comparent. Elles achèteront tout à l'heure dans la boutique qui offrira les prix les plus bas. Pour l'instant, il faut se rendre au marché.

2. — Sur la place du marché, la foule est déjà dense. Les autos roulent au pas et klaxonnent. Les paysannes avenantes et gaies, le panier chargé de fruits et de légumes sur la tête, arrivent nombreuses de toutes les directions. C'est un fourmillement. Les yeux sont éblouis. Réussira-t-on à se frayer un passage dans cette masse compacte? Où diriger d'abord ses pas? Fanny et sa mère s'arrêtent, perplexes. Leur hésitation est de courte durée. Elles entrent.

3. — Quel régal pour les yeux, le marché sous le soleil du matin! Voici les monticules de tomates rutilantes, les pyramides d'oranges. Les bananes, dont la peau éclate, ont l'air de vous dire : « N'avez-vous pas faim? » Près des haricots verts entremêlés, les carottes fraîchement lavées luisent encore. Les petites marchandes accroupies derrière leurs paniers ont étalé avec art les produits de leur jardin : bouquets de salade frisée, choux de Chine à la dentelle vert pâle, patates douces, blanches et roses, malangas cossus et bruns, thym odorant, persil, quénettes qui régaleront les enfants. Dans un coui, baignent les bouquets à soupe et la tranche de giraumont rit de l'aventure; quelques ananas au panache royal trônent sur l'étal, tandis que les avocats en robe violacée s'offrent à la gourmandise des clientes. Les pommes roses au parfum troublant paraissent timides à côté des piments écarlates.



4. — Ballottées, éblouies, Fanny et sa mère font le tour du marché. En bonnes ménagères, elles remarquent les fruits les plus appétissants, les légumes les plus frais. Elles notent aussi les prix. Que vont-elles choisir maintenant?

Des malangas, d'abord, des patates douces. Ce sont des légumes lourds, qu'il faut placer au fond du panier. Des avocats, ensuite. Ici, le choix est délicat. « N'oublie pas des sapotilles », dit Fanny à sa mère. En voici justement. Elles ne sont pas trop mûres et leur peau est pourtant bien dorée. Prenons-les. Achetons aussi des pommes-lianes : le punch aux pommes-lianes est celui qu'on préfère à la maison.

5. — Il nous faudrait un peu de gingembre pour parfumer le colombo. Mais où est la marchande? Je ne la vois plus. Te souviens-tu de sa place, Fanny?

— Suis-moi, Maman. Elle était au bout de l'allée centrale. C'est elle qui vend de la cannelle, des clous de girofle, de la noix muscade, et peut-être bien aussi de la vanille.

6. — Leurs épices étant achetées, les deux femmes se dirigent vers l'une des sorties. Là, des paysannes offrent des poulets attachés par couples. Accablée par la chaleur et la soif, toute cette volaille halète ou somnole. Dans la grille, des bouquets de lataniers aux éventails souples et gracieux ont été glissés. Comment résister au plaisir d'en emporter quelques-uns pour une piécette! Fanny saura mêler à leur vert feuillage quelques fleurs d'hibiscus, qu'elle aura d'abord piquées à l'extrémité d'une nervure de cocotier.

Un paquet bruissant de lataniers dans les bras, Fanny et sa mère quittent avec soulagement le marché aux légumes, où les parfums aromatiques alourdissent l'air. La tête leur tourne encore un peu lorsqu'elles se rendent à la halle aux poissons.

(A suivre.)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les autos klaxonnent - Fanny est perplexe - Leur hésitation - Le thym - Le punch - Du gingembre - Des clous de girofle - La halle.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

Masculin : LE ou UN	Féminin : LA ou UNE
Le paysan avenant et gai	La paysanne avenante et gaie
Le navet frais et lavé	La carotte fraîche et lavée
Le chou frisé et blanc	La salade ... et ...
Le radis rond et rose	La patate-douce ... et ...
Le giraumont mûr et doré	La sapotille ... et ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La foule est dense : les marchandes et les clientes, très nombreuses, se touchent les unes les autres. Elles marchent dans toutes les directions, comme les fourmis dans une fourmilière : c'est un fourmillement.
Elles sont perplexes : elles hésitent, ne savent que faire.
Les avocats en robe violacée : les fruits de l'avocatier, en forme de grosse poire, à la peau violette.

ÉCRIVONS : N° 3 - Les fruits et légumes du marché

Les jardinières étalent leurs légumes : des ... verts, des ... lavées, de la ... frisée, du ... odorant, des tranches de ..., des ... rutilantes. Les fruits embaument : des pyramides d'..., des ... au beau panache, des ... bien dorées.

3. — *Au marché aux poissons*

1. — La halle aux poissons se signale par sa forte odeur de marée. Aurait-on un bandeau sur les yeux que l'on y parviendrait sans encombre. Mais aujourd'hui, samedi, jour de grand marché, il ne serait pas possible à Fanny de gagner la halle les yeux fermés. De nombreuses marchandes se sont installées très tôt aux abords du marché aux poissons. Leurs marchandises s'entassent pêle-mêle et il faut se glisser adroitement entre les monceaux de régimes de bananes, les tas d'ignames noires, les sacs d'oranges vertes, les caissettes de citrons dont le jus parfumera la chair des poissons.

2. — Parvenues dans la halle, les deux femmes examinent rapidement les étals. Dans les loges, c'est un amoncellement de poissons de toutes formes. Fanny reconnaît des raies, des dorades, des congres, des capitaines, des mulets. Le marché est abondamment ravitaillé en orphies. Maman va-t-elle se laisser influencer par leur prix avantageux ? Elle hésite un instant, paraît se décider, puis renonce à acheter : « Non, personne n'aime ce poisson à la maison. Il faut rapporter autre chose. »

3. — Tandis que Maman, indécise, va d'une marchande à l'autre, Fanny suit du regard l'eau claire qui inonde des poissons et avive leurs couleurs : les jaunes, les bleus, les rouges se mêlent ou s'opposent au gré des minutes qui passent. Au fond, sur un billot, règne un gros thon à la chair ferme, qu'on s'apprête à débiter en tranches.

4. — « Il serait temps que je me décide », pense Maman. C'est aussi l'avis de Fanny, qui voudrait avancer un peu.

« Achetons un vivanneau, dit Maman. Nous ferons plaisir à tout le monde. »

— Avez-vous des vivanneaux et des langoustes ? demande-t-elle alors à la marchande la plus proche.

— Je vous donne un vivanneau si vous voulez, répond la marchande. C'est un poisson de roi.

Et toute riante, vantant sa marchandise, elle élève à bout de bras un magnifique poisson rouge vif à l'écaille brillante et à l'œil tout rond. « Les langoustes, vous les trouverez derrière la halle », ajoute-t-elle.

5. — Nos deux clientes gagnent rapidement le marché aux coquillages. Des amoncellements de lambis encombrent l'entrée. Un pêcheur perce la coquille de nacre rose pour en extraire la bête. Un peu plus loin, une tortue, le ventre en l'air, agite comiquement ses pattes palmées. Dans les couffins, les langoustes manifestent leur mauvaise humeur, dressent leurs longues antennes et donnent de vigoureux coups de queue.

6. — En voici une de belle taille, nerveuse et bien fraîche. Son prix n'est pas trop élevé. On l'achète sans marchander. Fanny l'empoigne par les antennes et l'emporte. C'est avec cette compagne incommode, mais inoffensive, qu'elle prendra le chemin du retour. Un rapide coup d'œil encore aux chapelets de crabes, dont les pattes s'emmêlent inextricablement, et c'est fini.

Fanny et sa mère quittent alors le marché, non sans avoir dégusté un petit pâté et bu, à la paille, un jus de canne glacé.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Le marché est ravitaillé en orphies - Un gros thon - Extraire - Les pattes s'emmêlent inextricablement.

ÉTUDIONS LES NOMS qui désignent des ensembles

Des coquillages : l'ensemble des animaux mous et de leurs coquilles.
Le feuillage : c'est l'ensemble des ... d'un arbre.
Le ... : c'est l'ensemble des branches.
Le pavage d'une rue : c'est l'ensemble des ...
Des dalles remplacent parfois les pavés : c'est un ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les parfums aromatiques : les parfums des épices, des aromates.
Un amoncellement de poissons : des monticules, des tas, des monceaux.
Une compagne inoffensive : qui n'est pas dangereuse.
Les pattes s'emmêlent inextricablement : les pattes sont mêlées dans tous les sens.

Carnaval aux Antilles

1. — *La Reine et les chars*

1. — Depuis quelques jours, les tam-tams résonnent le soir dans les ravines et des airs de danse s'envolent des mornes. Ti-Jérôme met longtemps à trouver le sommeil. Des refrains chantent dans sa tête : « Papillons volez, çà volà nous ka volé... » Ti-Jérôme rêve qu'il est déguisé en diable. C'est le mois du Carnaval.

2. — Dimanche dernier Ti-Jérôme a assisté, sur la savane, à l'élection de la Reine du Carnaval et de ses demoiselles d'honneur.

Les jeunes filles, en grande robe, montent sur une estrade devant le jury et les spectateurs, font la révérence, avancent de quelques pas en souriant, esquissent une biguine au son de l'orchestre. Le ciel est bleu. Les couleurs vives, jaunes ou rouges, parfois vertes, des robes de soie ou de satin broché chatoient au soleil.

3. — La robe, relevée en coin jusqu'à la taille haute, découvre le jupon blanc garni de dentelles et de broderies. Un camée épingle sur l'épaule un foulard de soie. Sur la tête, un madras adroitement noué laisse retomber ses cornes. Ce jour-là, tous les bijoux de famille sortent des écrins : les anneaux d'or, les « créoles » se balancent aux oreilles, les colliers-choux à grains d'or s'enroulent autour du cou, les bracelets enserrent le poignet. Jamais Ti-Jérôme n'a vu tant de belles dames parées de si précieux bijoux.

4. — Aujourd'hui, le carrosse de la Reine conduit le défilé des chars. La foule se presse et se bouscule pour mieux voir.

Voici d'abord le char des Caraïbes. Des hommes au torse nu, le teint basané, la mine farouche, montent une grande pirogue rouge. La proue, ornée de figurines bleues, est surmontée d'une tête de cheval sculptée. Des guerriers escortent la pirogue; leurs longs



cheveux noirs tombent sur les épaules et sont retenus sur le front par un bandeau.

5. — Derrière le char des Caraïbes, voici la caravelle de Christophe Colomb, telle qu'elle dut apparaître pour la première fois aux guerriers caraïbes rassemblés par leurs chefs sur la côte. Debout à la proue, le grand navigateur observe dans sa lunette la côte inconnue, les montagnes et les pitons boisés et distingue sans doute les hommes à la peau rouge qui, sur le rivage, attendent avec curiosité.

Les marins grimpés dans les mâts font de grands gestes et poussent des cris de joie. Ils agitent leurs chapeaux de corsaires et montrent la terre.

La caravelle obtient un vif succès quand les marins entonnent le chant des corsaires.

6. — Une tribu indienne s'avance. Certainement, les coqs du village ont tous été déplumés : de grandes tresses de plumes ornent les fronts, descendent jusqu'aux reins. Les Indiennes agitent des tambourins et les hommes commencent la danse du scalp autour d'un chef ennemi, les mains liées derrière le dos à un poteau.

D'autres chars et d'autres groupes, bruyants et multicolores, s'avancent dans l'enthousiasme et l'allégresse... « Papillons volez, çà volà nous ka volé... »

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Le jury et les spectateurs - Une biguine au son de l'orchestre - Les couleurs chatoient au soleil - Les Caraïbes - Une tête sculptée - La danse du scalp - L'enthousiasme - La caravelle de Christophe Colomb.

ÉTUDIONS LES MOTS formés avec des noms

Un coq déplumé a perdu ses plumes.
Un rosier défleuri a perdu ses ...
Délier une gerbe de cannes, c'est enlever le lien qui serre les tiges.
... un foulard, c'est enlever l'agrafe qui le tient.
... un réfrigérateur, c'est laisser fondre la glace, le givre.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le jury : les hommes et les femmes qui choisissent les jeunes filles les plus gracieuses, portant les plus belles robes.
Les couleurs chatoient : ont des reflets soyeux, comme les yeux du chat.
Des figurines : des dessins ou des sculptures imitant des visages, des figures ou des têtes d'animaux.
Scalper un homme, c'est lui arracher la chevelure.

ÉCRIVONS : Nos 2 et 3 - La Reine du Carnaval

La reine porte une robe de ... jaune qui découvre un ... blanc. Un foulard est épinglé sur ... par un ... Un ... est noué sur la tête. Aux oreilles, des ... se balancent. La reine porte beaucoup de beaux ... : des colliers-choux, des ...

2. — *Les Diables rouges*

1. — Le Mardi gras est le jour des diables rouges. Ti-Jérôme a revêtu cette année le costume de Muguette devenue maintenant trop grande. Le voici bien serré dans un fourreau qui part des chevilles, moule tout le corps, se termine par un bonnet surmonté de deux oreilles de chat; une grande queue tenue à la main fouettera les curieux indiscrets.

Les diablotins se rassemblent sur la savane autour du grand diable. Celui-ci porte un masque en peau de chèvre orné de cornes de bœuf. Il est armé d'une fourche à trois branches qui lui sert de bâton de commandement.

2. — Ti-Jérôme vient grossir la joyeuse troupe des diablotins. Le grand diable lève sa fourche, donne un ordre. C'est le signal attendu. L'armée des diables, en rangs serrés, écarte la foule, crie et gesticule pour se frayer un passage et commencer son défilé. Les chansons éclatent, rythmées et cadencées par la fourche du grand diable. Des diablotins arrivent de partout. Les diables rouges sont aujourd'hui les maîtres de la Savane.

3. — Le défilé des diables fend la foule joyeuse qui se presse en chantant sur la grande place. Il se grossit de minute en minute de tous les diables et diablotins venus des quartiers voisins de la grande ville. Des garçons et des filles, qui n'avaient pas de costume de diable

cette année et rêvent d'en avoir un l'année prochaine, ferment les rangs en se tenant par la main.

Le défilé s'engouffre dans les petites rues fraîches qui ouvrent sur la place. De bruyantes acclamations saluent son passage. Et toujours les mêmes chansons, les mêmes refrains recommencent et continuent.

Le défilé, les chansons et les cris fatiguent Ti-Jérôme. Il s'arrête essoufflé au moment où un mariage burlesque débouche d'une rue.

4. — Précédée par des musiciens déguisés en clowns, une joyeuse noce s'avance au milieu des éclats de rires. La mariée, une énorme couronne de fleurs blanches sur la tête, grande et jeune, va, le pas vif et alerte. Le marié lui donne le bras. Il est tout petit et vieux; une grande barbe blanche tombe sur sa poitrine; il s'appuie en boitant sur une canne. Pour se grandir, il arbore un immense chapeau haut-de-forme surmonté d'une plume. Il porte à la boutonnière un bouquet d'hibiscus rouges. Un énorme lorgnon coiffe son nez. Les invités ont des mines grotesques.

5. — D'autres mariages suivent, au milieu des applaudissements et des rires. Tous les airs des carnavals anciens, joués par les orchestres les plus bizarres, se mêlent sur la Savane, et tout le monde danse dans les déguisements les plus inattendus.

Mais voici qu'un zébu aux cornes menaçantes fait irruption au milieu de la foule. Des hommes, armés de cordes et de grands bâtons, essaient de lui passer un lasso autour du cou. Mais la bête joue des cornes et des pieds et ne paraît pas décidée à se laisser capturer. Ti-Jérôme n'est pas très rassuré tout d'abord. Il l'est seulement lorsqu'il voit le zébu monter sur l'estrade officielle, s'approcher de la Reine et lui adresser un gentil compliment.

6. — Ti-Jérôme rejoint le défilé des diables rouges qui chantent. Jusqu'à la nuit tombée, il chantera des refrains obsédants, il

parcourra les rues de la ville et retournera sur la savane, au milieu des chants, de la musique et des rires.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Une queue fouettera - Se frayer un passage - Des chansons rythmées - Un mariage burlesque, grotesque - Un clown - Un orchestre bizarre - Un zébu fait irruption.

ÉTUDIONS LES NOMS formés par d'autres noms

Le bouton rentre dans la boutonnière.
Maman met des ... dans la bonbonnière.
La ménagère conserve le poivre dans la ... et le ... dans la salière.
L'écolier prend de l'encre dans l'...
On fait la salade dans le ... et la ... dans le compotier.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les diables gesticulent pour se frayer un passage : ils font de grands gestes pour écarter la foule et se faire un chemin.
Le marié arbore : porte fièrement un grand chapeau.
Une mine grotesque : comique, qui fait rire, burlesque.
Un refrain obsédant : que l'on entend toujours, même quand la musique ne joue plus.

ÉCRIVONS : N° 4 - Un mariage burlesque

Comment est la mariée?
Que porte-t-elle sur la tête?
Comment est le marié?
Que porte-t-il à la boutonnière?
Qu'a-t-il sur le nez?

3. — *La mort de Vaval*

1. — Le Mercredi des Cendres est le dernier jour du Carnaval, le dernier jour des bals et des réjouissances pendant le long Carême. La Savane, si animée, si bruyante et si colorée pendant ces jours de fête, retrouvera demain son calme et sa tranquillité.

Demain, les petites marchandes de noix de coco se retrouveront presque seules sur leur banc au pied des gros tamariniers. Demain, les vendeuses de vanille et de noix muscade, les reins cambrés sous

le panier bien équilibré sur la tête, lanceront leurs appels dans toutes les rues.

Les tam-tams ne résonneront plus dans les ravines et les airs de danse ne s'envoleront plus des mornes. Ti-Jérôme retrouvera le sommeil et reprendra avec ardeur le chemin de l'école.

2. — Demain, les bijoux de famille rentreront dans leurs écrins. Les grandes robes seront soigneusement rangées dans des cartons et les madras, dans leurs boîtes, resteront à l'abri de la poussière. Chacun fredonnera dans sa tête l'air du Carnaval et revivra les souvenirs de ces jours d'allégresse.

Ce soir, Vaval sera brûlé sur la Savane au milieu des cris et des rires. Il sera mort pour un an. Mais comme toujours depuis des siècles, il ressuscitera pour le prochain Carnaval, plus gai, plus amusant, plus comique.

3. — Toute la Savane est noire et blanche. Les hommes et les femmes ont la figure enfarinée. Le turban remplace le madras aux vives couleurs. Si la jupe est noire, la blouse est blanche. Sur les chemises blanches les hommes ont cousu des morceaux d'étoffe noire de toutes formes. Une jambe de pantalon est blanche, l'autre noire. Les uns traînent, au bout d'une ficelle, une vieille casserole, un chaudron cabossé. D'autres roulent devant eux quelque vieux bidon.

4. — Au milieu du bruit et de l'allégresse, tout le monde chante et danse. C'est un gigantesque défilé qui part de la Savane, s'engouffre dans les rues, va, vient et revient au son des tam-tams et des tambourins.

Mais le crépuscule tombe sur la savane. Des torches s'allument au milieu de la place, autour d'un grand bûcher que domine une potence. Vaval arrive sur un char, mannequin géant escorté par une troupe bruyante et gesticulante au chant de : « Il est mort, Vaval! Il est bien mort! » Le char s'arrête près du bûcher et Vaval est pendu au gibet. La foule entonne le refrain de la chanson. Le cercle des

torches s'agrandit. Longtemps dans la nuit, la foule danse et chante autour de Vaval.

5. — Onze heures du soir sonnent à l'horloge du clocher. Les torches s'immobilisent; le silence et le calme succèdent aux chants et aux danses. Le bourreau allume le bûcher. Le bois pétille et des gerbes d'étincelles montent dans la nuit. Les flammes lèchent Vaval. Bientôt ce n'est plus qu'une énorme torche que l'alizé balance au bout de la potence.

6. — Alors, dans la nuit chaude et claire, les torches dansent autour de Vaval en flammes la dernière grande farandole. Le Carnaval est fini. Après les jours de liesse, quelques semaines de repos seront bien gagnées. Cette nuit, chacun rentrera à sa maison, ayant bien chanté, ayant bien dansé, s'étant bien amusé et pensant déjà au Carnaval de l'année suivante.

« Il est mort, Vaval! Il est bien mort! »

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Il ressuscitera - Un gigantesque défilé s'engouffre - Un mannequin géant - Les jours de liesse.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS formés avec des noms

Une figure recouverte de farine est une figure enfarinée.
Un chemin recouvert de sable est un chemin ...
Un cercueil mis dans la ... est enterré.
Un char décoré de rubans est ...
L'argent mis dans la ... est empoché.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Vaval ressuscitera : renaitra, redeviendra vivant.
L'allégresse : la joie, l'enthousiasme.
Un gigantesque défilé : un défilé géant, avec beaucoup de monde.
Les jours de liesse : de gaieté, de joie, de bonheur.

ÉCRIVONS : Nos 4, 5 et 6 - La mort de Vaval

Sur la savane, un défilé ... allume des ... Vaval est suspendu à une ... au-dessus du ... Le ... allume le feu qui ... bientôt et lance des ... d'étincelles. On danse alors la dernière grande ... du Carnaval.

La première mangue

1. — Depuis quelque temps, la classe se laissait vaincre par l'été. Il alourdissait les paupières, courbait les fronts moites, freinait la plume sur le papier, installait la somnolence au cœur de chacun.

Aujourd'hui, une fièvre mystérieuse tient les yeux éveillés, redresse les fronts, rend vie et mouvement à la plume et redonne vigueur à tous.

2. — Au fond de la cour de l'école, il est un manguier puissant, riche de fruits, vers lequel convergent tous les regards. Il y a quelques mois, ce manguier brillait dans le soleil de toute la flamme de ses innombrables fleurs épanouies. Personne alors n'y prêtait attention et pourtant il a tenu ses promesses. Les grappes de fruits, d'abord légères comme des raisins-de-mer, se sont peu à peu alourdies. Les mangues gonflées pendent à l'extrémité de longs fils tendus et se laissent mollement balancer par le vent.

3. — Qui s'est aperçu le premier que l'heure était venue? Personne ne le sait. Mais la nouvelle court parmi le petit monde : « Les mangues seront bientôt mûres! » O arbre! béni des enfants, dont la main gourmande peut indéfiniment saisir le fruit sucré, le fruit juteux, le fruit toujours savoureux!

4. — Les mangues! Il y en aura une telle abondance que les enfants ne pourront les manger toutes. Elles s'écraseront sous l'arbre. Elles ne tenteront plus. Mais la première, celle qui a du prix, celle que tous convoitent, qui l'aura? Les regards montent vers l'arbre prometteur et cherchent parmi les blondes, les roses ou les vermeilles, la mangue qui est mûre à point. Pas question de presser la pulpe du doigt. Pas question d'en respirer le parfum. Il faut juger de l'œil et abattre à la pierre la mangue qui ne tombera pas seule. Si elle est bonne, quel régal! Et quelle victoire pour l'adroit tireur! Mais si elle est verte, quelle déception!

5. — Des précautions s'imposent. Un plan d'attaque est dressé. On ajustera le tir sur la branche la plus visible, celle qui offre généreusement ses fruits. On rassemble d'abord les projectiles : des bâtons, des planchettes, des cailloux. Le signal est donné. Chacun tente sa chance. Que de problèmes à résoudre : lancer haut, viser juste, communiquer une vitesse suffisante au projectile. Attention de ne pas recevoir une pierre sur la tête! Les cris, les exclamations fusent de toutes parts. « Je l'ai touchée! » — « Manquée! » — « Je l'ai frôlée! » — « C'est moi qui l'ai abattue le premier! » Les filles applaudissent. Les tireurs s'énervent et s'essoufflent. Les petits frères, attirés par le bruit, se faufilent dans l'espoir de recueillir quelque fruit oublié.

6. — La première mangue déchaîne une bataille.

Trois jours plus tard, les fruits pleuvent sur le gazon. Les gamins ont repris leurs jeux. Pourquoi délaissent-ils les mangues toujours savoureuses, toujours succulentes?

Je vais vous le dire : il manque la première!

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La somnolence - Une fièvre mystérieuse - Les regards convergent vers la mangue - Les innombrables fleurs - Quelle déception ! - Le projectile - Les exclamations.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

Le fruit savoureux a une saveur agréable. Il est juteux, plein de jus.
La pulpe de la noix de coco contient du lait : elle est ...
Ce morceau de viande contient des ... : il est osseux.
La route est couverte de poussière : elle est ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Des fleurs innombrables : si nombreuses qu'on ne peut les compter, en dire le nombre.
L'arbre prometteur : qui tient ses promesses. Ses fleurs ont donné beaucoup de fruits.
Une déception : une surprise désagréable.

ÉCRIVONS

Nº 4 - Y aura-t-il beaucoup de mangues sur le manguier?
Comment sont les mangues?
Nº 5 - Quels projectiles rassemblent les enfants?
Comment faut-il s'y prendre pour faire tomber les mangues?



Le cyclone

1. — On était au début du mois d'octobre. Le Carême avait été particulièrement long cette année. Les herbes des savanes et des prairies avaient jauni et séché sous l'ardeur des rayons d'un soleil chaque jour plus brûlant. Les sources étaient taries; les marigots étaient à sec.

Puis la saison des pluies était arrivée. De violents orages, accompagnés de trombes d'eau, avaient détrempé les mornes et les plaines, inondé les ravines, grossi les petites rivières. Les herbes reverdissaient, les arbustes avaient retrouvé des feuilles. Les bêtes des bois recommençaient à vivre.

2. — Depuis quelques jours, la chaleur était étouffante, une chaleur humide qui semblait monter de la terre détrempée. La brise même était chaude et les nuits ne la rafraîchissaient guère.

Ce matin-là, une longue houle venue de la haute mer allait mourir sur les pieds des cocotiers de la baie du Galion ou se briser sur les rochers de la pointe. Quelques rares gommiers étaient partis relever des casiers de langoustes; les autres étaient restés prudemment à l'abri des mancenilliers. De gros nuages noirs couraient vite dans le ciel.

3. — Comme d'habitude, José partit pour l'école, située un peu à l'écart du village. De la galerie de l'école, on avait sur la baie une vue magnifique.

Ce matin, la classe ne fut guère fructueuse pour José et pour ses camarades. Les élèves étaient distraits et regardaient souvent, par la porte ouverte, du côté de la mer.

La baie du Galion était de plus en plus agitée. Les gommiers qui étaient sortis avaient beaucoup de peine à rentrer. Le ciel s'était encore assombri. Les palmes des cocotiers se tordaient dans tous les sens; parfois l'une d'elles était emportée par le vent.

4. — A onze heures, le directeur de l'école passa dans toutes les classes.

« Vous rentrez chez vous tout de suite. Vous ne viendrez pas en classe cet après-midi. Un cyclone est en formation dans la mer Caraïbe et se dirige vers les petites Antilles. Il pourrait être ici dans l'après-midi. »

5. — A la sortie, les enfants traversèrent le plateau du Fort qui sépare l'école du village. Ils dominaient la baie. Le vent balayait le plateau par rafales courtes et violentes; il emportait dans sa course des tourbillons de poussière et des feuilles arrachées aux arbres. Les nuages fuyaient, échevelés. La houle était plus forte et plus grande que ce matin; l'appontement pour le chargement des sacs de sucre était presque entièrement recouvert par les vagues. José rentra vite chez lui.

6. — La maison de José, bâtie en pierres et recouverte de tuiles, était située de l'autre côté du village, dans un petit creux de terrain, non loin du bord de la mer. Une terrasse permettait une très belle vue sur la baie. Mais aujourd'hui il ne fallait pas songer à rester sur cette terrasse. La mère de José avait rentré la table et les chaises et fermé soigneusement toutes les claquettes des portes et des fenêtres.

7. — José arriva à temps à la maison. Le cyclone était proche. Si José s'était attardé sur le plateau du Fort, le vent violent l'aurait peut-être emporté.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Une classe fructueuse - Le vent balayait - Les nuages fuyaient - L'appontement pour le chargement - Soigneusement.

ÉTUDIONS LES VERBES ET LES NOMS

Le chargement des sacs, c'est l'action de charger.
Le rangement des livres, c'est l'action de ...
Nettoyer les pièces de la maison, c'est faire le nettoiement.
... les murs, c'est faire le blanchiment.
le sol, c'est procéder au nivellement.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Une classe fructueuse : qui fait accomplir beaucoup de progrès, car on est attentif.
Des nuages échevelés : déchirés, effilochés par le vent.
Un garçon échevelé a ses cheveux tout dérangés par le vent.
L'appontement : la jetée en bois ou en pierre, sur laquelle on peut se promener comme sur un pont.

ÉCRIVONS

Dans le n° 5 de la lecture, je relève des verbes qui expriment les actions faites par :
— Les enfants ...
— Le vent ... et ...
— Les nuages ...
— José ...



Le cyclone

(*Suite*)

1. — José avait écouté les conseils du directeur de l'école. D'ailleurs, tous ses camarades l'avaient imité. Les élèves qui, d'habitude, aimaient tant à jouer sur le plateau du Fort, ne s'y étaient pas attardés aujourd'hui. Ceux du village comme ceux des mornes d'alentour étaient vite rentrés chez eux. Ils n'avaient jamais vu de cyclone, mais ils devinaient que c'était une chose terrible et ne voulaient pas laisser leurs parents dans l'inquiétude.

2. — José avait retrouvé chez lui toute la famille réunie dans la grande salle. Son père avait calfeutré toutes les ouvertures. Sa mère avait vidé dans un sac qu'elle ne quittait pas les deux tiroirs de l'armoire. Elle avait préparé sur la table, pour la nuit prochaine, des bougies et des allumettes.

Le grand-père de José ne disait pas un mot et avait l'air très soucieux. Dans sa vie, il avait vu des cyclones et des tempêtes. Il connaissait les ravages causés dans les villages comme dans les champs. Il savait que les malheurs et les misères seraient grands après le passage du cyclone et qu'il faudrait des années de travail pour les réparer.

3. — Là-bas, derrière le morne, un ronflement sourd grandissait de minute en minute. Personne ne bougeait dans la maison silencieuse. Les visages anxieux disaient l'inquiétude et la tristesse.

José regardait dehors par la fente d'une claquette. Tout le monde attendait avec angoisse. Mais l'attente ne fut pas longue.

4. — Sur le morne qui dominait la baie, José vit les cocotiers se tordre vers le sol et se plier jusqu'à terre; quelques-uns ne se relevèrent pas; ils avaient été déracinés. Des palmes volaient haut dans le ciel. Des vagues énormes secouaient la baie; plusieurs gommiers cassèrent leurs amarres et disparurent, emportés dans des tourbillons.

5. — Dans le village, c'était un fracas terrifiant de tôles, de bidons, de planches, de tuiles qui roulaient et rebondissaient d'obstacle en obstacle. José ne les voyait pas, mais les devinait autour et au-dessus de sa maison.

Dans ce tumulte assourdissant, José distingua soudain un grand craquement derrière sa maison, puis une chute sourde : le grand manguier sous lequel il avait coutume de jouer venait de s'abattre, dressant vers le ciel ses grandes racines.

6. — Une atmosphère étouffante régnait dans la maison : personne ne parlait, personne ne bougeait. Chacun pensait : « Pourvu que la maison tienne! » On entendait des chocs sur la toiture, des coups répétés contre les murs. Et puis, d'un coup, au milieu d'un fracas qui semblait plus grand encore que tout le tumulte environnant, au milieu d'une pluie de tuiles sur la table, sur le carrelage, partout, José, terrifié, aperçut le ciel noir et reçut à la figure un soufflet d'air qui le coucha par terre : la toiture de la maison était emportée dans les airs...

7. — Sous le choc, José s'était évanoui. Quand il reprit connaissance, le calme était revenu. Bientôt un grand silence, une grande tranquillité succédèrent au tumulte. Dehors, on reconnaissait à peine le village. Tout était bouleversé. Le cyclone s'était éloigné. Derrière lui des ruines s'accumulaient; des malheureux pleuraient en pensant qu'ils avaient tout perdu.

(A suivre.)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Un fracas terrifiant - Rebondir d'obstacle en obstacle - Une atmosphère étouffante - Une grande tranquillité.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS
formés avec des verbes

Un tumulte assourdissant : qui assourdit, rend sourd.
Une atmosphère étouffante : qui ...
Le tumulte environnant : qui entoure, ...
Le soleil est très chaud, il ... : il est brûlant.
La branche de l'oranger ... facilement : elle est cassante.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Son père avait calfeutré : garni avec des bouchons de papier et de tissu.
On attendait avec angoisse : avec une très vive inquiétude, qui serrait la gorge, empêchait de parler.
Une atmosphère étouffante régnait : l'air était lourd, irrespirable. Le contraire est un air vif, léger.
José est terrifié : il a une grande peur; il éprouve un sentiment de terreur. Exemple : un fracas terrifiant.

ÉCRIVONS

Je cherche dans le texte les sujets des verbes.
N° 3 - Un ... grandit de minute en minute.
N° 4 - Des ... volent haut dans le ciel.
Des ... secouent la baie.
Des ... cassent leurs amarres et disparaissent.
N° 5 - Des ..., des ..., des ..., des ... roulent et rebondissent.

Après le cyclone

1. — Le lendemain de ce jour mémorable, José n'alla pas à l'école. Pourtant, le bâtiment avait résisté à la violence du vent grâce à sa forte armature. Seules, les portes et les fenêtres les plus exposées avaient été arrachées de leurs gonds. Les tables et les bureaux avaient été fortement bousculés mais, dans l'ensemble, il n'y avait pas de dégâts irréparables.

Avec son grand-père, José traversa le village et partit à la campagne, dans la direction des champs de cannes et de bananiers couchés par le cyclone.



2. — Pour quitter sa maison, José dut enjamber les branches tordues du gros manguier qui encombraient le chemin montant vers le village. Le manguier dressait vers le ciel ses grosses racines noueuses qui avaient laissé dans la terre un trou énorme. Il aurait pu écraser la maison dans sa chute; c'était une grande chance qu'il ne se soit pas abattu sur elle.

3. — Partout, sur le chemin, José et son grand-père marchaient sur des tôles, des tuiles cassées, des planches brisées, des débris de toutes sortes. Tous les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles; la plupart avaient été arrachés. Presque toutes les maisons étaient à demi effondrées; les plus légères étaient parfois complètement renversées.

Les fils des lignes téléphoniques et des lignes électriques étaient coupés et pendaient sur le sol. Les poteaux de bois étaient couchés. C'était une grande catastrophe.

4. — Dans l'entassement des débris, des femmes essayaient de retrouver quelques ustensiles de cuisine, quelques meubles légers encore utilisables. Les hommes transportaient des tôles, des planches, dégageaient le chemin des arbres abattus.

Grand-père ne disait rien. Il hochait la tête et grommelait entre ses dents. Dans sa longue vie, il avait vu bien des tornades, des ouragans, d'autres cyclones; mais celui-ci les dépassait tous en violence. Les dégâts étaient considérables.

5. — Arrivé sur le plateau du Fort où tous les arbres : manguiers, poiriers et amandiers avaient été déracinés, José tourna ses regards vers la baie. La grande plage du bord de mer avait disparu. De nombreux cocotiers, couchés, trempaient leurs palmes dans l'eau. La mer noyait les pieds de ceux qui avaient réussi, en pliant, à tenir encore sur leurs racines.

6. — D'habitude, le marigot était presque entièrement isolé de la mer par une digue naturelle de sable. La digue avait disparu et la mer remontait loin sous les basses branches des palétuviers, à l'intérieur des terres. José chercha l'appontement et ne le trouva pas; les vagues l'avaient certainement emporté vers la haute mer.

7. — Sous les mancenilliers, plus un gommier. Tous avaient été enlevés par les grandes lames déferlant jusqu'aux premières maisons de pêcheurs. Comment allaient vivre ces malheureux dont le canot de pêche était l'unique gagne-pain? Il faudrait des jours, des semaines et des mois pour couper des arbres, les débiter en planches qui sècheraient au soleil, au vent. Il faudrait ensuite assembler ces planches avec beaucoup de soin, colmater les interstices avec du mastic et du goudron. On n'imagine pas ce qu'un petit gommier de trois places peut demander de travail et de peine.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

José dut enjamber - Une grande catastrophe - Quelques ustensiles - Il hochait la tête - L'unique gagne-pain.

ÉTUDIONS LES SONS

UI : une tuile - des ruines - la cuisine - ensuite - le buisson - la cuisson.
UIE : la pluie - la suie - la truie.
UIS : et puis - du buis - je suis sage.
UIT : la nuit - il fuit - le soleil luit.
OUI : le coui - Louis - la touine - José est évanoui.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Un jour mémorable : dont on garde la mémoire, le souvenir.
Le grand-père grommelait : parlait entre ses dents, sans ouvrir la bouche, sur un ton coléreux.
Colmater les intervalles : les garnir de mastic et de goudron, pour empêcher l'eau d'entrer.

ÉCRIVONS

Dans les n°s 2 et 3 de la lecture, je relève adjectifs qualificatifs qui disent comment sont :
Les branches du manguier sont ...
Les tuiles ... ...
Les planches ... ...
Les arbres sont ... et ...
Les maisons sont ... et ...



Après le cyclone

(*Suite*)

1. — José, poursuivant sa promenade avec grand-père, arriva bientôt près des champs cultivés sur les pentes du morne.

Les cannes, quoique entièrement couchées par terre, pourraient encore être coupées quand le Carême commencerait, à la fin du mois de janvier. Mais les champs de bananiers, eux, offraient un spectacle pitoyable. Pas un seul bananier n'était resté debout.

Le cœur se serrait en voyant les beaux régimes, souvent bons à être coupés, traînant lamentablement sur la terre rouge, recouverts, comme par un linceul, des grandes feuilles du bananier toutes déchiquetées par le vent. C'était la ruine pour le pays.

2. — A l'extrémité du chemin, grand-père rencontra le propriétaire du champ. C'était un de ses amis.

— Quelle grande misère! dit grand-père à M. Hector.

— Oui, une grande misère! Tous les régimes sont perdus. J'allais les couper la semaine prochaine pour les embarquer sur le Fort-Dauphin. Maintenant, il faudra arracher les pieds, labourer pour mettre de nouveaux plants. Toute la récolte de l'année est perdue. Il y a dix ans qu'une telle catastrophe n'était pas arrivée. Et je ne suis plus tout jeune!

3. — José écoutait le vieux paysan et voyait de grosses larmes couler silencieusement dans les rides de ses joues brûlées par le vent et le soleil. Les deux hommes ne parlaient plus. Ils regardaient les champs désolés, courbaient un peu le dos en s'appuyant sur leurs bâtons, pensaient à toute la peine perdue.

C'était le premier cyclone que José voyait. Il comprenait maintenant pourquoi les gens du pays redoutaient tant les mois de septembre et d'octobre.

4. — José et son grand-père laissèrent le vieux paysan à ses réflexions et prirent le chemin du retour en passant par le sommet du morne. Ils dominaient le village et la baie.

Du sommet du morne, on avait, d'habitude, une vue très riante des enfants jouant sur la place ou sur la plage du bord de mer et des gommiers relevant les casiers de langoustes dans la baie. Mais ce matin, on ne distinguait plus la place et pas un gommier n'était sorti. Le village apparaissait comme un amoncellement de débris au milieu desquels des hommes, des femmes et des enfants cherchaient ce qui restait de leur bonheur.

5. — José pensait que sa maison n'avait plus de toit. Il devinait qu'au village son père dégageait des débris de la toiture les morceaux de poutres qui pourraient encore servir dans la confection d'une charpente légère. Des tôles prises dans de vieux bidons inutilisables remplaceraient les tuiles. L'essentiel était que la pluie ne vienne pas trop tôt.

6. — José, tout triste, redescendit au village. Son grand-père ne parlait pas et lui-même n'avait pas envie de parler. Des souvenirs de lectures revenaient à sa mémoire : des récits de tremblements de terre, des éruptions de volcans avec des villes et tous leurs habitants ensevelis sous les cendres, des tempêtes en mer avec des navires perdus corps et biens, des maisons brûlées par la foudre, des villages de montagne emportés par les avalanches.

José ne comprenait pas bien ces colères de la nature et pourquoi le cyclone s'était acharné sur son village.

Aujourd'hui le ciel était bleu et le vent était calme.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Un spectacle pitoyable - A l'extrémité - Silencieusement - Septembre - La confection - L'essentiel - Il redescendit.

ÉTUDIONS LES NOMS ET LES VERBES

Labourer le champ, c'est faire le labourage.
Défricher la savane, c'est faire le ...
Arracher les pieds de bananes, c'est faire l'...
... les plantes, c'est faire le repiquage.
... des oranges, c'est faire le ramassage.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Un amoncellement de débris : un entassement, une petite montagne.
Le linceul, c'est le drap qui enveloppe le mort ou recouvre le cercueil.
La confection : la construction de la charpente.
L'essentiel : le principal, le plus important.

ÉCRIVONS : N° 5 - Au travail pour la nouvelle maison

Le père de José veut refaire la ... de sa maison. Il dégage des ... pour confectionner une ... Il prendra des ... dans de vieux bidons; elles remplaceront les ... et abriteront de la ... Il faudra les clouer solidement pour que le vent ne les emporte pas.

Le mystérieux flambeau

1. — *Les premières sorties de M. Arbois*

1. — Il n'y avait pas longtemps que M. Arbois et sa famille étaient arrivés de Paris. Il était ingénieur et venait travailler dans une sucrerie. Après avoir longuement admiré la côte et suivi la manœuvre délicate du paquebot entrant dans le port, M. Arbois et les siens étaient descendus sur le quai. Un ami de l'usine était venu les accueillir à leur arrivée.

Après leur avoir souhaité la bienvenue et s'être occupé des bagages, il les avait emmenés en auto vers leur nouvelle demeure. Ils habiteraient à une dizaine de kilomètres de la grande ville, dans une propriété fraîche et confortable.

2. — Au cours du trajet, M. Arbois et son ami avaient échangé quelques paroles cordiales. Puis, la conversation avait porté sur le pays et le climat.

« Le pays? avait dit l'ami. Vous verrez! vous vous plairez ici. Les paysages sont magnifiques. Et vous apprécierez la splendeur des plages bordées de cocotiers. Vous serez surpris de la transparence bleutée de l'eau. Si vous aimez la pêche sous-marine, vous serez comblé.

» Le climat est un enchantement, avait-il poursuivi. Tenez! vous allez vivre maintenant une vie nouvelle : plus de vêtements encombrants, plus de rhumes ou de bronchites, plus de nuits glacées, plus d'hiver! Vous goûterez la douceur du climat antillais. Le jour, vous aimerez la brise du large; et si vous vous promenez le soir, dans la campagne apaisée, vous serez charmé par la douceur de la nuit tropicale ».

M. Arbois aurait voulu interroger son ami sur son travail à la sucrerie. Il y renonça. Bah! on verrait bien.



3. — Le chauffeur ayant roulé à une bonne vitesse, l'on arriva à la propriété. Après avoir aidé à la première installation des arrivants, l'ami de M. Arbois était reparti à l'usine. « Vous connaîtrez vite le pays, avait-il dit. Aujourd'hui, reposez-vous. »

Les jours suivants, on acheva d'installer la nouvelle demeure. Puis, on se préoccupa du ravitaillement. Mme Arbois avait demandé à son mari de la conduire au marché de la ville. La récolte de la canne n'étant pas commencée et l'usine ne fonctionnant pas encore, M. Arbois avait accepté.

4. — Plusieurs samedis de suite, ils étaient allés faire leurs achats à la ville. La route commençait à leur être familière. M. Arbois savait à quel moment il pouvait accélérer, à quel autre il devait changer de vitesse, dans quel virage il fallait ralentir. Certes, il ne soupçonnait pas encore l'emplacement exact des nids-de-poules. Ceux-ci lui étaient traîtres, mais il avait remarqué que le passage le plus mauvais se situait entre le gros manguier et le fromager. Il redoublait alors de précautions et manœuvrant avec la plus grande habileté, il maintenait sa voiture sur la chaussée saine, hors des pièges. Lorsqu'il avait dépassé le carrefour, non loin du hangar aux bananes, il s'attendait à voir, au détour de la route, l'ondulation bleuâtre de la montagne. Derrière le palmier décapité par la tempête, c'était la campagne qui s'offrait à lui. Son regard se posait invariablement sur la touffe de bambous qui dominait les goyaviers. Il pensait alors à des plumes d'autruche, teintes en vert, que des géants auraient abandonnées là après le carnaval.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Un ingénieur - La manœuvre - Il ne soupçonnait pas l'emplacement exact - Hors des pièges - Invariablement - Les goyaviers.

ÉTUDIONS LES NOMS de magasins ou de fabriques

A la sucrerie, les ouvriers fabriquent le sucre.
A l'..., l'épicier vend des épices.
A la boucherie, le ... vend de la viande.
A la ..., le tuilier fabrique des ...
A la ..., le ... fabrique des pots et des vases.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Des paroles cordiales : amicales, gentilles.
Des nids-de-poules : de gros trous sur la route, faits par la pluie, comme les poules en font en grattant la terre.
Ils étaient traîtres : on ne les voyait pas, mais on les sentait sous les roues.
La chaussée saine : le milieu de la route, bon, sans trous.
Le palmier décapité a perdu sa tête, son bouquet de palmes.

ÉCRIVONS : N° 4 - M. Arbois sait conduire

M. Arbois sait à quel moment il doit ... de vitesse. Il évite les ... en roulant sur la chaussée saine. Il prend beaucoup de ... et manœuvre avec ... La route lui est devenue ...

2. — *M. Arbois est intrigué*

1. — A quelque temps de là, M. Arbois revenait en voiture du chef-lieu où, avec sa famille, il était allé au cinéma. C'était pourtant la même route qu'il empruntait, mais il avait peine à la reconnaître. L'obscurité était fort dense et la lumière des phares ne parvenait pas à repousser la nuit bien loin. On avait l'impression que la route allait être envahie par les cannes qui la bordaient. Les trous qui déchiraient la chaussée s'étaient remplis de nuit et l'auto passait dans des flaques d'encre.

M. Arbois redoublait de prudence. Serrant fortement le volant, il roulait au milieu de la chaussée. Pour mieux voir, il se penchait vers le pare-brise et scrutait les ténèbres.

2. — C'est alors qu'à cinq ou six cents mètres, à proximité du pont qui enjambe la rivière, apparut une lumière vacillante. « Sans doute un automobiliste en panne qui demande de l'aide. » M. Arbois ralentit et arriva, à allure modérée, près de la lumière. Celle-ci n'était autre qu'une torche fumeuse. Quelqu'un — un homme — la tenait à bout de bras. L'homme avait le visage vaguement éclairé d'un reflet orange. Il paraissait calme. Le passage de l'auto ne l'inquiétait nullement. D'ailleurs, il n'y avait pas de voiture arrêtée au bord de la route. L'homme n'était donc pas un automobiliste en panne. « Je me suis trompé », dit M. Arbois aux siens. Mais pourquoi ce flambeau ? Je ne comprends pas ! Un coup d'accélérateur et la voiture reprit de la vitesse.

3. — Mais un peu plus loin, la même lumière vacillante apparut. « Ce n'est pourtant pas celle que nous venons de voir. Nous n'avons tout de même pas tourné en rond ! »

Comme tout à l'heure, M. Arbois lâcha l'accélérateur. Une seconde fois, il se trouva en présence d'un homme qui portait une torche. Cet homme, lui aussi, demeurait indifférent à ce qui passait sur la route. Il y avait un mystère. M. Arbois ne comprenait pas. De plus en plus intrigué, il cherchait une explication. Il ne pensait plus à accélérer. La voiture roulait lentement et allait s'arrêter.

M. Arbois s'interrogeait encore lorsqu'une autre lumière apparut au delà du pont. Une silhouette humaine se découpait dans la nuit. On la vit se rapprocher du sol et puis se relever.

4. — M. Arbois pensait avoir enfin trouvé l'explication. Il se souvint qu'en métropole, et dans d'autres pays, des coureurs portaient un flambeau d'une ville à l'autre à l'occasion de certaines fêtes. Chacun parcourait un bout de chemin et passait le flambeau à un autre. Et ainsi jusqu'à ce qu'on arrive au pied du monument où le flambeau était alors déposé.

5. — M. Arbois avait-il percé le mystère ? Il le croyait. Le mieux n'était-il pas de s'arrêter et de s'informer auprès de l'homme au flambeau ? L'auto stoppa. M. Arbois descendit et s'adressa à l'homme.

— Pardon, Monsieur, que faites-vous ici, avec cette torche ?

— Ce que je fais ici ? Je cherche des crabes pour le matété.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Le chef-lieu - L'obscurité - A proximité - Une lumière vacillante - Un coup d'accélérateur - Une silhouette humaine - Jusqu'à ce qu'on arrive.

ÉTUDIONS LES NOMS

L'automobiliste conduit les automobiles.
Le ... roule à bicyclette.
Le ... travaille dans un garage.
Le pianiste joue du ...
Le ... joue du violon.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Une lumière vacillante : qui vacille, qui tremblote.
L'homme était intrigué : curieux et inquiet.
Percer le mystère : découvrir la vérité qui était cachée.

ÉCRIVONS : N° 3 - Le mystérieux flambeau

Je remplace les points par des adjectifs qualificatifs pris dans la lecture :

M. Arbois aperçoit une lumière ... C'est un homme qui porte une torche ... L'homme demeure ... et M. Arbois est de plus en plus ...

Le colibri

Dans le soleil éblouissant,
Petit éclair d'or, il voltige!
Un lys frais neigeux sur sa tige
Penché, plein d'un suc nourrissant,

L'arrête! Et dans l'air, vrombissant,
Diamant ailé, quel prodige!
Il est suspendu ravissant,
Vaporeux comme le vertige.

Il volète, va, vient encore,
Divin sourire de l'aurore,
Qui rayonne sous le soleil!

Et, fragment d'arc-en-ciel frivole,
Soudain, vers d'autres fleurs il vole,
Toujours vibrant, toujours vermeil!

SALAVINA.
(*Les Tropicales*, 1921.)



Promenade au fort Saint-Louis

1. — *L'histoire de l'ancre*

1. — Le fort Saint-Louis avance, comme un éperon au milieu de la baie de Fort-de-France, ses hautes murailles blanches couronnées de verdure. Le fort belliqueux d'autrefois, dont les canons toujours en alerte tiraient sur la frégate ennemie dès qu'un guetteur la signalait, le fort est devenu très pacifique. Il offre maintenant ses ombrages aux promeneurs et aux visiteurs.

2. — Des canons semblent encore menacer la rade et une pyramide de boulets s'élève près de chacun d'eux. Mais les canons sont rouillés et les boulets sont bosselés. Quelques embrasures ont été dégagées de la terre qui les obstruait; une caronade repêchée dans la mer pointe son nez hors des murailles. Les visiteurs se promènent sur le chemin couvert et viennent admirer les couchers de soleil sur la mer nacrée des Caraïbes.

3. — A l'entrée du fort, quatre tubes de canons et deux grandes ancres montent la garde sous les bougainvillées. Ils disent l'histoire glorieuse du Fort-Royal qui, sans faiblesse, a toujours veillé sur la ville et sur l'île entière.

Avec Pierre, écoutons l'ancre la plus vieille et la plus grande raconter son histoire :

« Je suis née dans une forge obscure des côtes de Bretagne, au pays des bruyères mauves et des ajoncs éclatants qui parent le granit, au pays des hardis marins et des coiffes de dentelle. Le forgeron qui me donna le jour me façonna avec amour sur une grosse enclume, près d'un brasier ardent qu'animait un gros soufflet pendu aux poutres de la charpente. A peine née, je fus attachée à une énorme chaîne de fer. Mais je n'étais pas malheureuse.

4. — » Au flanc d'une frégate, je sillonnais les mers, je voguais des mers froides jusque sous les tropiques. J'ai vu les montagnes de glace tant redoutées des navigateurs et les mers chaudes et calmes couvertes d'algues. J'ai rencontré les grosses baleines qui soufflent dans l'air les grands jets d'eau. J'ai joué à la course avec les dauphins et j'ai donné refuge aux grands oiseaux de mer fatigués.

» Dans mes voyages, j'ai vu bien des combats, des mâts fauchés, des coques transpercées, des marins à la mer. J'ai vu bien des corsaires prenant la fuite dès qu'ils entendaient tonner les canons de ma frégate ou même dès qu'ils apercevaient son pavillon. Je n'avais pas peur : ma frégate était la plus forte et la plus rapide, et quand je devais la maintenir solidement, je m'agrippais aux rochers du fond et je ne lâchais pas.

5. — » Mais un jour, tout près d'ici, dans la baie du Carénage, ma frégate fut surprise par trois corsaires ennemis. Tous ses canons tirèrent longtemps et épuisèrent leurs munitions. Alors, elle essaya de fuir; un boulet malheureux emporta le gouvernail, tandis qu'un autre perçait la coque. Le combat était fini. La frégate sombra. J'ai dormi bien longtemps dans le sable, désormais inutile à ma frégate morte. Enfin des hommes sont venus me délivrer et je garde le fort. Mais je ne suis pas bien sur la terre.

6. — » Je veux respirer l'air salé, me baigner dans les flots et déchirer les algues; je veux entendre le vent claquer dans les voiles; je veux repartir à la proue d'une frégate puissante et rapide. »

(A suivre.)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Le pays des bruyères et des ajoncs qui parent le granit - Le fort belliqueux ou pacifique - La terre obstrue les embrasures - Une forge obscure - Je m'agrippais - Le gouvernail.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

L'ancre n'était pas malheureuse : elle était heureuse.
Ce commerçant n'est pas malhonnête : il est ...
Cet ouvrier est adroit : il n'est pas ...
Le chien de garde est bien ... : il n'est pas maltraité.
Le climat humide n'est pas ... : il est malsain.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Un fort belliqueux :: qui aime la guerre, toujours prêt à se battre. C'est le contraire de pacifique : qui aime la paix.
La terre obstruait : bouchait l'embrasure, la fenêtre dans la muraille.
Je m'agrippais : je me cramponnais, je m'attachais solidement.

ÉCRIVONS

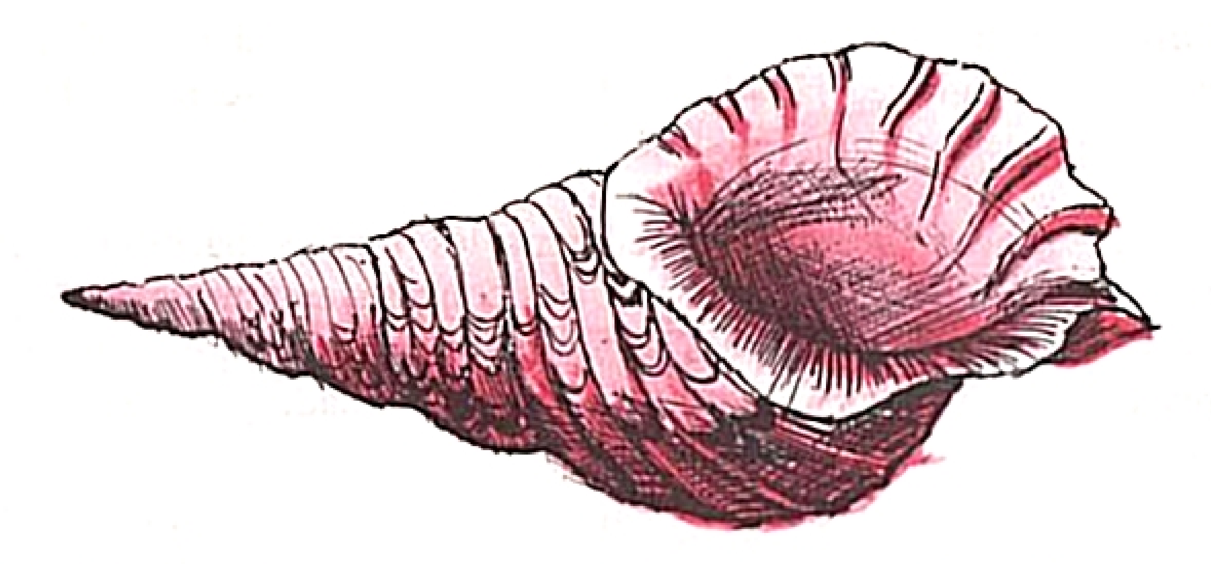
Dans le n° 1 de la lecture, je relève 3 noms de personnes.
Dans le n° 4 de la lecture, je relève 5 verbes et leurs sujets.
Dans le n° 1 de la lecture, je relève 4 adjectifs qualificatifs.

2. — *Les vieilles murailles*

1. — Le récit de l'ancre a laissé Pierre rêveur. Ici, tout est riche de souvenirs. Les longues salles voûtées ont vu passer au pas de course, quand les ennemis débarquaient sur la Savane, bien des gardes, des mousquetaires avec la plume au chapeau, des grenadiers guêtrés de blanc.

Elles ont vu des capitaines courageux refuser de quitter le fort et servir eux-mêmes les canons quand leurs canonniers étaient morts. Si les pierres parlaient, elles raconteraient l'histoire de leurs cicatrices; mais les pierres veulent rester muettes et garder leurs souvenirs.

2. — Aujourd'hui, les salles des gardes sont devenues un musée où Pierre retrouve des mousquets, des grenades, un tromblon et d'autres armes de l'époque où l'île était toujours en alerte pour protéger ses côtes des envahisseurs. Un drapeau de régiment, un



fanion de gouverneur sont accrochés aux murs. Voici des gravures et des estampes représentant les costumes des soldats et les batailles navales autour de l'île, ou bien la prise d'un fort.

3. — Pierre monte avec précaution les marches de pierre boiteuses qui accèdent sur le terre-plein du fort et se dirige vers la salle des munitions. C'est une salle longue et assez étroite avec une voûte arrondie que l'on devine très épaisse et très solide. A l'extérieur, elle est entièrement recouverte d'arbustes et de plantes grasses.

La salle des munitions n'abrite plus de cartouches ni d'obus, mais seulement des souvenirs pacifiques : des poteries et des vanneries caraïbes, des vestiges de l'éruption volcanique de la Montagne Pelée, des coquillages, des pierres de la savane des Pétrifications.

4. — Le foyer pour cuire les poteries caraïbes intrigue Pierre. Des branches de campêchiers à demi calcinées forment un grand bûcher. Sur les cendres et dans les branches, des canaris de toutes tailles sont disposés de manière qu'ils ne puissent pas se briser lorsque les branches consumées tomberont en braise. Les canaris sont de couleur noire ou grise en passant par le rougeâtre et le marron. Ils ne sont plus guère utilisés aujourd'hui à cause de leur trop grande fragilité, mais certains les apprécient pour cuire le lait et quelques aliments sur des feux de charbon de bois, à la campagne.

5. — Suspendus aux branches mortes d'un calebassier, voici les originaux paniers caraïbes en tiges de soloman et de latanier

découpées en fines lanières. Ils ont été tressés par des vanniers très adroits qui ont glissé, dans la doublure, une feuille sèche de balisier. Ainsi les paniers seront imperméables à l'eau.

6. — Pierre admire longuement les formes harmonieuses et les riches couleurs des coquillages : des conques en spirale, des porcelaines vernissées, des lambis à large pavillon, des casques nacrés, des murex et des olives au milieu d'une forêt de madrépores et d'arbres de corail.

Pierre resterait encore bien longtemps à contempler tant de belles curiosités. Ce fragment de soufre qui provient de la dernière éruption de la Soufrière, à la Guadeloupe, l'intrigue et l'émerveille à la fois. Il espère faire un jour l'ascension pour rapporter un morceau semblable. Mais des cris stridents au dehors attirent maintenant sa curiosité.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les envahisseurs - L'éruption - Les formes harmonieuses des murex - L'ascension - Des cris stridents.

ÉTUDIONS LES VERBES ET LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

La marche de l'escalier est boiteuse : elle n'est pas partout au même niveau; elle boite.
La torche est fumeuse : elle ...
La langue du bœuf est ... : elle râpe.
La parole du renard est flatteuse : elle ... le corbeau.
Les nids-de-poules trompent le conducteur : la route est ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les envahisseurs : les ennemis qui viennent prendre l'île.
Des canaris : des terrines de terre cuite, sans anse.
Un panier imperméable à l'eau : qui ne laisse pas passer l'eau, comme le manteau imperméable.
Faire l'ascension : monter au sommet.

ÉCRIVONS

Je relève dans la lecture les noms :

Des soldats du fort : des ..., des ..., des ...
Des armes du fort : des ..., un ..., des ...
Des coquillages : des ..., des ..., des ..., des ..., des ..., des ...



3. — *Le jardin zoologique*

1. — Dans les basses branches d'un poirier, deux aras ont une sérieuse discussion. Sans doute veulent-ils attirer l'attention des visiteurs sur leur magnifique plumage rouge, vert et bleu ou sur leur adresse à se maintenir en équilibre dans des positions difficiles. Leurs battements d'ailes, leurs cris rauques émeuvent les autres oiseaux dans les volières. C'est bientôt un vacarme étourdissant.

2. — Comme s'ils étaient satisfaits d'avoir réveillé toutes les familles emplumées, nos deux aras sont d'ailleurs devenus bons amis. Ils offrent aux curieux le spectacle d'un couple très uni. Côte à côte, solidement cramponnés à la branche par leurs puissantes serres, ils lissent maintenant les plumes écarlates et bleues de leurs ailes. Ils restent insensibles aux malédictions du perroquet prisonnier dans sa cage.

Jacquot somnolait et rêvait des jeux avec ses frères dans la forêt natale, lorsque les cris des aras l'ont brutalement ramené derrière ses barreaux. Jacquot réveillé crie et mord furieusement les barreaux insensibles. Ah! s'il était libre comme les aras!

3. — Une famille de perruches vertes à collier rouge et bec jaune, réveillée dans ses rêves de ciel bleu et de liberté, joue à la balançoire et fait des prouesses d'équilibre. Le trapèze et la voltige

n'ont pas de secrets pour la famille Perruche. Mais comme elle se sentirait mieux sur les tiges souples des grandes orchidées!

Des oiseaux-mouches colibris volètent sans fin dans tous les coins de la volière. Ils regrettent le jus sucré d'autrefois dans les calices des flamboyants en fleurs, dans les corolles des hibiscus. Ils regrettent la compagnie des anolis dans les bougainvillées grimpantes.

4. — Un héron solitaire, les yeux mi-clos, une patte repliée sous le ventre, méprise tout ce remue-ménage et revoit des tilapias happés dans leur course, le soir dans les marais. Il se souvient des grandes parties de pêche avec ses cousins échassiers et des festins de crabes dans les marigots. Le bec glissé sous une aile, il regarde sans voir les allées et venues d'un couple de cormorans, qui ne retrouvent pas la grande mer en s'ébattant dans le bassin trop peu profond.

5. — Enfin voici toute la troupe des faisans, gélinottes, perdrix et tourterelles qui fait bon ménage avec les canards et les sarcelles. Ceux-ci revoient les grandes migrations qui les conduisaient, d'une île à l'autre, jusqu'en Amérique.

6. — Pierre quitte les volières pour s'arrêter devant la tribu remuante des singes toujours inspirés pour de nouvelles grimaces. Des sajous se balancent, suspendus par la queue à une branche d'amandier. Quelle agilité et quelle adresse! Ah! s'ils pouvaient encore grimper aux lianes et courir dans les branches des acajous de leur Guyane natale, au-dessus des grands balisiers et des hautes fougères! S'ils pouvaient raconter les bons tours qu'ils ont joués à leur voisin de captivité, Creco, l'alligator, sur les bords de la rivière Maroni!

C'est bien la cage des singes qui attire davantage les curieux, grands et petits. Une cacahuète est pour eux un régal délicieux; mais ne vous avisez pas de leur tendre une coquille vide!

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Ils restent insensibles aux malédictions - Des prouesses d'équilibre - Un héron - L'alligator - Une cacahuète.

ÉTUDIONS LES NOMS

Les oiseaux, les volailles vivent dans une volière.
Les pigeons bâtissent leurs nids dans le ...
Dans la terre, le lapin se creuse un ...; parfois, il vit dans un clapier.
Les moutons s'abritent dans la bergerie.
Les porcs vivent dans la ... et les chevaux dans l'écurie.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le perroquet est en colère contre les aras, il leur souhaite du mal, il crie et leur lance des malédictions.
Des prouesses d'équilibre : des tours d'adresse difficiles.
Les migrations : les grands voyages qui conduisent les oiseaux migrateurs des îles vers le continent.

ÉCRIVONS - Les oiseaux du jardin zoologique

Dans la lecture, je relève le nom des oiseaux :

Les ... aux plumes écarlates, le ... bavard, les ... à collier rouge, les oiseaux-mouches, le ... aux longues pattes, les ... et les ... aux pattes palmées, les ... aux belles plumes, les ..., les ... et les ...



4. — *Souvenirs de Guyane*

1. — Pierre s'est arrêté devant la grille de Croco l'alligator. Croco n'est pas aussi remuant que ses voisins les singes. Il est presque toujours assoupi, les paupières baissées, le cou hors de l'eau posé sur une grosse pierre plate. Croco somnole et poursuit toujours le même rêve triste, revit les mêmes regrets. Si Pierre pouvait suivre le rêve de l'alligator, il connaîtrait son histoire.

2. — « Je suis né, à la saison des grandes pluies, sur les rives du grand fleuve Maroni, qui descend en bouillonnant des monts Tumuc-Humac, en Guyane.

» J'ai grandi à l'ombre des grands palétuviers, heureux et sans souci. J'ai couru sur leurs racines et j'ai grimpé sur leurs troncs penchés au-dessus du fleuve. J'ai joué à la course avec les tortues et je suis toujours arrivé le premier. J'ai mordu la queue des serpents et j'ai ri de leurs colères.

» J'ai toujours été bon avec les oiseaux. Certains venaient se poser sur mon dos et jusque sur mon nez pour manger les vers que je ramenais de la vase. Je ne leur ai jamais coupé une aile ou une patte.

3. — » Tous les jours, je prenais de bons bains dans le fleuve. Je m'élançais d'une racine de palétuvier et je faisais un grand plongeon. Je battais l'eau de ma queue et des gerbes de gouttes jaillissaient de toutes parts.

» Puis, je venais me chauffer au soleil, sur la berge. Il y avait un endroit que je préférais. C'était, près du gros tronc de mahogany abattu par la foudre, un trou dans la vase, au milieu des roseaux. Le fond du trou contenait toujours un peu d'eau. Sur le rebord, une grosse pierre presque plate, sans aspérités, servait de reposoir à ma tête. J'ai passé là des heures délicieuses, seul, écoutant le vent dans les roseaux et les oiseaux dans les arbres.



4. — » Je voyais passer les pirogues des chercheurs d'or, qui remontaient vers la source des rivières où l'on trouve encore des pépites. Quand j'avais faim, je plongeais et je capturais des poissons et des serpents d'eau. Je jouais avec mes frères et je m'aventurais loin dans la forêt, en suivant les marigots. Les fourmis, les moustiques et les araignées géantes me rendaient visite, mais ma peau déjà dure et coriace restait insensible à leurs attaques.

5. — » Un matin, j'étais parti comme à l'ordinaire explorer un petit marigot que je ne connaissais pas encore. Comme le soleil était au milieu de sa course, j'arrivai dans une clairière où des petits d'hommes tout nus jouaient et couraient. J'étais curieux. Je me cachai bien dans les joncs et m'avançai encore. Mais l'un d'eux dut m'apercevoir. En un clin d'œil, tous avaient disparu.

6. — » Soudain je me vis entouré par des hommes armés de pieux et de cordes. Je cherchai à fuir. Trop tard! Déjà un lasso me muselait, un pieu clouait ma queue dans la vase. J'étais prisonnier... »

Une mouche trop hardie s'est posée sur la paupière de l'alligator. Croco cligne de l'œil; son rêve est fini. Il le reprendra demain et reverra chaque jour son enfance heureuse, sur les berges du grand fleuve, à l'ombre des palétuviers couverts de lianes dans lesquelles courent les singes batailleurs.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

L'alligator somnole - Les monts Tumuc-Humac - Le tronc de mahogany - La peau coriace - Explorer - Des pieux.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS
formés avec des noms ou des verbes

Les singes aiment la bataille : ils sont batailleurs ; ils aiment aussi les disputes, les querelles ils sont ...
Les écoliers aiment le jeu : ils sont ...
Les bébés aiment rire : ils sont ...
Les hommes aiment fumer : ils sont ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Croco somnole : il sommeille, il dort presque.
Des pépites : des grains d'or.
Une peau coriace : dure comme du cuir.
Des pieux : des morceaux de bois ou de fer pointus.
Un lasso : une longue corde qui s'enroule facilement.

ÉCRIVONS : L'histoire de l'alligator

Croco est né en ... Il se baigne dans le ... Il voit passer des ... Sa peau coriace reste insensible aux piqûres des ..., des ... et des ... Mais un jour, Croco a été trop ... Un ... l'a muselé, un ... l'a cloué dans la vase. Il était ...

Laissera-t-on mourir les bananiers?

1\. — C'est le Carême. C'est la saison sèche. Pas la moindre averse depuis deux mois. Les pâturages des Grands Fonds ont jauni. Les paysans s'inquiètent. Combien de temps encore le bétail trouvera-t-il sa nourriture? Le soleil a brûlé l'herbe qui borde les chemins. Sèche et coupante, elle est redoutée maintenant des petits diablotins qui courent pieds nus. La terre se fend en larges crevasses. Églette, depuis une semaine, s'amuse à combler celle qui sillonne l'allée du jardin. Elle y a déjà laissé glisser des cailloux, des coquillages, des brindilles. Mais chaque jour, la crevasse s'élargit davantage.

2\. — La terre a soif. Les palmiers, là-haut, sont atteints et souffrent. Leurs longues feuilles jaunies ont perdu leur brillant et retombent le long du tronc, tristement. Les hibiscus se referment longtemps avant la nuit et leurs têtes se courbent d'accablement.

3\. — Et les bananiers? Laissera-t-on mourir les bananiers? Ce n'est pas possible. Depuis des mois, ils ont grandi, ils ont grossi, ils se sont fortifiés. Les hommes les ont soignés et, fidèles, ils portent pour la plupart la promesse d'un régime lourd et vigoureux. Que feraient tous ceux qui travaillent dans la bananeraie? Que feraient les coupeurs? Les emballeurs? Les camions resteraient-ils immobilisés? Et les grands cargos-bananiers seraient-ils condamnés à demeurer au port? Il faut sauver les bananiers menacés. Les hommes sauveront les bananiers.

4\. — On fait courir sur le sol de longs tuyaux. Au bout, là-bas, près de la rivière, une pompe. Ici, dans le champ, un tourniquet aux longs bras. Le géreur fait un geste, donne des ordres : l'eau merveilleuse jaillit. Oh! le beau nuage qui flotte au-dessus des feuillages assoiffés et les abreuve de sa fraîcheur! Silo qui assiste à la scène voit les gouttelettes brillantes rouler sur les feuilles et pénétrer

au cœur des bananiers. « Comme ils doivent se réjouir de boire à leur aise », pense-t-il.

5. — Si le géreur n'était pas là, Silo se glisserait dans la bananeraie. Il se mettrait sous le jet et prendrait une bonne douche. Voilà bien longtemps qu'il ne s'est pas douché : les citernes sont vides et l'eau de la ville est coupée plusieurs heures durant. Cela le reposerait, car la chaleur est accablante. Pas un souffle ne rafraîchit l'air embrasé. Silo, le premier, mais les grandes personnes surtout, et les bêtes qui halètent, et les plantes qui s'écrasent, tous attendent, attendent la pluie qui rafraîchit et qui rend la vie.

6. — Cependant, l'eau gicle régulièrement du tourniquet. Silo suit des yeux le jet qui s'échappe, en bouillonnant. Il regarde les fines gouttelettes se marier avec les rayons du soleil, et miracle, elles se transforment en un voile multicolore qui flotte, se désagrège et se reforme. C'est un spectacle merveilleux. Silo est ravi.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les paysans s'inquiètent pour le bétail - De longs tuyaux - La scène - Les bêtes halètent - L'eau gicle - Le voile se désagrège.

ÉTUDIONS LES NOMS

Un petit brin de bois est une brindille.
Une coque fragile comme celle de l'œuf est une ...
Une petite goutte est une gouttelette.
Une petite ... est une fleurette.
La ..., fruit du noisetier, est plus petite que la noix.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le géreur : l'homme qui dirige, qui gère la propriété.
Les feuillages sont assoiffés : ils ont soif, ils voudraient boire, être abreuvés.
Les bêtes halètent : elles respirent rapidement parce qu'elles sont oppressées par la chaleur.
Le voile multicolore, qui a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se désagrège, disperse toutes ses gouttelettes d'eau.

ÉCRIVONS

N° 1 - Comment est devenue l'herbe qui borde les chemins ?
N° 2 - Comment sont les feuilles des palmiers ?
Que font les hibiscus ?
N° 6 - En quoi se transforment les fines gouttelettes ?

Les citernes seront pleines

1. — La pluie est arrivée tout d'un coup. Depuis deux jours, le bleu du ciel n'était plus si pur. De gros nuages violacés arrivaient lentement de l'horizon et, par moments, effaçaient le soleil. On s'amusait à suivre leur ombre sur les champs de cannes. Chacun se réjouissait à la pensée d'entendre bientôt le tambour de la pluie sur les tôles. Vers le milieu de l'après-midi, la nuée creva. Et brusquement, l'averse s'abattit.

2. — Voilà une heure que, sur les toits, s'écrasent des gouttes grosses comme des pois. Les vibrations des tôles sous le choc forment une musique que le retour rageur de l'averse amplifie par moment. Les gouttelettes, qui rebondissent au ras du toit, tissent une nappe ouatée que le vent balaie et désagrège.

La terre, altérée, aspire la première eau, tel un enfant assoiffé, dont les lèvres avides tirent le jus d'une orange. Maintenant, elle boit goulûment. Elle se gonfle, retrouve ses forces, se remet à vivre. Les crevasses qui la déchiraient se cicatrisent. Toute la végétation s'ouvre à la pluie brutale. Les feuillages se redressent et respirent amplement. Une nouvelle vie commence. La campagne reverdit.

3. — Comme un essaim bruyant, les gamins jaillissent des maisons. Silo, Surtain et tous les autres courent sous la pluie tiède qui coule sur leurs bras et leur dos. Ils ont tout juste protégé leurs chevelures. Sous la galerie, les filles qui jouaient à la maman recueillent l'eau des gouttières qui débordent. Églette laisse pendre au-dehors ses petits bras et pousse des cris de joie. Elle s'efforce, en vain, de retenir quelques gouttes dans ses mains. Les plus grandes font provision d'eau : « Nous allons préparer le café et le chocolat », disent-elles. — « Puis, nous ferons la dînette. » — « Et ensuite, nous laverons notre vaisselle. » Les plus petites s'assoient sur le bord de la galerie et tendent bras et jambes vers les filets d'eau qui dégoulinent. Elles frémissent de plaisir.



4. — Fanny, dans le bourg, est surprise par l'averse. Il est impossible d'avancer sous un tel déluge. Elle se réfugie vite dans la boutique de l'épicière.

— Ah! Madame, quel bonheur! Les citernes seront pleines.

— C'est vrai, ma chère, nous manquions d'eau. Le bétail a souffert.

— Les plantations de cannes dépérissaient à vue d'œil.

— On va pouvoir semer de la salade.

5. — Tandis que Fanny et l'épicière poursuivent leur conversation, les ouvriers des champs s'abritent comme ils peuvent, sous les manguiers. Ils regardent l'eau ruisseler sur les larges feuilles des « siguines ». Les plus courageux, d'un coup de sabre, coupent une feuille de bananier pour s'en faire un capuchon.

6. — Mais la pluie cesse vite. Le soleil radieux sort des nuages et brille de nouveau. Une buée douce et tiède s'élève des toits et de la route. Des ruisselets d'eau rougeâtre coulent dans les chemins. La tentation est forte pour les petits. Ils sortent à l'instant de leurs abris et, sans même enlever leurs sandales, pataugent dans les rigoles. L'un d'eux suit la feuille que le courant emporte. Un autre y jette un bouchon. Le bateau improvisé tourne sur lui-même et part.

Un appel retentit. C'est la maman de Silo et de Surtain qui appelle ses enfants. Elle les trouve pieds nus, jouant près du ruisseau.

— Où sont vos chaussures ? interroge-t-elle.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Un essaim bruyant - Les filles recueillent l'eau - Les petits s'assoient. - Des ruisselets rougeâtres - Les enfants pataugent.

ÉTUDIONS LES NOMS
qui désignent des plantations

Un champ de bananes est une bananeraie.
Dans l'oasis, l'ensemble des palmiers forme la ...
Un bois de cocotiers est une ...
Une roseraie est un grand massif planté de ...
Une ... est un grand bois de châtaigniers.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le tambour de la pluie : le bruit des gouttes sur les tôles imite le bruit des baguettes sur les tambours.
Un essaim est l'ensemble des abeilles qui s'échappent d'une ruche. Dans la lecture, la troupe des enfants.

ÉCRIVONS
au pluriel en nous aidant de la lecture - N°s 2 et 3

Le feuillage se redresse. Les ...
Une grosse goutte s'écrase. Des ...
Le gamin jaillit de la maison. Les ...
La fille qui jouait à la maman recueille l'eau de la gouttière qui déborde. Les ...

La sarigue, le serpent et la mangouste

1. — Les rayons de la lune filtraient à travers les gros bouquets de bambous. La Rivière Blanche bondissait de rocher en rocher et roulait ses galets ronds vers le barrage de l'usine, plus bas. De grosses gouttes d'eau tombaient des feuilles des mahoganys sur les balisiers qui poussaient à leur pied. Un nuage avait crevé sur le morne des Olives; mais, maintenant, le ciel était pur dans la vallée et sur la montagne.

2. — Manicou, la sarigue, frotta ses yeux éblouis par le clair de lune. Elle avait l'habitude de dormir dans le pied de cette touffe de bambous, entre les racines, au cœur de la grande forêt qui couvre le sommet et les pentes du morne des Olives. Après les longues journées dans la forêt, à la recherche des rats, des lézards, des avocats et des mangos, la sarigue rentrait chaque soir, par le même chemin, à son abri nocturne.

3. — Quand le crépuscule descendait sous le parasol des hautes fougères, quand les lucioles commençaient leurs danses folles dans les minces lianes suspendues aux branches des mahoganys, les grandes herbes s'écartaient, sur le talus qui surplombe la Rivière Blanche. Un frémissement les secouait sans bruit. C'était Manicou qui rentrait à ses bambous. Elle se glissait sous les larges feuilles des balisiers aux fleurs rouges, frottait son museau au tronc d'une grosse fougère, vérifiait que son nid de feuilles sèches n'avait pas été dérangé et la sarigue s'installait pour la nuit.

4. — La nuit arrivait très vite dans la forêt. Les rayons du soleil couchant éclairaient encore la cime des grands arbres quand l'ombre envahissait déjà les bouquets de bambous et les touffes de balisiers près de la Rivière Blanche. L'ombre s'étendait rapide-

ment sur les pentes du morne et gagnait le sommet. Le ciel devenait clair; la forêt devenait sombre.

On n'entendait plus alors que le bruissement de la multitude des insectes, le chant des crapauds et des rainettes, le murmure de la Rivière Blanche sur les galets. La brise du soir s'attardait dans les grands bambous et froissait leur chevelure. Les rayons de la lune jouaient dans les petites cascades de la rivière, se posaient sur les galets humides, éclairaient une écrevisse sur une plage de sable.

Le morne des Olives se reposait des chaleurs de la journée.

5. — C'est alors que Nô, le grand serpent trigonocéphale, commençait sa ronde dans la clairière de Deux-Choux.

Au clair de lune, silencieusement, dans les herbes mouillées, le serpent quittait sa retraite du jour. La tête dressée, il rampait sous les hautes fougères, visitait les balisiers, contournait les gros troncs, s'insinuait dans les racines des bambous, sans bruit.

Parfois Nô arrêtait sa marche invisible, roulait ses anneaux sous une large feuille, reposait sa tête dans l'herbe. Il attendait un moment le passage d'un nuage devant la lune, puis reprenait sa silencieuse et solitaire promenade nocturne. Mais les grandes herbes s'inclinaient sur son passage, mais les insectes se taisaient, mais les crapauds et les rainettes fermaient les yeux.

Un frisson de mort parcourait la trace du serpent.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les mahoganys - Son abri nocturne - Le crépuscule descendait - Le serpent trigonocéphale s'insinuait.

ÉTUDIONS LES MOTS

La brise s'attarde, elle reste plus longtemps, plus tard.
Une fois les arbres coupés, la clairière s'agrandit, devient plus ...
Je tire sur la liane : elle s'allonge, devient plus ...
Le soir rend la sarigue plus ... : elle est attristée.
Le serpent s'est mis à plat sur le sol : il s'est ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Un abri nocturne : pour la nuit.
Les fougères étalent leurs feuilles en forme de parapluie, de parasol.
La multitude : le très grand nombre des insectes.
Le serpent s'insinuait : se glissait sans bruit.

ÉCRIVONS : Manicou dans la forêt tropicale

N° 2 - Où dormait la sarigue ?
Que mangeait-elle ?
N° 3 - Où frottait-elle son museau ?
N° 5 - Qui commençait sa ronde dans la clairière ?

2. — *Le serpent trigonocéphale*

1\. — Nô est le seigneur de la clairière de Deux-Choux. Il est venu y établir ses quartiers par une chaude journée de la dernière saison sèche.

Ce jour-là, Nô le serpent quitta le Grand Piton où il était né il y a bien des lunes. La sécheresse du Carême avait chassé tous les petits animaux du Grand Piton vers la Rivière Blanche presque à sec. Nô n'avait pas mangé depuis des semaines. Pas de petite sarigue, pas de mulot; les crapauds se terraient. C'était la famine. La belle peau écailleuse de Nô se plissait. Un soir, après avoir rampé toute une nuit et toute une journée, le serpent arriva à la clairière.

2\. — La clairière de Deux-Choux était voisine de la touffe de bambous où Manicou avait installé son nid. Au cœur de la forêt, c'était un petit espace déboisé. La foudre était tombée là un jour d'orage, avait incendié les bois morts, les fougères et les lianes, avait calciné les grands arbres dont les branches maintenant ne portaient plus de feuilles.

Pendant tout un carême, les petits animaux de la forêt avaient tenu dans la clairière leurs assemblées nocturnes. Dès les premiers rayons de la lune ronde, les petits museaux perçaient les herbes de la lisière, tandis que les oiseaux formaient le cercle dans les basses branches.



Mais, avec les premières pluies, les crosses de fougères, les lances de balisiers avaient bientôt percé le sol noirci. Elles formaient avec les herbes un épais fourré, retraite sûre pour un serpent.

3. — La sarigue avait aperçu Nô un jour, et n'allait plus dans la clairière. Elle avait parlé de ce voisin dangereux à son amie Cizelle, la mangouste.

Cizelle vivait avec sa famille, trois petites mangoustes aux dents fines et pointues, dans le tronc creux d'un mahogany, à la limite de la forêt de bambous. Le voisinage de Nô ne l'inquiétait pas et elle avait promis à la sarigue de débarrasser de l'intrus la clairière de Deux-Choux. Mais le grand serpent était prudent et fort. Il serait difficile de le surprendre.

4. — Pourtant, il fallait le chasser sans tarder. Car il lui arrivait de quitter la clairière et de venir en reconnaissance dans les parages des bambous de la sarigue. Manicou l'avait vu un jour accroché à une grosse feuille de fougère, sur son chemin. Elle avait dû refaire un autre sentier pour gagner son gîte. Une autre fois, Nô s'était caché sous une grosse pierre plate, tout près de l'abreuvoir de la sarigue. Un crapaud, dissimulé sous une motte de terre, avait averti Manicou à temps.

5. — Manicou pensait qu'il n'était plus possible de continuer à vivre dans ce coin de la forêt du morne des Olives, avec un voisin aussi dangereux. La journée, elle poussait des reconnaissances loin dans la vallée, à la recherche d'un bouquet de bambous hospitalier. La nuit, elle ne dormait que d'un œil. Toujours, la petite sarigue était en alerte. Il fallait partir. Il fallait quitter ce coin de forêt qui avait vu ses ébats au clair de lune, lorsqu'elle était encore toute jeune, avec ses sœurs et ses cousines. Il fallait abandonner les chemins coutumiers, dont elle connaissait tous les creux, toutes les bosses et toutes les fleurs sauvages. Il fallait s'éloigner de la clairière de Deux-Choux.

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La sécheresse avait chassé - Débarrasser de l'intrus - Le tronc creux - Gagner son gite - L'abreuvoir.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

La sarigue abandonne son chemin coutumier : chemin qu'elle a coutume, qu'elle a l'habitude de suivre.
Elle cherche un coin de forêt qui la recevra mieux : un bouquet hospitalier.
Le chien a l'habitude de vivre dans la maison, avec la famille : c'est un animal ...
Le serpent change de peau à toutes les saisons : c'est un changement ...
La cerise est mûre au printemps : c'est un fruit ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le serpent est venu établir ses quartiers : s'installer pour une saison. C'est un intrus : un étranger à la clairière.
Le gite : le nid, l'abri de la sarigue.
Les crosses de fougères, les lances de balisiers : les pousses arrondies en forme de crosse ou droites comme des lances.

ÉCRIVONS : Le serpent et la mangouste

N° 1 - Pourquoi le serpent a-t-il quitté le Grand Piton ?
N° 3 - A qui la sarigue a-t-elle parlé de son dangereux voisin ?
Comment vivait la mangouste?
N° 4 - Où le serpent se cachait-il parfois ?



3. — *Sauvée par la mangouste*

1. — Un soir, la sarigue rentrait pour la dernière fois à son nid. Elle était bien fatiguée et se sentait triste. Toute la journée, elle avait travaillé à un nouveau nid, plus bas, au-dessous du barrage. Demain, elle s'y installerait.

Pour arriver à son nid, Manicou détourna son chemin par le mahogany de Cizelle. Elle voulait lui faire ses adieux. Mais la mangouste n'était pas rentrée. Cela parut bizarre à la sarigue. D'ordinaire, au coucher du soleil, Cizelle et sa famille étaient toujours installées dans le tronc creux, attendant la nuit pour leur chasse.

Un crapaud, familier du coin, indiqua à Manicou le chemin emprunté par les mangoustes. C'était précisément la direction du nid de la sarigue. Manicou prit le chemin. Elle se sentait encore plus lasse et plus triste, comme si un malheur planait sur la forêt.

2. — A quelques fougères de marche, Manicou rencontra la famille mangouste. L'ombre emplissait le sentier. La sarigue bavarda un instant et reprit courage. Elle raconta à la mangouste ses projets du lendemain avant de poursuivre son chemin vers son nid.

Cizelle, ce soir-là, se montrait bien nerveuse. Par moments, ses babines se retroussaient et découvraient des dents acérées comme des alènes. Ses yeux étaient rouges. Sa queue lui battait les flancs. Manicou comprit bien que le danger devait être proche et redoubla de prudence. La mangouste la suivit de loin...

3. — Dans le silence du soir, un cri monta, un cri d'angoisse et de terreur. Sur le chemin de la sarigue, Nô était dressé, ses petits yeux étrangement fixés dans ceux de Manicou, clouée sur place par la frayeur. Un autre cri répondit, un sifflement aigu, un cri de bataille; puis, un bond dans les herbes. La mangouste était là.

4. — Le serpent n'hésita pas. Il quitta la sarigue et fit face à la mangouste. Roulé dans ses anneaux, sa tête se balançait au ras du sol, touchait presque le museau de la mangouste. Sa langue passait et repassait entre ses lèvres. Le serpent savait qu'il devait mordre pour que la mangouste abandonne le combat. Cizelle savait qu'une seule morsure la perdrait. Nô fixait les yeux de la mangouste. Tout le corps de Cizelle, les reins bandés, était tendu vers le nez du serpent. Tremblante de peur, la sarigue s'était écartée.

5. — Comme une flèche, la tête de Nô se lança sur l'échine de la mangouste. Cizelle bondit et retomba sur les anneaux du serpent. Le serpent l'avait manquée. L'espace d'un éclair, elle mordit le nez de Nô, enfonça ses canines dans le crâne, ne lâcha plus. Elle roula avec le serpent dans les herbes. Nô se tordait; la mangouste s'arc-boutait, s'agrippait, était renversée. Mais les petites mâchoires ne desserraient pas leur étreinte. Les forces du serpent faiblissaient. La mangouste serrait toujours.

6. — Quand la lune se leva, Cizelle desserra les dents. La tête de Nô retomba inerte sur ses anneaux. Manicou s'approcha, toujours tremblante. Les petites mangoustes entouraient Cizelle et le serpent mort. Un grand soupir de soulagement parcourut la clairière de Deux-Choux, près de la Rivière Blanche, au pied du morne des Olives.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Des dents acérées comme des alènes - La frayeur - La mangouste s'arc-boutait, s'agrippait - Leur étreinte.

ÉTUDIONS LES MOTS terminés par URE

La mangouste est mordue : elle reçoit une morsure.
Le serpent est blessé : il reçoit une ...
Mon couteau me coupe le doigt : j'ai une ...
Je vais chez le coiffeur : il me fera une ...
A l'école, je fais de la lecture : j'apprends à ...
je fais aussi de l' ... : j'apprends à écrire.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Des dents acérées : dures comme de l'acier, fines et pointues comme des alènes : l'outil du cordonnier pour percer le cuir.
Les reins bandés : les muscles des cuisses tendus comme un ressort prêt à se détendre.
La tête inerte : sans vie.

ÉCRIVONS : Le combat du serpent et de la mangouste

N° 3 - Par qui est poussé le cri d'angoisse et de terreur ?
Par qui est poussé le cri de bataille ?
N° 5 - Qui attaqua le premier et comment ?
Comment attaqua la mangouste ?



Le conte des fleurs de cannes

1. — *Que la fleur de canne est belle !*

1. — Le soleil montait chaque jour un peu plus haut dans le ciel. La fraîcheur du matin ne s'attardait plus longtemps dans les champs. La rosée qui humectait l'herbe rase scintillait un instant aux premiers rayons de soleil et disparaissait aussitôt. Les cannes achevaient leur croissance. Les vieux plants grossissaient et gonflaient de sève sucrée leurs tiges charnues. Les feuilles, longs rubans verts, flottaient au vent et bruissaient. Le moment approchait où l'on verrait sortir de sa couronne feuillue la fleur argentée. Les hommes, qui parcouraient les chemins tracés dans la campagne, cherchaient à découvrir celle qui se montrerait la première. Dès qu'ils étaient levés, les habitants des cases bâties en bordure des champs venaient voir si la canne commençait à fleurir. Les enfants engageaient des paris.

2. — La fleur dont on attendait la venue ne se montra pas seule. Elle apparut accompagnée de toutes ses sœurs. C'est par milliers, dans un extraordinaire feu d'artifice, que les cannes fleurirent. Les fleurs s'allongèrent très vite et devinrent des plumeaux soyeux. Portés par une tige souple et fine, ceux-ci s'offraient à l'alizé qui passe... Ployant sous la caresse, puis se redressant, ils ondulaient tels des flots argentés. Le mouvement allait en s'élargissant et partait mourir au loin, à l'horizon. Là-bas, les fleurs se confondaient et se perdaient dans le ciel, mais, tout près, elles se détachaient sur l'azur et prenaient un relief saisissant.

3. — « Que la fleur de canne est belle ! » répétait Mme Arbois qui s'était arrêtée pour admirer le spectacle qui s'offrait à ses yeux émerveillés. « Une gerbe de ces fleurs ferait un bel effet dans ma salle de séjour. Les anthorium que j'avais achetés chez le fleuriste la semaine dernière sont justement fanés et je n'ai rien pour les remplacer. »

4. — Mme Arbois quitta la route et s'approcha du champ

de cannes. Elle hésita quelques minutes, estimant sans doute qu'elle était bien petite et les cannes bien hautes. Mais son envie d'emporter des fleurs de cannes était si forte qu'elle pénétra dans le champ, choisit les plus belles et se mit à cueillir. De la main gauche, elle courbait la tige souple, maintenait celle-ci baissée, tandis que de la main droite elle cueillait, avec une longue queue, la fleur convoitée.

5. — Mme Arbois cueillit donc une grosse brassée de fleurs de cannes et la ramena chez elle. Très soigneusement, elle recoupa les tiges et les plongea dans un vase de cristal au fond très épais. Puis, elle les écarta, en s'efforçant toutefois de les disposer de façon irrégulière. Ses doigts agiles composaient peu à peu un fort joli bouquet. Enfin, elle se recula pour juger de l'ensemble. « Cela fait bien », dit-elle. Satisfaite, elle plaça le vase sur le bureau.

C'est ainsi que les petites fleurs de cannes pénétrèrent un matin dans la demeure de M. Arbois.

(A suivre.)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

La rosée humectait - L'herbe rose scintillait - Ployant sous l'alizé - Un relief saisissant - Le spectacle - Les anthorium.

JE CONJUGUE au temps présent

Aujourd'hui, je coupe une fleur de canne.
Tu confectionnes un bouquet.
Maman admire le vase.
Nous disposons les fleurs sur le bureau.
Vous découvrez le premier plumeau soyeux.
Les fleurs ondulent sous la caresse du vent.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La rosée humectait : mouillait l'herbe.
Ployant : se penchant, s'inclinant sous la brise.

ÉCRIVONS les adjectifs qualificatifs

pris dans la lecture n° 1, qui disent comment sont :

L'herbe ...
Les tiges ...
La couronne ...

Les plantes ...
Les rubans des feuilles ...
La fleur ...



2. — Reverront-elles le ciel bleu?

1. — Le premier jour, tout alla bien. Elles étaient très fières d'avoir été choisies parmi toutes les autres pour parer la demeure d'une grande dame. Elles se tenaient bien droites sur leurs tiges. Elles buvaient à longs traits l'eau claire que Mme Arbois avait versée dans le vase à leur intention. Le soleil ne les brûlait plus et elles appréciaient la fraîcheur de la maison. Les enfants les caressèrent le soir, à leur retour de l'école. M. Arbois, lui-même, s'arrêta un moment pour les admirer. Il en fit des compliments à sa femme.

2. — Nos petites fleurs étaient très flattées. Si elles l'avaient pu, elles auraient rougi de plaisir. Et que de choses nouvelles et étranges elles découvraient! Quoi! le soir, ce n'est pas la nuit dans la maison des hommes? Quoi! le soir, les hommes ne voient pas les étoiles quand ils s'endorment? Elles, qui n'avaient entendu que le chant du vent dans les feuilles connurent la musique des hommes. Elles connurent tant et tant qu'elles s'endormirent tard et que le lendemain, lorsque le jour se montra, elles se sentirent très lasses. Elles tentèrent de redresser la tête : leurs efforts furent vains.

Elles avaient perdu leurs forces de la veille et elles demeuraient là, alanguies.

3. — Déjà, elles regrettaient le soleil qui réchauffe, l'humidité du sol qui apaise la soif. Comment vivre sous une voûte sans couleur et sans nuages? Ah! les petites fleurs de canne voulaient revoir les nuages courir dans le ciel bleu. Déjà, la musique des hommes ne leur plaisait plus : elle était trop bruyante. Combien était plus mélodieuse celle de l'alizé!

4. — Malgré les soins assidus de Mme Arbois, les petites fleurs dépérissaient à vue d'œil. Elles avaient déjà perdu leur bel éclat argenté. On ne les reconnaissait plus, elles qui la veille étaient si fraîches et si fières.

5. — Cependant, les petites fleurs de cannes tinrent encore une nuit. Elles firent de vilains rêves où les étoiles tournoyaient pêle-mêle. Mais le lendemain, à l'heure où le coq appela le jour nouveau, toutes se détachèrent et tombèrent comme un fin duvet autour du vase. Quel sort les attendait, maintenant? Mme Arbois n'allait-elle pas tout à l'heure donner l'ordre de les ramasser et de les enfouir?

6. — A ce moment, Mme Arbois ouvrit, comme à l'accoutumée, portes et fenêtres. Un courant d'air frais parcourut aussitôt la maison, emportant sur ses ailes les petites fleurs de cannes. Mme Arbois les vit monter dans un tourbillon. Elles brillèrent un instant dans la lumière du matin et volèrent en toute hâte vers le champ de cannes. Sans aucun doute, elles allaient rejoindre leurs sœurs.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Elles appréciaient la musique mélodieuse de l'alizé.

JE CONJUGUE au temps imparfait

Hier, je caressais les fleurs.
Tu les regardais longuement.
Papa s'arrêtait pour les admirer.
Nous tentions de leur redresser la tête.
Vous regrettiez de les voir faner.
Elles regrettaient le soleil.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les fleurs étaient alanguies : languissantes, sans forces. Elles dépérissaient : elles se fanaient, se flétrissaient.
Comme à l'accoutumée : comme d'habitude, comme elle avait coutume de faire.

ÉCRIVONS : Nos 1, 2 et 3 - Le bonheur des fleurs de cannes

Les fleurs étaient très ... et très ... d'avoir été choisies. Elles ... l'eau et elles ... la musique des hommes. Quand l'aube se leva, elles étaient très ... et ... Mais elles regrettaient l' ... qui apaise la soif et le ... qui réchauffe; elles voulaient revoir le ... bleu, entendre la musique mélodieuse de l' ...

Tu es ma chance

1. — *Tristesse de Lola*

1. — Dans la maison de bambou nichée au creux de la ravine près de la grande bananeraie qui escalade la pente, la tristesse s'est installée l'an dernier. Lola, la dernière petite fille du jardinier, a dû s'aliter.

Lola a toujours été une enfant fragile. Lorsqu'elle était allongée dans son berceau d'osier sous le manguier, les voisines disaient en se penchant sur elle : « Comme elle est petite ! on dirait une poupée. »

2. — Elle était cependant devenue une fillette éveillée, s'intéressant à la vie des plantes et des bêtes. Elle bavardait avec les jardiniers et leur posait de multiples questions. Elle les aidait volontiers à couper les fleurs que les gens de la ville avaient commandées. Tout le monde aimait son fin visage, ses grands yeux noirs, où brillaient l'intelligence et la gentillesse. Depuis quelque temps, hélas ! Lola tombait sans qu'on l'ait poussée et un ouvrier devait la prendre dans ses bras pour la ramener à la maison.

3. — Ses jambes trop frêles ne voulaient plus porter son corps pourtant bien chétif. Le docteur consulté a dit : « Il ne faut plus qu'elle marche. Donnez-lui de la bonne viande saignante, du poisson frais et beaucoup de fruits du pays. Bientôt, elle reprendra ses jeux avec ses camarades. »

4. — Depuis que le docteur est venu, les jours ont passé. Lola est toujours immobilisée dans sa chaise-longue. De la terrasse, elle regarde Josiane et Camille qui sautent à la corde. Elle aimait tant sauter à la corde ! Elle suit des yeux la fuite légère de l'anoli sous les feuilles de bananier. Comme elle serait heureuse d'être l'anoli qui se cache ! Elle interroge l'oiseau-mouche que ses ailes frémissantes soutiennent devant la fleur parfumée. A l'ouvrier qui vient à elle et lui apporte les premières surelles, Lola sourit.



5. — Le sourire de Lola est triste. Ce fruit qu'elle retient dans sa main amaigrie n'est pas le sien, celui qu'elle a cueilli. Subitement, elle éprouve le besoin de sentir la résistance de la branche qu'on incline pour en détacher le fruit. Quand pourra-t-elle toucher l'écorce rugueuse du manguier? Quand ses doigts menus pourront-ils caresser la feuille vernissée de l'arbre à pain? Quand marchera-t-elle enfin parmi les herbes?

6. — Lola rêve, elle ferme les yeux, elle imagine sa course à travers les allées. Il lui semble que demain ses jambes la porteront. Tandis qu'elle se laisse bercer par son rêve, Lola allonge le bras et — surprise! — sent dans sa main la fraîcheur d'une feuille vivante. Elle tire doucement; la feuille résiste. Lola n'ouvre pas les yeux, elle accompagne son rêve dans le jardin, parmi les plantes. C'est un moment délicieux!

Le rêve envolé, il ne reste plus rien à Lola que la petite plante timide qui s'est glissée dans le creux de sa main. « Petite feuille, je ne t'avais pas vue? Pourquoi es-tu venue jusqu'à moi? D'où viens-tu? Tu es pâle comme moi. Es-tu ma sœur? »

(A suivre.)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Un corps chétif - Lola est immobilisée - Josiane et Camille - Sa main amaigrie - La feuille vernissée.

ÉTUDIONS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

Un corps chétif	Une fillette chétive
Un cri vif	Une douleur ...
L'âne est rétif	La bête est ...
Ce garçon est naïf	Cette personne est ...
Il a l'air ...	Il a l'allure pensive
L'homme ... ne fait rien	La femme oisive ne travaille pas.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Des jambes frêles : fragiles, qui ne paraissent pas normalement développées.
La feuille vernissée : lisse, luisante et brillante. C'est le contraire de l'écorce rugueuse.

ÉCRIVONS

Nº 1 - Où est située la maison de Lola ?
Pourquoi Lola s'est-elle alitée ?
Nº 4 - A qui Lola voudrait-elle ressembler ?
Nº 6 - Que fait Lola ?
Nº 6 - Le rêve envolé, que reste-t-il à Lola ?

2. — *La fin de l'épreuve*

1. — « Je suis ta chance, Lola. Je suis fragile comme toi. J'ai grandi trop vite. Pendant que tu dormais, j'ai quitté le support sur lequel je m'appuyais et je me suis penchée vers toi. »

Tout en touchant délicatement la petite feuille vert pâle tachetée de jaune, Lola répète à voix basse : « Oui, tu es ma chance. » Et le soir, elle quitte à regret sa chaise-longue. Retrouvera-t-elle demain celle qui est déjà son amie ?

2. — Le lendemain, lorsque Lola rejoint sa place habituelle, son amie est là qui l'attend. Mais, est-ce bien la petite feuille timide de la veille ? La voilà épanouie, robuste et charnue. Elle lui parle :

— Comme tu as grandi vite ! Comme je voudrais te ressembler !

— Aie confiance, répond l'amie, tu retrouveras bientôt tes forces. Tes joues sont plus rondes et moins pâles que le mois

passé. Tu peux déjà broder un joli napperon pour ta maman. Tu peux lire le dernier livre acheté. Chaque jour qui passe t'offre des occupations nouvelles et tu ne les repousses plus car tu deviens plus forte. Bientôt, tu essaieras de te glisser hors de ta chaise-longue pour faire les premiers pas et tu sentiras sous tes pieds la terre chaude et ferme. Tu n'iras pas loin, la première fois, tu reviendras vite me dire ta joie, mais peu à peu tes promenades seront plus longues; tu partiras avec des amies que tu seras heureuse de retrouver. Tu quitteras pour toujours ta chaise et même — j'en suis triste déjà — tu passeras près de moi sans me voir.

— Comment peux-tu supposer un instant que je t'oublierai? N'es-tu pas ma chance?

3. — Et la conversation qui reprend chaque matin entre les deux amies se poursuit tard dans la soirée. Lola voit sa compagne grandir et se fortifier. Elle n'est plus impatiente de courir dans le jardin pour toucher le cœur des fleurs, elle a sa « chance » à qui elle confie ses désirs et ses projets.

4. — Les jours s'écoulent... Peu à peu, les lèvres et les joues de Lola reprennent leurs couleurs. Ses forces lui reviennent. Un matin qu'elle veut aider son amie à se relever, elle est toute surprise de se tenir ferme sur ses jambes. Instant merveilleux!

Lola s'offre à la lumière dorée puis, s'abandonnant, elle pose sa joue contre la feuille amie et s'élance dans l'allée. L'épreuve est finie. Lola peut se mêler aux autres et jouer.

5. — Mais Lola n'est pas une ingrate. Elle ne veut pas que son amie s'ennuie. Avec précaution, elle coupe la tige trop longue et la place dans une coupe d'eau fraîche. La petite plante soignée par des mains fidèles ne mourra pas. Ses racines s'allongent blanches et fines, ses feuilles s'élargissent, apportant fraîcheur et repos. Lola se penche souvent sur elle : « Tu es ma « chance », petite feuille! tu es ma soeur. »

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Sa place habituelle - Est-ce bien la feuille ? - Aie confiance - Elle ne veut pas que son amie s'ennuie.

JE CONJUGUE au temps futur

Demain, je te soignerai.
Tu pousseras encore.
Ta fleur s'élancera vers le ciel.
Nous resterons amies.
Vous allongerez vos racines.
Elles puiseront l'eau dans la terre.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

La petite feuille est charnue : garnie d'eau puisée par les racines ; c'est le contraire de maigre.
L'épreuve est finie : la maladie qui retenait Lola immobile est terminée.
Lola n'est pas ingrate : elle n'oublie pas, elle conserve le souvenir, elle est fidèle.

ECRIVONS : Nos 3, 4, 5 - Les deux amies

Lola et la feuille reprennent chaque matin leur ... Au fur et à mesure que les jours ..., Lola reprend des forces. Bientôt elle se tient sur ses ... et ... dans l'allée. Lola n'oublie pas la feuille, elle n'est pas une ... ; ses mains ... soignent la petite plante.





Fort-de-France

1. — Sous le ciel azuré des Tropiques, dans la mer bleue des Caraïbes, encadrée de montagnes vertes et mauves, la baie de Fort-de-France offre ses eaux calmes aux voyageurs émerveillés.

Au Nord, les trois pitons du Carbet lancent vers le ciel leurs imposants sommets recouverts de forêts d'un vert sombre. Au Sud, la chaîne des mornes et des plateaux porte des jardins et des vergers avant de finir dans la mer par une côte sauvage.

La ville haute étage ses villas en amphithéâtre sur les mornes qui dominent la ville basse et la Savane, la grande place de Fort-de-France. Au milieu de la Savane, majestueuse, entourée de palmiers royaux centenaires, la statue de l'impératrice Joséphine se dresse toute blanche.

2. — La Savane est fière de ses tamariniers aux branches tourmentées par l'alizé, aux troncs gercés par le vent et le soleil. Elle est fière de ses gazons fleuris autour des terrains de jeux et de ses flamboyants aux milliers de corolles rouges que visitent les verts colibris.

La Savane ouvre sur la baie par le large boulevard du bord de mer. A l'ombre des tamariniers, d'Esnambuc, le corsaire audacieux, regarde obstinément vers le large et cherche à l'horizon, comme autrefois, les frégates et les corvettes en course dans la mer Caraïbe.

3. — C'est le soir qu'il fait bon se promener sur la Savane. La ville, inondée de soleil dans la journée, respire alors les haleines fraîches des grands tamariniers aux fruits succulents. Des parfums de vanille, de cannelle et de noix muscade se mêlent aux senteurs d'algues apportées par la brise marine.

Une marchande de noix de coco, le madras adroitement noué sur la tête, vous offre avec le sourire sa boisson rafraîchissante. Vous boirez à même la noix l'eau savoureuse, douce et légèrement sucrée. Vous mangerez la pulpe au goût de noisette. Puis vous continuerez lentement votre promenade. Il fait si bon!

4. — La mer est très calme; quelques molles ondulations à peine troublées par les jeux d'un poisson volant égaré. La ville est déjà dans l'ombre quand les derniers rayons du soleil mourant dans une gloire de nuages de pourpre dorent encore les murailles blanches du fort Saint-Louis, qui s'avance loin au milieu de la baie, telle une sentinelle veillant sur la cité.

5. — Quelques voiliers et goélettes, ancrés dans la baie, balancent doucement leurs mâts. Toute constellée de lumières, la haute et massive silhouette d'un grand paquebot se découpe sur la mer mauve et le ciel rougeoyant.

Le crépuscule dure peu sous les tropiques. De l'autre côté de la baie, les montagnes élèvent leur grande masse violette au-dessus du village des Trois-Ilets. De petites lumières brillent dans la nuit au

pied de la montagne, laissant deviner les maisonnettes de pêcheurs blotties dans les anses. D'autres s'allument sur les flancs et le sommet des mornes.

6. — Ce soir, Pierre et Françoise quittent à regret le bord de mer. Leurs pensées vagabondent vers les Trois-Ilets et la Pagerie qu'ils visiteront demain.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Un amphithéâtre - L'impératrice Joséphine - D'Esnambuc - Obstinément - Les haleines - Des goélettes - La silhouette.

ÉTUDIONS LES MOTS qui désignent des choses plus petites

La maisonnette est une petite maison.
La ... est une petite chanson.
Un petit savon pour la toilette est une ...
Un petit ... est une camionnette.
Une fourgonnette est un petit ...

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Un amphithéâtre est une grande salle ronde entourée de gradins. Les collines forment comme des gradins autour de la ville.
Des palmiers centenaires : âgés de plus de cent ans.
Les haleines : les odeurs apportées par le vent.
La sentinelle : le soldat de garde.

ÉCRIVONS - Une grande ville des Antilles

N° 1 - Qui se dresse au milieu de la Savane ?
N° 2 - Qui est à l'ombre des tamariniers ?
N° 3 - Quelles odeurs respire-t-on sur la Savane ?
N° 4 - Qui s'avance au milieu de la baie ?
N° 5 - Quels sont les trois bateaux ancrés dans la baie ?

La Pagerie

1. — Au petit matin, Françoise et Pierre traversent le village des Trois-Ilets. Blotti au fond de sa baie, il est encore à demi endormi. Des poules picorent sur la place de briques rouges pilées. Le porche de l'église s'ouvre au fond de la place. Il se souvient d'un matin clair où les cloches sonnaient à toute volée pour dire aux gens des mornes et des ravines, aux gens de la mer comme aux gens de la terre le baptême d'une petite fille née quelques jours plus tôt dans une sucrerie des environs : Joséphine de La Pagerie.

La route traverse de vastes champs de cannes. Leurs « flèches », ces plumeaux soyeux que le vent effiloche, se balancent et ondulent mollement sous la douce brise matinale. C'est une mer d'écume ou un champ de neige balayé par le vent quand les premiers rayons du soleil caressent les innombrables quenouilles blanches.

2. — Le domaine de La Pagerie accueille les visiteurs à la sortie d'un chemin bordé de cocotiers. Il est situé dans un vallon assez large encadré par des mornes. Le vallon est riche en arbres à pain, en manguiers et goyaviers, mais les versants des mornes sont pauvres et austères. L'alizé prend le vallon en écharpe et souffle une brise rafraîchissante.

Le souvenir de Joséphine est ici bien vivant. Son buste de marbre blanc émerge d'un massif de crotons multicolores. Un musée conserve quelques pieux souvenirs et raconte aux visiteurs l'enfance et la jeunesse de la petite Créole : son lit de fillette, un mouchoir de batiste, un châle tricoté par sa « da ».

Le musée s'abrite dans une coquette maison à la terrasse ombragée de fleurs. La maison est bâtie sur l'emplacement de l'habitation des parents de Joséphine. C'est ici que la fillette a vu pour la première fois le balancement des palmes de cocotiers dans le ciel bleu.



3. — Voici le ruisselet presque à sec descendu des mornes en sautant de caillou en caillou, où la petite Yéyette venait jouer et rêver. Un étroit sentier épouse ses méandres et grimpe au sommet de la montagne. Sur les pentes incultes des grands mornes, quelques moutons, quelques cabris broutent une herbe sèche et courte et détalent dès qu'ils aperçoivent une petite caravane. De maigres orangers offrent leurs fruits juteux à la soif des promeneurs.

4. — Françoise et sa petite amie Florette se promènent dans les ruines où grandit Joséphine, il y a bientôt deux cents ans. De la sucrerie exploitée par les parents de Yéyette, seuls quelques pans de murs ont résisté aux pluies torrentielles et aux cyclones. Des lianes les recouvrent, sur lesquelles courent des anolis qui se chauffent au soleil levant. Mais au-dessus des ruines se dresse encore fièrement la grande cheminée carrée.

5. — La cheminée a vu naître la petite Yéyette, elle a vu grandir la fillette heureuse, elle a vu partir un jour pour la France la jeune fille élégante, future impératrice des Français. C'est une bien belle histoire que la vieille cheminée raconte à ceux qui savent l'écouter, assis sous les manguiers, quand l'air chaud vibre de tous les chuchotements d'insectes, quand l'alizé pleure dans les branches des grands filaos, quand le soir les lucioles commencent leur bal.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Le baptême de Joséphine - Le vent effiloche les innombrables quenouilles - Les pluies torrentielles - Les manguiers et les goyaviers.

JE CONJUGUE au temps passé

Hier, J'ai traversé le village.
Tu as regardé la place de l'église.
La jeune fille a quitté le domaine.
Nous avons écouté la tour.
Vous avez pleuré d'émotion.
Les lucioles ont dansé leur farandole.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Le vent effiloche : enlève les fils des plumeaux soyeux, doux et fins comme de la soie.
Un musée modeste : des souvenirs très simples.
Le sentier épouse les méandres du ruisseau : suit tous les détours sans s'en écarter.

ÉCRIVONS - J'écris les sujets des verbes

N° 1 - ... picorent
... s'ouvre
... se balancent
... caressent

N° 3 - Des ... et ... détalent
N° 4 - ... courent
... se dresse fièrement
... ont résisté



La belle histoire de Joséphine la petite Créole

1\. — Françoise et Florette écoutent la vieille cheminée carrée des ruines de la Pagerie :

« Il était une fois une adorable petite fille baptisée Marie-Josèphe-Rose, mais appelée Yéyette par sa maman et par sa « da ». A l'endroit où vous êtes assises s'élevait la maison bâtie par les parents de Yéyette. La petite fille n'avait pas deux ans quand un cyclone renversa la maison. Yéyette se réfugia avec ses parents dans la sucrerie que je dominais. Un autre cyclone a détruit cette sucrerie, mais je suis restée debout pour garder le souvenir de la petite Joséphine et pour raconter son histoire aux voyageurs.

2\. — » Les aïeux de Marie-Josèphe-Rose étaient venus de France il y a bien longtemps, sur un grand voilier. Ils avaient construit l'habitation et la sucrerie. Ils élevaient des cabris, ils cultivaient des cannes et fabriquaient du bon sucre roux. Ils étaient aimés de leurs serviteurs, car ils étaient bons pour les pauvres et les malheureux.

Ils donnaient généreusement les noix de coco, les fruits à pain, les avocats, les mangues et les oranges que fournissait le domaine.

» Yéyette grandissait heureuse et sans souci, aimée de tout le monde, au milieu des fleurs, sous le beau ciel bleu des Tropiques. Elle courait, pieds nus, sur les galets du petit ruisseau qui chante sous les flamboyants; elle jouait sur les petites plages de sable; elle cherchait des écrevisses sous les pierres. Quand elle était fatiguée, elle s'asseyait à l'ombre et enfilait des graines rouges et noires de réglisse, des graines grises de bébelles pour les colliers de ses poupées. Ou bien, elle tressait des petits chapeaux en paille de bakoua. Parfois, elle faisait de longues promenades jusqu'à la mer et ramassait des coquillages pour confectionner des poupées.

3. — » Un jour, Yéyette, déjà grande, se promenait du côté du Croc-Souris, vers le village des Trois-Ilets. Elle rencontra sur son chemin une vieille paysanne qui vendait des coquillages. La jeune fille regarda les coquillages; ils étaient très jolis. Elle admirait surtout une petite porcelaine qu'elle avait prise dans sa main blanche, toute potelée.

4. — » La vieille femme, qui était un peu sorcière, regardait à la dérobée le poignet fin de la petite Marie-Rose; puis elle examina longuement les lignes de la paume, hocha la tête. La sorcière leva les yeux vers la jeune fille, fixa un moment son beau visage et murmura de sa bouche édentée : « Un jour, tu seras plus que reine ». Elle lui donna le coquillage.

5. — » Marie-Rose rentra chez elle toute rêveuse. C'était déjà une jeune fille coquette. Deux grandes tresses de cheveux noirs tombaient sur ses épaules blanches. Elle ne raconta pas à ses parents la rencontre de la vieille femme.

Joséphine passa une mauvaise nuit. Elle revoyait toujours en songe la vieille femme grimaçante. Des couronnes d'or, de perles et de diamants dansaient au plafond une sarabande effrénée; la plus belle faisait mine de se poser sur la tête de la jeune fille, mais s'évanouissait quand Joséphine allait la saisir.

» Le lendemain et les jours suivants, Marie-Rose alla se promener sur la route, mais elle ne rencontra pas la marchande de coquillages ».

(*A suivre.*)

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Les aïeux - La sorcière examina, fixa - Une sarabande effrénée - Elle s'asseyait.

JE CONJUGUE le verbe auxiliaire être au temps présent

Aujourd'hui, je suis debout.
Tu es attentive à l'histoire.
La vieille femme est sorcière.
Nous sommes à l'ombre.
Vous êtes assises.
Les coquillages sont jolis.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Les aïeux : les parents de ses grands-parents.
Le bakoua : un arbre dont les feuilles donnent des fibres textiles, qui servent surtout à fabriquer des chapeaux.
La sorcière regardait à la dérobée : sans en avoir l'air.

ÉCRIVONS : La belle histoire de Joséphine

Dans le nº 2 de la lecture, je relève les verbes au temps passé et je souligne les mots qui les complètent.
Les parents de Joséphine cultivaient des *cannes* et ...
Yéyette ... ...; elle ... ...; elle cherchait ...; elle ... *des graines*; elle ... ...





La belle histoire de Joséphine

(*Suite*)

1. — » Yéyette était revenue souvent sur le chemin où elle avait rencontré la vieille femme vendeuse de coquillages. Mais elle ne l'avait jamais revue.

» La jeune fille devenait chaque jour plus rêveuse. Elle faisait de longues promenades sur la plage et tournait ses regards vers la France, vers le pays de ses aïeux. Elle rêvait surtout de Paris, la grande ville dont lui avaient parlé des voyageurs. Quand elle venait s'étendre à l'ombre des manguiers, je devinais dans ses yeux que Yéyette était déjà loin d'ici; je la voyais choisir de belles robes, rester en contemplation devant des bijoux magnifiques, des colliers et des bracelets d'or. Je la voyais partie dans une calèche, sur les bords de la Seine, au trot des chevaux, souriante et heureuse.

2. — » Maintenant, Joséphine ne pensait plus qu'à Paris. Le ciel bleu des Antilles, le gai carillon des cloches des Trois-Ilets, les voiles blanches des gommiers dans la baie, et le murmure du vent dans les palmes des cocotiers, et le ruisselet courant sur les galets, rien ne retenait plus la jeune fille.

» Elle pensait tant à Paris qu'un jour elle quitta la Pagerie et les Trois-Ilets, s'embarqua sur un grand bateau au Carénage, et partit pour la France.

» A peine arrivée à Paris la petite Martiniquaise est émerveillée. Dans les bals, dans les salons, on admire sa grâce et sa beauté, le charme de son doux parler créole. Pourtant Joséphine n'oubliait pas sa Martinique natale. Elle revoyait les grands flamboyants rouges et jaunes, les beaux hibiscus, les bougainvillées grimpantes et les lauriers-roses. Le petit ruisseau aux écrevisses chantait dans ses oreilles. Mais Paris la retenait; Paris l'enchantait.

3. — » Joséphine resta plusieurs années à Paris. Pourtant, j'espérais qu'elle reviendrait un jour, j'espérais découvrir un matin, au détour du chemin des Trois-Ilets, la petite écharpe de mousseline qu'elle portait jeune fille. Mais Joséphine n'est pas revenue. Un colibri voyageur m'a raconté qu'un jour, un jour de décembre où il faisait très froid à Paris...

4. — » Toute la ville est en fête; des drapeaux flottent aux fenêtres. Les cloches de la cathédrale Notre-Dame carillonnent. Sur le parvis, le peuple parisien agite des drapeaux et crie : « Vive l'Empereur! ». Le grand portail s'ouvre. La musique des grenadiers de la Garde joue une marche triomphale. Précédés des brillants uniformes des généraux, l'Empereur et l'Impératrice descendent les marches. L'Impératrice est très belle; une couronne d'or et de diamants ceint son front; une fleur rouge d'hibiscus pique ses cheveux noirs. Colibri reconnaît Joséphine, la petite Créole qui jouait autrefois sous les manguiers et cherchait des écrevisses dans le ruisseau... »

5. — La vieille tour carrée a terminé dans un sanglot. Autour d'elle, les lucioles mènent leur farandole dans le ciel violet, au son

de l'orchestre des rainettes et des insectes de la nuit. Le croissant de la lune monte derrière le morne. Les nuages marchent lentement, poussés par l'alizé. Florette et Françoise rêvent à Joséphine. C'est une belle nuit antillaise qui commence.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Yéyette s'embarqua - Elle est émerveillée - Une couronne ceint son front - L'orchestre.

ÉTUDIONS LES MOTS

Masculin : LE ou UN	Féminin : LA ou UNE
l'empereur	l'impératrice
l'instituteur	...
...	la directrice
un acteur	...
...	l'aviatrice
un chanteur	une chanteuse

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Joséphine émerveillée : éblouie par toutes les choses merveilleuses des magasins.
Une couronne ceint son front : entoure son front, est posée sur sa tête.

ÉCRIVONS : Joséphine à Paris

A Paris, Joséphine est ... par les bijoux magnifiques. Dans les salons, on admire sa ... et sa ... Pourtant, elle n'oublie pas les ... grimpantes et les ... La tour carrée espérait toujours découvrir, au détour du chemin, la ... Mais Joséphine n'est pas revenue.





Une merveilleuse histoire

1. — Il y a bien longtemps de cela, l'hibiscus ne fleurissait pas... Les arbustes taillés formaient des haies régulières et toujours vertes qui bordaient chemins et jardins. L'oiseau-mouche si léger passait souvent près des feuillages et les frôlait de son aile rapide. Jamais il ne s'attardait, car il ne pouvait trouver là une goutte d'eau pure qui le rafraîchirait ou le suc d'une fleur qui le nourrirait. L'hibiscus se sentait triste d'être dédaigné du si charmant oiseau. Il lui criait au passage : « Reste auprès de moi, cherche au creux de mes feuilles. » Mais l'oiseau-mouche répondait invariablement :

2. — « Que ferais-je d'un ami comme toi ? Mon temps est précieux. Il me faut aller chercher ma nourriture au cœur des fleurs. Pourquoi n'as-tu pas, toi aussi, des fleurs au suc capiteux ? »

Et le pauvre hibiscus souffrait de ne pouvoir retenir celui dont il voulait être l'ami.

3. — Un soir de mai, des papillons multicolores se posèrent sur les feuilles de l'hibiscus et discutèrent. Le plus gros, celui aux ailes rouge-vif disait : « Mes amis, regardez ces gros nuages noirs, là-bas. Le soleil les brode d'or et pourtant ils nous apportent la mort. Jamais nous n'aurons le temps de rentrer dans notre demeure. Nous avons trop folâtré et nous nous sommes trop éloignés. La pluie brisera impitoyablement nos ailes fragiles. »

4. — Cependant, l'hibiscus admirait les papillons qui lui semblaient aussi jolis que des fleurs. Il leur dit en son langage : « Essayez donc de vous glisser au milieu de mes branches, mon feuillage épais vous fera un toit. J'essaierai de vous protéger; vous êtes si délicats! »

5. — Les papillons se glissèrent dans la haie. Comme promis, l'hibiscus leur fit un toit de ses feuilles. La pluie se mit à tomber avec violence. Les grosses gouttes frappaient rageusement, mais les petites feuilles se serraient et résistaient de toutes leurs forces. Pas une goutte d'eau n'atteignit les papillons. La pluie, bientôt lassée de ses efforts inutiles, s'en alla plus loin. Un rayon de lune essuya les feuillages. Les papillons s'endormirent paisiblement au fond de leur abri. Aux premières lueurs du matin, ils s'ébrouèrent au bout des branches et firent leur toilette dans une goutte de rosée. Ils s'apprêtaient à repartir après avoir remercié l'hibiscus, lorsqu'ils entendirent une voix d'homme qui s'exclamait : « Voici un hibiscus fleuri, ma parole! qu'il est joli avec ses fleurs lumineuses. Je viendrai le chercher pour le planter au milieu de mon jardin. Il aura la meilleure place! »

6. — Les papillons s'interrogèrent. Allaient-ils abandonner le pauvre arbrisseau? Allaient-ils lui faire manquer la chance de sa vie? Non! Quelques-uns s'accrochèrent pour toujours aux branches qui les avaient accueillis.

Depuis ce temps, l'hibiscus est roi au pays du soleil. Ses fleurs colorées s'animent, chaque matin, à l'extrémité des fins

rameaux que l'on n'ose plus couper et les oiseaux-mouches viennent y boire. L'hibiscus est le plus comblé des arbres, mais chaque soir, ses fleurs — papillons fatigués du désir de s'envoler — s'endorment sur leur tige pour ne plus se réveiller.

LISONS LES MOTS DIFFICILES

Des haies vertes - Des fleurs au suc capiteux - Impitoyablement - Pas une goutte n'atteignit les papillons qui s'ébrouèrent - Une voix s'exclamait.

JE CONJUGUE au temps présent

Aujourd'hui, je me rafraîchis d'une goutte d'eau.
Tu te nourris du suc des fleurs.
L'hibiscus fleurit.
Nous embellissons notre maison.
Vous finissez la plantation d'arbustes.
Les fleurs flétrissent.

COMPRENONS LE SENS DES MOTS

Un suc capiteux : un jus sucré qui enivre, porte à la tête, rend joyeux.
Folâtrer : faire le fou, ou la folle.

ÉCRIVONS : L'histoire merveilleuse de l'hibiscus

N° 1 - Pourquoi l'hibiscus était-il triste ?
N° 3 - Qui se posa sur les feuilles de l'hibiscus ?
N° 5 - Comment l'hibiscus protégea-t-il les papillons ?
N° 6 - Que firent les papillons pour récompenser l'arbuste ?



L'île lointaine

1. — Je suis né dans une île amoureuse du vent,
Où l'air a des odeurs de sucre et de vanille,
Que bercent, au soleil du tropique mouvant,
Les flots tièdes et bleus de la Mer des Antilles.

2. — Sous les brises, au chant des arbres familiers,
J'ai vu les horizons où planent les frégates
Et respiré l'encens sauvage des halliers
Dans ses forêts pleines de fleurs et d'aromates.

3. — Cent fois je suis monté sur ses mornes en feu
Pour voir à l'horizon la mer splendide et nue,
Ainsi qu'un grand désert de sable bleu,
Border la perspective immense de la mer.

4. — Contre ces souvenirs, en vain, je me défends.
Je me souviens des airs que les femmes créoles
Disent au crépuscule à leurs petits enfants;
Car ma mère, autrefois, m'en apprit les paroles.

5. — Et c'est pourquoi, toujours, mes rêves reviendront
Vers ces plages en feu, ceintes de coquillages,
Vers les arbres heureux qui parfument les monts,
Dans le balancement des fleurs et des feuillages.

6. — O charme d'aborder en rêve au sol natal
Où pleure la chanson des longs filaos tristes,
Et de revoir, au fond du soir occidental,
Flotter la lune rose au faîte des palmistes.

Daniel THALY.

(Le Jardin des Tropiques, 1911)
(Édition Ollendorf)

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE
OBERTHUR - RENNES

Dépôt légal 3e trimestre 1977 - No 10956
No d'édition D. 22329 IX (PSM. c. VII)

Imprimé en France

166 730